

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, JUILLET 1925.

No 11

## Nos fêtes

**L**E mois dernier, nous avons célébré dans la province la première fête nationale reconnue par la loi. Jamais on n'avait vu le 24 juin fêté avec tant d'ensemble et d'enthousiasme. Il reste bien encore quelques endroits qui n'ont pas suivi entièrement le mouvement inauguré et ont préféré organiser leurs manifestations publiques pour une autre date, ignorant ainsi que la fête nationale des Canadiens français était définitivement fixée au 24 juin ; mais d'ici quelques années, ces exceptions seront de moins en moins nombreuses.

Que d'ici l'an prochain personne ne dorme sur ses lauriers, et que l'on tâche, qui d'organiser une section paroissiale de la Saint-Jean-Baptiste, qui de tenir la section existante aussi active que possible. Que de plus en plus nos différentes sections, qui doivent demeurer autonomes, aient des liens plus intimes de contacts entre elles.

C'est à ce prix que les mots d'ordre pourront être mieux entendus, et que la race pourra sentir qu'une circulation également vigoureuse du sang national se fait dans toute la province.

\*

\* \*

Après notre fête nationale bien à nous, celle des pionniers du pays, des fondateurs de la province, des découvreurs et explorateurs du Canada, et à plusieurs reprises des gardiens indéfectibles du drapeau, nous avons célébré le 1er juillet la fête nationale du pays, le jour de la Confédération.

C'est la fête de tous les Canadiens qu'ils soient de l'une ou de l'autre origine, parce que l'anniversaire d'un pacte solennellement signé entre les éléments constitutifs de la nation, entre les provinces, faisant de notre Canada un grand pays et des deux races des races égales.

Théoriquement parlant le jour de la Confédération est une grande fête. Cependant, il ne soulève pas partout l'enthousiasme que l'on pourrait attendre, il est regardé d'un œil plus ou moins favorable en certains milieux, parce que ce pacte n'a pas été entièrement mis à exécution. On lui a souvent donné une interprétation contraire à l'esprit qui a présidé à sa rédaction.

Le pacte confédératif devait faire du Canada un pays de plus en plus autonome, il devait consacrer le fait que chez nous il n'y a ni peuple vainqueur ni peuple vaincu, mais deux peuples égaux vivant en paix sous le même drapeau.

Or, on veut souvent le faire servir plus aux intérêts de l'Empire que du Canada, et on oublie de reconnaître l'égalité des races.

\*

\* \*

Il suffit de lire au hasard les discours prononcés en ce jour du 1er juillet, pour comprendre rapidement que la plupart des orateurs sont beaucoup plus préoccupés de l'Empire que du Canada. C'est une direction capable de plaire à ceux qui n'ont pas vécu bien longtemps encore au pays ou qui considèrent comme leur véritable patrie la vieille Ile Britannique ; mais qui ne manque pas de déplaire à ceux qui sont ici depuis plusieurs générations et qui n'ont d'autre patrie que le Canada.

Il suffit encore de jeter un rapide coup d'œil sur la situation qui est faite à nos compatriotes dans la majorité des provinces canadiennes pour se rendre facilement compte que l'on a oublié considérablement le principe de l'égalité des races.

En certaines provinces on a même brutalement déchiré quelques articles de la Constitution, et fait le partage des droits comme pourraient le faire des hors la loi. En d'autres, on a méconnu l'esprit des Pères de la Confédération et interprété étroitement des textes qui devenaient d'autant plus obscures que les cœurs se faisaient plus mesquins.

Une seule province a totalement, sans arrière pensée, donné effet au pacte confédératif, c'est la nôtre, la Province de Québec. Elle ne se trouva pas satisfaite de suivre à la lettre les engagements du pacte confédératif, elle donna largement et partagea libéralement ses propres droits avec les plus faibles.

Elle fut généreuse à tel point qu'un esprit non averti pourrait se demander lequel des deux éléments est chez nous la majorité, quand il n'aurait aucune difficulté à se rendre compte qu'ailleurs le groupe français et catholique est le plus petit.

De ces méconnaissances nées d'ambitions démesurées et maladroites, de ces procédés mesquins appliqués à différents degrés dans plusieurs domaines, nous sont venus des mécontentements sourds. A tel point que l'on parle aujourd'hui ouvertement d'une rupture possible.

\*

\* \*

Les meilleurs gardiens du pacte confédératif sont encore, il n'est pas douteux de le dire, les Canadiens français. Ils le sont instinctivement parce que respectueux des lois, et par l'exemple qu'ils donnent du respect complet de l'engagement signé.

Le jour où la province de Québec voudrait, à l'exemple des autres provinces, faire au détriment de la justice, du droit et de l'équité, ses quatre petites volontés, il ne resterait plus personne en ce pays pour respecter le pacte de 67. Et quand un contrat n'a plus personne qui ne le dénonce on peut sans crainte le classer parmi les vieux papiers.

On a fait de Québec le pivot de la Confédération, et Québec a rempli son rôle et s'est fait en plus son plus fidèle et solide soutien.

De Québec qui, le 1er juillet, pense d'abord et entièrement à son pays, et des autres qui pensent d'abord et entièrement à l'Empire le choix est facile entre qui des deux célèbre mieux cette fête nationale, même s'il y met beaucoup moins de coups de canons et de discours grandiloquents.

Thomas POULIN.

## Une fugue de Bach



Mlle Teyssier referma d'un coup sec le clavier de l'harmonium.

L'église était déserte. Les mille flammes des cierges, qui tout à l'heure tremblotaient autour du tabernacle, n'étaient plus qu'un peu de fumée ; dans l'air flottaient des parfums de cire, de fleurs, d'encens surtout, attestant la cérémonie récente...

La vieille fille sentit le rouge lui monter à la figure en pensant à la série de fausses notes qui venaient de lui échapper... Elle l'avait pourtant apprise cette sortie. Depuis un mois elle la répétait soir et matin.

D'abord elle la trouvait belle. On a beau être vieille et cassée, n'avoir connu que sur le tard les mélodies que Dieu parfois inspire aux humains, on peut s'éprendre d'autant plus que l'on a été plus sevrée de vraie beauté, de bonheur... Cette fugue de Bach était splendide.

Elle la savait presque très bien. Hier encore, dans l'après-midi, avant que M. le curé commençât les confessions, elle était venue la répéter, et, mon Dieu ! elle pouvait assurer que ça avait bien marché... très bien marché, oui, mais alors elle était seule, maîtresse d'elle-même, de ses pensées, tandis que de se voir entourée, de sentir peser sur ses vieux doigts les regards des jolies demoiselles qui viennent d'arriver au château, et que l'on dit si musiciennes, le désir de plaire, de surprendre, tout cela avait troublé son habituelle sérénité... Elle s'était embarquée à faux, avait voulu se rattraper, les lignes dansaient devant ses yeux, ses doigts tremblaient, elle avait confondu, s'était embrouillée dans les dièzes, s'interrogeant avec angoisse pour savoir où poser ses doigts, bref, elle avait eu un moment de vraie détresse, d'affreuse détresse...

Mlle Teyssier essaya de se persuader que dans le brouhaha du départ personne ne prêtait l'oreille... l'église, elle s'en souvient bien.

s'était vidée en un clin d'œil, et sur les bancs du chœur, les enfants avaient déposé robes rouges et surplis, précaution utile pour ne pas encombrer la sacristie exigüe... Mais Mlle Teyssier se rappela tout à coup qu'un des petits ricanait... Ne la montrait-il pas du doigt?... que les demoiselles s'étaient regardées surprises, que même elles avaient chuchoté... De nouveau ses joues s'empourprèrent.

A genoux à la table de Communion, la vieille demoiselle s'accuse :

— C'est ma faute ; si le désir d'éblouir m'avait tenu moins à cœur, si j'avais été plus indifférente, plus détachée, plus préoccupée de vous, mon Dieu, n'aurais-je pas mieux réussi ? Aurais-je entrepris ce travail tellement au-dessus de mes forces ? Quand j'ai, à cinquante ans passés, appris à toucher de l'orgue, pouvais-je avoir la prétention de jouer de belles choses comme ça...

Allons ! la leçon est bonne. A présent me voici soumise... Votre fille a péché par orgueil, par vanité, et votre bonté la remet dans le simple et droit chemin où l'on ne regarde plus que vous... Soyez mille fois béni, mon Dieu.

Mlle Teyssier prolongea quelques instants sa prière. Elle se releva plus vaillante... Dehors elle pressa le pas... Il lui semblait que les regards la suivaient avec persistance. Sa maladresse de l'après-midi lui avait été trop sensible pour qu'en dépit de ses efforts l'idée ne la pousuivit pas. Et même, lorsqu'elle se résignait, ne gardait-elle pas le remords d'avoir défiguré, abîmé, l'œuvre admirable du maître ? Arrivée dans sa maisonnette, elle caressa le gros minet qui l'attendait dans le jardin... C'était dimanche... Elle prit le livre qu'elle avait commencé la veille, et lorsque 6 heures sonnèrent elle s'empressa à la cuisine pour préparer son repas.

Alors qu'elle s'affairait, une pensée lui vint à l'esprit.

Elle avait fermé l'harmonium, mais qu'avait-elle fait de la clé ?

Mlle Teyssier vida avec précaution le sac de moire qu'elle portait les jours de fête... Elle fouilla avec soin ses poches... Impossible de trouver cette clé.

Vite, elle en prit son parti. L'église n'était pas loin, elle allait y retourner. Elle avait encore toutes les chances de retrouver la clé ce soir, n'en était-elle pas responsable ? tandis que si elle attendait, peut-être d'autres passeraient avant elle.

Mlle Teyssier reprit sa mante et son chapeau et refit en sens inverse le chemin qu'elle venait de faire.

— Bonsoir, Mademoiselle Teyssier, criaient certains à voix haute...

N'empêche que les mêmes ajoutaient à voix basse :

— Cette pauvre Mlle Teyssier, dirait-on pas qu'elle déménage, elle retourne à l'église à c't'heure.

— Et, dites, quelle drôle de musique qu'elle nous a faite sur le tantôt... On eût dit des chats qui miaulent.

— Mon petiot s'est mis à rire et la demoiselle qui les garde lui a donné un mauvais point...

C'est pourtant pas de sa faute si la musique portait à rire.

On aurait vraiment pu penser que l'écho de ces réflexions arrivait jusqu'à la veille fille, tellement elle marchait courbée, épaules serrées, dos arrondi comme pour recevoir quelque coup.

C'est que la vraie pensée des gens se lit souvent dans leurs yeux, et que devant tous ces regards ironiques ou malveillants Mlle Teyssier s'enfuyait.

Elle arriva tout essoufflée à la porte du cimetière, le riant cimetière vallonné, peuplé de tombes fleuries sur lesquelles l'église du village dresse son clocher d'espérance... Là, elle s'arrêta un instant un peu pour se reposer, un peu aussi pour se donner le temps de dominer la pensée qui tout à coup l'étreignait...

M. le curé, n'allait-elle pas le rencontrer ? N'était-ce pas l'heure où il aimait prier dans l'église solitaire ? et aurait-elle le chagrin de lire aussi, dans ces yeux-là, le reproche ou la moquerie ?

Quand elle fut sur le seuil elle se raisonna.

Si ce bon M. le curé s'absorbait dans sa prière, à quoi bon le déranger... Elle pouvait faire son pas assez menu pour que personne ne l'entendît, et, une fois en possession de la clé de l'harmonium, quitter l'église silencieusement.

Et sans démêler très clairement dans quelle mesure l'amour-propre et la discrétion dictaient ici sa conduite, Mlle Teyssier, aussi doucement qu'elle le put, tourna le bouton de la porte. Docile, le pêne céda, la porte s'entre-bâilla, s'ouvrit, et la bonne demoiselle demeura clouée sur place... des sons étranges emplissaient l'église déserte... Une mélodie qu'il lui semblait reconnaître s'enflait sous la voûte sonore...

La vieille fille, tout émue, se haussa sur la pointe des pieds.

— Grand Dieu ! se disait-elle, laissant cette fois son pauvre cœur envahir par un trouble immense. Grand Dieu ! est-ce que déjà, et pour ma faute de tantôt, M. le curé me remplace... ?

Mais elle eut beau se dresser sur l'extrême pointe de ses souliers, elle ne vit personne dans l'église... l'agenouillement du premier banc, justement le banc du château, cachait le clavier de l'orgue, mais, chose extraordinaire, le tabouret était vide... On eût dit que l'harmonium chantait tout seul sa mélodie...

Stupéfaite, Mlle Teyssier s'avança. Un coup d'œil jeté sur le chœur l'avait convaincue que M. le curé n'y lisait point son bréviaire, mais en face du haut tabouret, du tabouret vide toujours, l'harmonium chantait encore...

Et quand la vieille fille approcha, elle faillit tomber à genoux de surprise et de ravissement.

Tournant le dos à la nef... assise sur une chaise basse qui permettait aux petites jambes de manœuvrer la soufflerie... les bras levés vers le clavier, la tête, une tête blonde dont les boucles descendaient en avalanche sur les épaules, une petite fille..., huit ans peut-être, reproduisait d'une main sûre la phrase mélodique du maître...

Absorbée dans son extase, elle n'entendit point la silencieuse présence qui se trouvait derrière elle... et la bonne demoiselle put arriver jusqu'à l'enfant sans que celle-ci s'effarouchât...

Quand elle fut à côté d'elle, Mlle Teyssier s'arrêta. Elle n'en pouvait croire ses yeux ni s'en remettre à ses oreilles.

L'enfant, sans hésitation, reproduisait le thème initial de la fugue et même cette petite note qui semble interrompre la phrase et qui, dans le haut du clavier, résonne comme un sanglot.

Pour mieux voir, Mlle Teyssier se pencha, elle se pencha jusqu'à effleurer de la dentelle de son chapeau la chevelure de l'enfant... La petite fille sursauta... Rappelé du ciel sur la terre, elle tourna vivement vers la vieille demoiselle un visage soudain cramoisi, dont la pensée était absente comme lorsqu'on s'éveille d'un rêve..., mais, peu à peu, l'enfant reprenait conscience, et, à mesure que ses idées se précisaient, l'incarnat des joues se fonçait et dans les yeux se lisaient la supplication et la crainte.

La vieille fille ne disait mot. Sous ce regard aigu que l'enfant jugeait sévère, elle s'affola tout à coup... A genoux, les mains levées, elle suppliait véhémentement :

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, bien sûr, je ne le ferai plus... Pardonnez-moi, c'était si beau, tellement beau... j'avais vu après le salut que vous aviez laissé la clé... Je suis restée dans l'église, au bas de l'église, espérant y demeurer seule. Vous êtes sortie la dernière, alors je me suis approchée. La clé était toujours là... J'avais envie, si envie de voir si je me souviendrais... J'ai essayé et j'ai trouvé tout de suite les notes... Alors j'ai recommencé une fois, deux fois... Je ne sais pas combien de fois..., à chaque fois... j'espérais faire mieux. Mademoiselle, me pardonnez-vous ?

Mais, au lieu de lui répondre, la vieille fille tendait ses bras.

L'enfant, effarouchée, reculait... Alors la bonne demoiselle la pressa contre elle.

— C'était beau ? interrogea-t-elle plongeant ses yeux dans les yeux purs.

— Oh ! oui, affirma l'enfant... Depuis longtemps je regardais comment vous faisiez marcher l'orgue, mais jamais encore je n'avais entendu si belle musique.

— Tu apprendras, murmura la vieille fille.

— Oh ! Mademoiselle, Mademoiselle ! répondit l'enfant ne pouvant croire à son bonheur.

M. le curé entra. Mlle Teyssier entraîna l'enfant vers la sacristie. M. le curé les suivit. Alors la bonne fille, radieuse :

— Monsieur le Curé, je vous présente Cécile Pinson, c'est elle qui me succédera... dans peu de temps ; je lui ferai prendre des leçons, de bonnes leçons. Remercions Dieu de ce que mon initiative, en dépit de mes maladresses, a permis à son grand musicien Bach de se choisir une élève. Petite fille, après ce grand maître, je n'oserais pas, moi, te guider, mais j'ai quelques économies. Je te donnera des professeurs, et, grâce à cette fugue de Bach, Dieu aura quelque jour une musique moins indigne...

Voici déjà plusieurs années que la bonne demoiselle repose dans le cimetière, à l'ombre du clocher d'espérance.

Cécile Pinson a travaillé... Elle est demeurée bonne et simple, elle s'est mariée au village.

Les voyageurs qui assistent par hasard aux offices de la pauvre église s'étonnent du remarquable talent, de la rare compréhension dont fait preuve l'organiste... Et lorsqu'on leur raconte l'histoire ils sont grandement édifiés de savoir que tant de dons, selon le vœu de l'humble fille, sont demeurés au seul service de Celui à qui toute beauté comme tout amour sont dus.

M. DE CRISENOY.

(L'Etoile Noëlisme.)

## La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir les hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COUR-ROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie. ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

## La méthode dans le travail intellectuel



La méthode est à l'ordre du jour partout.

Elle ne remplace pas la puissance, mais elle la double et parfois la décuple; de grands esprits, très intelligents, n'arrivent à rien "produire" faute d'avoir su organiser leur travail.

"Avoir une méthode, c'est toujours une économie de force; toujours une économie de temps, toujours une économie d'argent." (Chavigny.)

Tayloriser le travail industriel, c'est bien; tayloriser le travail intellectuel, c'est mieux.

I.—PRINCIPES GÉNÉRAUX.—*Notre puissance d'attention est limitée dans son exercice et sa durée.*

Donc 1° éviter de l'appliquer à ce qui n'en vaut pas la peine;

2° éviter de l'appliquer, quand elle est le plus fraîche, aux tâches les plus faciles. Par exemple: on a constaté que les bonnes heures pour la réflexion et le travail personnel étaient le matin; attendre pour lire son courrier — et surtout pour y répondre — un moment où la vigueur de pensée rigoureusement requise pour la composition, et moins nécessaire ici, ne sera plus si intense. Autrement dit, choisir, pour les plus dures tâches, le meilleur moment.

Je puis faire du courrier après dîner, mais non "composer". Ne pas intervertir.

— *Notre mémoire est limitée, très limitée.*  
"La mémoire est un champ de ruines."

Donc éviter

— le bourrage inutile;

— la sursaturation.

Transformer.

l'exercice de mémoire pure et simple en exercice de mémoire intelligente. Au lieu de juxtaposer les notions, les coordonner. Rame-ner, autant que possible, par la vigueur logique de l'esprit, les notions de détail à des points de synthèse. Sinon "un clou chasse l'autre": on retient mal, et, si on retient, c'est peu utile.

— *Notre intelligence est limitée;*

Donc

— viser en tout au maximum de rendement avec le minimum de dépense cérébrale;

— savoir s'aérer les méninges, se reposer en temps voulu;

— varier, quand on le peut, ses matières d'études, non par papillonnage, mais par sagesse.

A ce sujet, intéressante remarque de Gratry dans *Les Sources*, p. 358: "Il se passe pour l'esprit ce que la science a constaté pour l'eau dans sa capacité d'absorption: l'eau peut être plusieurs fois saturée par plusieurs substances."

— Sans écouter le caprice, profiter de son moment zénithal, et là où le choix est possible, se mettre de préférence à un travail quand on se sent en forme.

— D'ailleurs, ne pas toujours attendre que le goût y soit, sinon parfois on attendrait longtemps!

Au reste, l'appétit vient en mangeant.

"On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame."

II.—UN ADJUVANT PRATIQUE DU TRAVAIL INTELLECTUEL.—*Les notes.*

1° Pourquoi noter?

a) Parce que la mémoire "est la faculté d'oublier".— Les notes, c'est la "mémoire en papier".

b) Parce que le crayon ou la plume soutiennent l'attention. Donc, double avantage.

— pendant le travail: pour aider à l'approfondir;

— après pour aider à en garder le meilleur fruit.

2° Que noter?

a) surtout les observations personnelles!

— réflexions et impressions (moins par ce qu'elles ont de commun à tous que par ce qu'elles présentent de spécial à nous. Les idées et sentiments sont à tout le monde. Mais chacun les vit à sa manière. C'est ce cachet propre qui importe);

— points à étudier, projets de travaux, etc.

b) les observations impersonnelles

— se rapportant aux goûts personnels (la profession, les études chères),

— et que par ailleurs on ne retrouvera pas facilement:

*références* (exactes et complètes),

*statistiques*,

*citations et courts passages* (copier n'est pas du travail", donc viser au très bref),

*résumés* (résumer ne consiste pas à prendre ici ou là deux ou trois phrases, mais, en se dégageant du texte littéral, à exprimer à sa manière, en quelques gouttes d'élixir, la pensée de l'auteur. Peu de gens savent résumer, parce que peu savent découvrir le lien logique dans un ensemble intellectuel quelque peu ample).

Taine conseille dans sa *Correspondance*:

"Résumer son auteur. Résumer son résumé. Résumer en quatre ou cinq lignes son second résumé."

3° Comment noter?

— soit sur des cahiers;

— soit sur des fiches (système le plus répandu);

— ou bien ordre alphabétique ou numérique;

ou ordre logique;

ou les deux.

REMARQUES.— 1. N'écrire que sur des rec-tos, parce que, au moment voulu de composer, il ne faut pas perdre du temps à devoir retourner les papiers qu'on a devant soi. Moins le

clavier des fiches étalées se trouve compliqué à manier, mieux cela vaut.

2. Avoir des fiches de format identique, parce que beaucoup plus facile pour le classement, pour la recherche.

3. De papier assez fort pour tenir droit dans les casiers.

4. Inscrire en tête de chaque fiche un titre, un sous-titre.

De la sorte, le renseignement cherché est trouvé dans le minimum de temps.

CONCLUSION.— 1° Certains prennent trop de notes et risquent de s'encombrer, de perdre toute liberté de pensée.

a) Pour éviter l'encombrement, laisser décanter dans un tiroir avant de classer définitivement. Au bout d'un mois, par exemple, on relit et on élimine tout l'inutile pour ne classer que ce qui mérite d'être gardé ;

b) Pour éviter de devenir l'esclave de ses notes, les utiliser avec discrétion comme point de départ, jamais comme suppléant de l'acti-

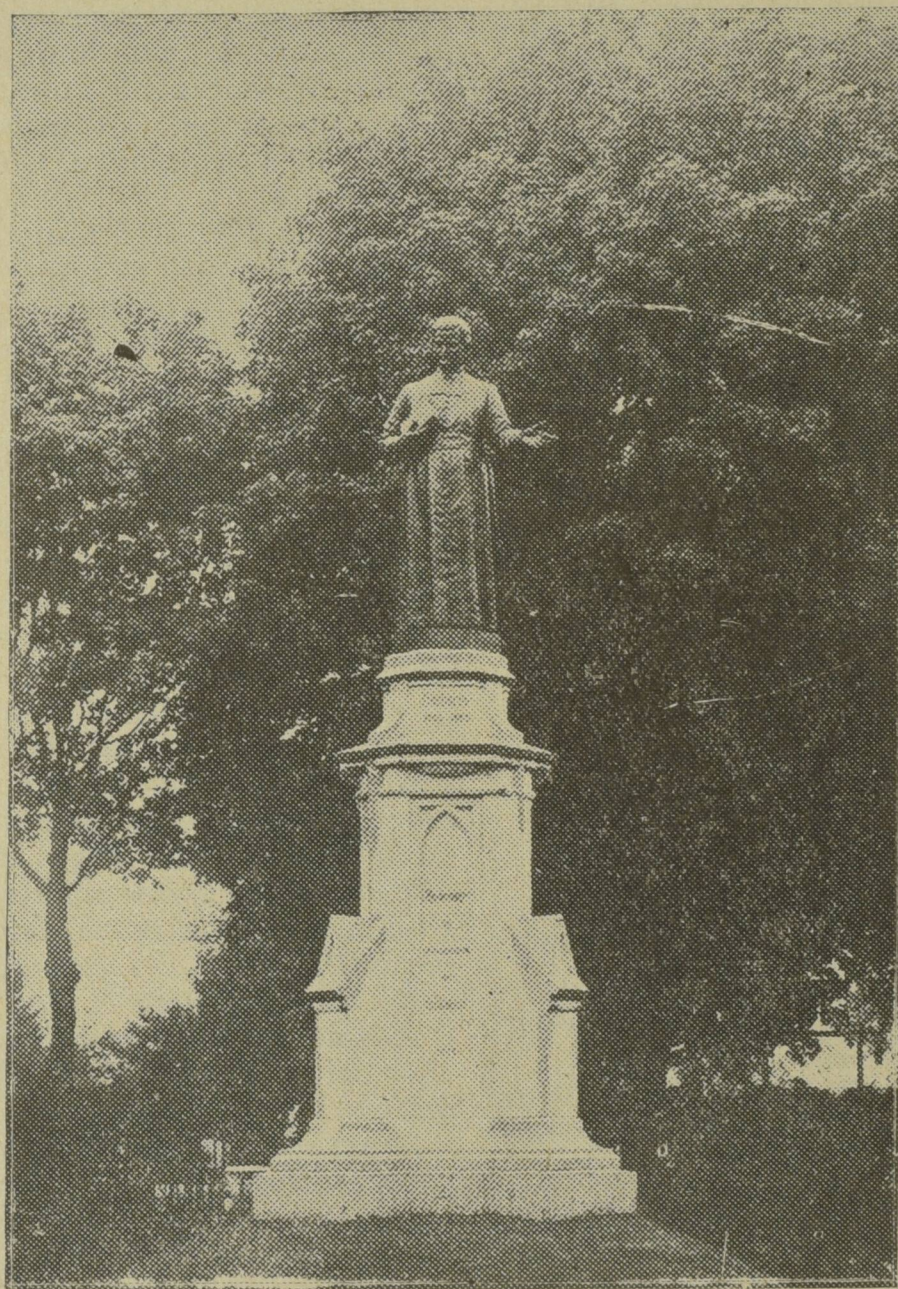
tivité intellectuelle. (Inconvénient d'avoir à partir de zéro quand on a un travail à faire. Si l'on a déjà eu l'attention maintes fois attirée — attention fixée par un certain nombre de notes —, on part d'une base déjà existante, impersonnelle peut-être en partie, mais personnelle du moins en ce sens qu'elle a été édifiée par nous, sinon tout entière de nous.)

“ Chacun a les notes qu'il mérite. ” (Payot.) — C'est vrai. Si les notes sont surtout des observations *personnelles*, comme nous l'avons mentionné, l'inconvénient d'“ impersonnalité ” n'existe plus.

2° Certains n'en prennent aucune. — Tant mieux pour eux s'ils savent s'en passer. Les notes écrites sont un pis aller. Heureux les esprits qui retiennent tout ce qu'ils veulent retenir et qui sont sûrs que jamais leur attention ou leur mémoire ne vieillira !

R. P.

(Les Dossiers de l'Action populaire.)



MONUMENT ÉLEVÉ À LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ DUCHARME,  
FONDATEUR DU PETIT SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE.

## Le premier grand tremblement de terre au Canada

Dans la *Relation* de 1637, le Père DeQuen nous informe que les Sauvages avaient conservé la tradition d'un grand tremblement de terre arrivé au Canada, mais ils ne pouvaient dire vers quel temps.

La *Relation* de 1638 dit :

“ Le jour de la Saint-Barnabé (11 juin), nous avons eu un tremble-terre en quelques endroits ; il se fit si bien sentir que les Sauvages étaient bien étonnés de voir leurs plats d'écorce de choquer les uns les autres et l'eau sortir de leurs chaudières. Cela leur fit jeter un grand cri plein d'étonnement.

Dans la *Relation* de 1661, il est encore fait mention d'un tremblement (tremble-terre) “ arrivé cet hiver dernier à Montréal, qui fit trembler les habitants par avance et fit redouter les malheurs qui ont suivi ce funeste pronostic.”

Mais les tremblements de terre de 1638 et de 1661 mentionnés ici ne furent que partiels, le premier se faisant sentir à Québec et le second à Montréal.

C'est le 5 février 1663 qu'on ressentit dans tout le pays un tremblement de terre... qui en valait la peine. Les contemporains nous ont laissé de ce tremblement de terre des relations tellement abracadabrantes que les hommes de science se refusent à y ajouter foi.

Le Père de Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, a résumé à peu près tout ce qui avait été écrit sur ce sujet.

Nous le citons :

“ Pendant l'automne de 1662, peu de jours après le départ de M. de Pétrée, on vit voler dans l'air quantité de feux, sous différentes figures, toutes assez bizarres. Sur Québec et sur Montréal il parut une nuit un globe de feu qui jetait un grand éclat, avec cette différence, qu'à Montréal il semblait s'être détaché de la lune, qu'il fut accompagné d'un bruit semblable à celui d'une volée de canons, et qu'après s'être promené dans l'air l'espace d'environ trois lieues, il alla se perdre derrière la montagne d'où l'île a pris son nom ; au lieu qu'à Québec, il ne fit que passer et n'eut rien de particulier.

“ Le septième de janvier de l'année suivante, une vapeur presque imperceptible s'éleva du fleuve, et, frappée des premiers rayons du soleil, devint transparente, de sorte néanmoins qu'elle avait assez de corps pour soutenir deux pareilles, qui parurent aux deux côtés de cet astre. Ainsi l'on vit en même temps comme trois soleils, rangés sur une ligne parallèle à l'horizon, éloignés les uns des autres en apparence de quelques toises, et chacun avec son iris, dont les couleurs variant à chaque instant, tantôt étaient semblables à celles de l'arc-en-ciel, et tantôt d'un blanc lumineux, comme s'il y

avait eu derrière, un grand feu. Ce spectacle dura deux heures entières, il recommença le quatorze ; mais ce jour-là, il fut moins sensible.

“ Ce que je vais ajouter n'a pas été aussi public, et chacun croira ce qu'il jugera à propos ; mais je dois faire observer qu'il ne s'agit point de prédictions faites après coup, que celles qu'on va voir, ont été connues avant l'événement ; que cet événement, à en juger par l'effet qu'il produisit, a tout l'air d'un avertissement du ciel, et que la conduite ordinaire de la Providence en pareilles occasions, est de faire avertir les coupables que la justice divine est prête à lancer la foudre : ainsi le Seigneur en usa-t-il à l'égard des Ninivites, qui parèrent le coup dont ils étaient menacés, par une pénitence exemplaire, et il y a peut-être ici quelque chose encore de plus marqué, comme nous le verrons bientôt.

“ Quoi qu'il en soit, au commencement de février de la même année, il se répandit un bruit sourd qu'il y aurait bientôt un tremblement de terre, dont on n'avait point d'exemple dans l'histoire, et ce bruit était fondé sur les discours d'une personne éminente en piété qui s'en était ouverte à un petit nombre de ses amis, et qui se donnait de grands mouvements pour engager tout le monde à se bien mettre avec Dieu, et à travailler de tout son pouvoir à calmer le courroux du ciel irrité contre la Nouvelle-France.

“ Le troisième du même mois une Algonquienne, fervente chrétienne, étant la nuit dans sa cabane, éveillée et assise sur son lit, crut entendre une voix qui disait que dans deux jours il arriverait des choses inouïes, et, le lendemain, comme elle était dans la forêt avec sa sœur, faisant la provision de bois, elle entendit encore très distinctement la même voix qui lui dit que le jour suivant entre cinq et six heures du soir la terre tremblerait d'une manière terrible. Sa sœur n'entendit point la voix et ne s'aperçut de rien.

“ Une jeune fille de la même nation qui menait une vie toute angélique, et à qui sa piété et sa confiance en la vertu de la croix du Sauveur avaient mérité la guérison subite d'une maladie, jugée incurable par les médecins, crut voir en songe la nuit du quatre au cinq la Mère de Dieu, qui lui marquait l'heure et toutes les circonstances de ce tremblement. Le soir du cinq, très peu de temps avant qu'il commençât, elle parut comme hors d'elle-même, et se mit à crier de toute sa force par deux fois, *ce sera bientôt*, ce qui jeta tous ceux qui l'entendirent dans un grand saisissement.

“ Enfin le même jour la Mère Marie de l'Incarnation, cette illustre fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France, dont les ouvrages, si généralement estimés, font voir qu'elle n'était rien moins qu'un esprit faible, après avoir reçu du ciel plusieurs avis de ce qui devait arriver

et dont elle avait fait part au P. Lallemant, son directeur, étant sur les cinq heures et demie du soir en oraison (1), crut voir le Seigneur irrité contre le Canada, et se sentit en même temps portée par une force supérieure à lui demander justice des crimes qui s'y commettaient. Tout ce qu'elle put faire pour adoucir la rigueur de cet ordre en s'y soumettant, ce fut d'ajouter de ferventes prières pour obtenir du ciel que les âmes ne périssent point avec les corps.

“ Un moment après elle se sentit comme assurée que la vengeance divine allait commencer à éclater, et que le mépris que l'on faisait des ordonnances de l'Église, était surtout ce qui allumait la colère divine. Elle aperçut presque aussitôt quatre démons aux quatre extrémités de la ville de Québec qui agitaient la terre avec une extrême violence, et une personne d'un port majestueux, qui de temps en temps lâchait la bride à leur fureur, puis la retirait. Dans le même instant, le ciel étant fort serein, on entendit dans toute la ville un bruit semblable à celui que fait un très grand feu ; ce qui obligea tout le monde à sortir des maisons.

“ Alors on fut extrêmement surpris de voir que tous les édifices étaient secoués avec tant de violence, que les toits touchaient presque à terre, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre ; que les portes s'ouvraient d'elles-mêmes et se refermaient avec un très grand fracas ; que toutes les cloches sonnaient quoiqu'on n'y touchât point ; que les pieux des palissades ne faisaient que sautiller ; que les murs se fendaient ; que les planchers se détachaient et s'écroulaient ; que les animaux poussaient des cris et des hurlements effroyables ; que la surface de la terre avait un mouvement presque semblable à celui d'une mer agitée ; que les arbres s'entrelassaient les uns dans les autres, et que plusieurs se déracinaient et allaient tomber assez loin.

“ On entendit ensuite des bruits de toutes les sortes ; tantôt c'était celui d'une mer en fureur qui franchit ses bornes ; tantôt celui que pourraient faire un grand nombre de carrosses qui rouleraient sur le pavé ; et tantôt le même éclat que feraient des montagnes de rochers et de marbre qui viendraient à s'ouvrir et à se briser. Une poussière épaisse qui s'éleva en même temps fut prise pour une fumée et fit craindre un embrasement universel : enfin, quelques-uns s'imaginèrent avoir entendu des cris de sauvages et se persuadaient que les Iroquois venaient fondre de toutes parts sur la colonie.

“ L'effroi était si grand et si général, que non seulement les hommes, mais les animaux même paraissaient comme frappés de la foudre ; on n'entendait partout que cris et que lamentations ; on courait de tous côtés sans savoir où

l'on voulait aller ; et quelque part qu'on allât, on rencontrait ce que l'on fuyait. Les campagnes n'offraient que des précipices et l'on s'attendait à tous moments à en voir ouvrir de nouveaux sous ses pieds. Des montagnes entières se déracinèrent et allèrent se placer ailleurs ; quelques-unes se trouvèrent au milieu des rivières dont elles arrêtaient le cours : d'autres s'abîmèrent si profondément qu'on ne voyait pas même la cime des arbres dont elles étaient couvertes.

“ Il y eut des arbres qui s'élançèrent en l'air avec autant de raideur que si une mine eut joué sous leurs racines ; et on en trouva qui s'étaient replantés par la tête. On ne se croyait pas plus en sûreté sur l'eau que sur la terre ; les glaces qui couvraient le fleuve St-Laurent et les rivières se fracassèrent en s'entrechoquant ; de gros glaçons furent lancés en l'air, et de l'endroit qu'ils avaient quitté, on vit jaillir quantité de sable et de limon. Plusieurs fontaines et de petites rivières furent desséchées ; en d'autres, les eaux se trouvèrent ensouffrées ; il y en eut dont on ne put même distinguer le lit où elles avaient coulé.

“ Ici, les eaux devenaient rouges, là elles paraissaient jaunes ; celles du fleuve furent toutes blanches depuis Québec jusqu'à Tadoussac, c'est-à-dire, l'espace de trente lieues. L'air eut aussi ses phénomènes. On y entendait un bourdonnement continu ; on y voyait ou l'on s'y figurait des spectres et des fantômes de feu portant en main des flambeaux. Il y paraissait des flammes qui prenaient toutes sortes de figures, les unes de piques, les autres de lances ; et des brandons allumés tombaient sur les toits sans y mettre le feu. De temps en temps des voix plaintives augmentaient la terreur. Des marsouins ou des vaches marines furent entendues mugir devant les Trois-Rivières, où jamais aucun de ces poissons n'avaient paru, et ces mugissements n'avaient rien de semblable à ceux d'aucun animal connu.

“ En un mot, dans toute l'étendue de trois cents lieues de l'Orient à l'Occident, et de plus de cent cinquante du Midi au Septentrion, la terre, les fleuves et les rivières de la mer furent assez longtemps, mais par intervalles, dans cette agitation que le prophète Roi nous représente lorsqu'il nous raconte les merveilles qui accompagnèrent la sortie d'Égypte du Peuple de Dieu. Les effets de ce tremblement furent variés à l'infini, et jamais peut-être on n'eut plus de sujet de croire que la nature se détruisait et que le monde allait finir.

“ La première secousse dura une demi-heure, sans presque discontinuer ; mais au bout d'un quart d'heure, elle commença à relâcher. Le même jour sur les huit heures du soir il y en eut une seconde aussi violente que la première, et dans l'espace d'une demi-heure, il y en eut deux autres. Quelques-uns en comptèrent la

(1) Elle raconte tout ceci dans ses Lettres en tierce personne ; mais on a tout lieu de croire que c'était d'elle-même qu'elle parlait.



nuit suivante jusqu'à trente-deux, dont plusieurs furent très fortes. Peut-être que l'horreur de la nuit et le trouble où l'on était les firent multiplier et paraître plus considérables qu'elles ne l'étaient. Dans les intervalles mêmes de ces secousses, on était sur terre comme dans un vaisseau qui est à l'ancre ; ce qui pouvait encore être l'effet d'une imagination effrayée. Ce qui est certain, c'est que bien des personnes ressentirent ces soulèvements de cœur et d'estomac et ces tournoiements de tête qu'on éprouve sur mer quand on n'est pas accoutumé à cet élément.

“ Le lendemain sixième, vers les trois heures du matin, il y eut une rude secousse qui dura longtemps. A Tadoussac, il plut de la cendre pendant six heures. Dans un autre endroit, des sauvages qui étaient sortis de leurs cabanes au commencement de ces agitations, ayant voulu y entrer, trouvèrent à sa place une grande marre d'eau. A moitié chemin de Tadoussac à Québec, deux montagnes s'applatirent et, des terres qui s'en étaient éboulées, il se forma une pointe qui avançait un demi quart de lieue dans le fleuve. Deux Français qui venaient de Gaspé dans une chaloupe ne s'aperçurent de rien jusqu'à ce qu'ils fussent vis-à-vis du Saguenay ; mais alors, quoiqu'il ne fit point de vent, leur chaloupe commença d'être aussi agitée que si elle eût été sur la mer la plus orageuse.

“ Ne pouvant comprendre d'où pouvait venir une chose si singulière, ils jetèrent les yeux du côté de la terre et ils aperçurent une montagne qui, selon l'expression du prophète, bondissait comme un bélier, puis tournoya quelque temps, agitée d'un mouvement de tourbillon, s'abaissa ensuite et disparut entièrement. Un navire qui suivait cette chaloupe ne fut pas moins tourmenté ; les matelots les plus rassurés ne pouvaient y rester debout sans se tenir à quelque chose comme il arrive dans les plus grands roulis, et le capitaine ayant fait jeter un ancre, le câble cassa.

“ Assez près de Québec, un feu d'une bonne lieue d'étendue parut en plein jour venant du nord, traversa le fleuve et alla disparaître sur l'île d'Orléans. Vis-à-vis du cap Tourmente, il y eut de si grandes avalaisons d'eaux sauvages qui coulaient du haut des montagnes, que tout ce qu'elles rencontrèrent fut emporté. Là même et au-dessus de Québec le fleuve se détourna, une partie de son lit demeura à sec, et ses bords les plus élevés s'affaissèrent en quelques endroits jusqu'au niveau de l'eau qui resta plus de trois mois fort boueuse et de couleur de soufre.

“ La Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Belgique ne furent guère plus épargnées que le pays français ; et dans toute cette vaste étendue de terres et de rivières, hors le temps des grandes secousses, on sentait comme un mouvement de pouls intermittent avec ces redoublements

inégaux qui commençaient partout à la même heure. Les secousses étaient tantôt précipitées par élancement, tantôt ce n'était qu'une espèce de balancement plus ou moins fort ; quelquefois elles étaient fort brusques, d'autres fois elles croissaient par degrés et aucune ne finissait sans avoir produit quelque effet sensible. Où l'on avait vu un rapide, on voyait la rivière couler tranquillement et sans embarras ; ailleurs c'était tout le contraire ; des rochers étaient venus se placer au milieu d'une rivière, dont le cours paisible n'était auparavant retardé par aucun obstacle. Un homme marchait dans la campagne apercevait tout à coup la terre qui s'entr'ouvrait auprès de lui, il fuyait et les crevasses semblaient le suivre. L'agitation était ordinairement moindre sur les montagnes, mais on y entendait sans cesse un grand tintamare.

“ La merveille fut que dans un si étrange bouleversement et qui dura plus de six mois, personne ne périt. Dieu voulait sans doute convertir les pécheurs et non pas les perdre. Aussi vit-on partout de grandes conversions. Tous firent des revues générales de leur conscience et plusieurs les firent des larmes aux yeux et la componction dans le cœur. Des pécheurs scandaleux déclaraient publiquement les abominations de leur vie passée ; les ennemis se reconcilièrent ; les mauvais commerces cessèrent ; et pendant quelque temps il ne fut plus question de cet odieux trafic qui avait été la première source de tout le mal. Les jeûnes, les aumônes, les pèlerinages, la fréquentation des sacrements, rien ne fut oublié pour désarmer la colère du ciel qui se laissa enfin fléchir. Mais, quoique la terre eût recouvré sa première tranquillité, on ne se croyait pas encore au bout de tous ses maux. Plusieurs craignaient que les feux souterrains qui avaient causé de si grandes secousses n'eussent brûlé la terre et ne l'eussent mis pour longtemps hors d'état de rien produire, outre qu'après les semences faites, il y avait eu des pluies si abondantes qu'on avait sujet d'appréhender que les grains ne fussent pourris ; mais on fut agréablement trompé et la récolte fut abondante.

“ On s'était encore attendu que tant de terre remuées, de si grandes révolutions dans les eaux et tant d'exhalaisons dans l'air causeraient des maladies dangereuses ; cependant il n'y eut jamais moins de malades. Peu à peu le pays reprit sa première forme dans les endroits où pour la rétablir il n'eût pas fallu un second tremblement semblable au premier, car les montagnes restèrent où elles avaient été transportées ; quelques rivières ne retournèrent point dans leur ancien lit ; et parmi les îles qui s'étaient nouvellement formées, quelques-unes subsistèrent et s'accrurent même avec le temps par le moyen du limon qui s'y attacha et des arbres qui s'y arrêtaient ; mais les autres se dissipèrent bientôt par la force du courant.

“ J'ai remarqué dans mon journal que l'île aux Coudres qui est à moitié chemin de Tadoussac à Québec devint alors beaucoup plus grande qu'elle n'était auparavant ; mais il n'est point vrai, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'elle ait été formée en entier par une montagne qui sauta dans le fleuve et à la place de laquelle parut pour la première fois le Gouffre qui rend ce passage si dangereux ; car il est certain que ce fut Jacques Cartier qui donna à cette île le nom qu'elle porte. Pour ce qui est du Gouffre, comme il n'en est parlé ni dans les mémoires de ce voyageur, ni dans ceux de M. de Champlain, et que l'un et l'autre ne font mention que d'un grand courant dans ce canal, il peut bien avoir été, du moins en partie, un effet du tremblement de terre ”. (1)

Mgr J.-C.-K. Laflamme, dont la science ne peut être mise en doute, écrivait en 1908, au sujet du récit de Charlevoix :

“ Nous croyons qu'un bon nombre des faits rapportés à ce sujet par l'historien sont exagérés. L'épouvante est une mauvaise disposition d'esprit pour faire de bonnes observations scientifiques. Ainsi, par exemple, il est difficile d'admettre que des arbres se soient déracinés et replantés par la tête ; que les crevasses du sol aient poursuivi les gens qui se sauvaient devant elles ; que des montagnes aient glissé de la côte et soient venues se placer dans le fleuve de façon à y faire des îles ; que les maisons aient oscillé autant qu'on le dit, sans qu'elles se soient renversées. Personne n'a été tué. Quant aux éboulements qu'on dit s'être produits alors, nous sommes bien loin de les nier ; mais, d'un autre côté, nous savons de science personnelle que plusieurs de ceux qui nous ont été montrés, à diverses reprises, comme devant remonter à cette époque, n'ont aucun rapport avec ce tremblement de terre. Un bon nombre ne sont que des fragments de terrasses quaternaires encore en place ”.

Il est certain, toutefois, que les secousses furent très violentes et se répétèrent pendant plus de six mois avec une grande intensité. Le Père Jérôme Lalemant, qui n'était pas un naïf, écrivait au général de la Compagnie de Jésus, à l'automne de 1663 :

“ Agitata est tota regio uno simul et eodem tempore vehementi terræ motu, a die 5 februarii non continuo sed intermisso, nunc vehementiori, nunc minus vehementi.”

P.-G. R.

(Le Bulletin des Recherches historiques).

Le silence qui adore est un meilleur hommage que toutes les saintes exclamations.

Mgr GAY.

(1) R. P. Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, vol. Ier, p. 363.

## Le petit tambour



LE tambour-major enleva l'enfant et l'assit dans sa large main.

— Regarde. Tu vois, au bas de la montagne, cette ligne blanche éclairée par la lune. C'est la rivière de la Sambre.

— Je la vois papa.

— Entre cette rivière et le pied de la montagne, il y a un camp d'Autrichiens, l'ennemi.

— Bon de sort ! s'écria l'enfant.

Et il remua tellement dans la main de son père qu'il faillit tomber.

— Écoute, maintenant. Nous autres, on va déguerpir tout de suite pour aller prendre l'ennemi au derrière, tiens, comme je fais...

— Aie !

— Pendant ce temps-là, toi, tu resteras ici tout seul.

Le regard du père, fixe, entra dans les yeux bleus de l'enfant :

— Mets-toi l'idée dans la tête. Si tu restes ici, ce n'est pas pour jouer au bouchon.

— Bien sûr.

— Ni pour te froter le dos avec tes baguettes. Tu auras du travail.

Le tambour-major montra le bivouac désert :

— Le citoyen général veut faire croire à l'ennemi que nous sommes toujours dans notre camp. Donc, pour le tromper, faudra que tu fasses un infernal tapage.

— Bffffffffffffan !

— Tu trotteras toute la nuit en battant la caisse.

— Brrrrrrrrrrrrrrrrrrrran !

— Tu entretiendras les feux sur la ligne, puis, de temps en temps, tu feras crier la mule de la mère Loquet.

— Avec ça !

Petit-Louis envoya un coup de pied en l'air et perdit son équilibre.

— C'était pour la cantinière, murmura-t-il.

Le tambour-major posa son enfant à terre :

— Tu as bien entendu ! Tu as bien compris ?

Est-ce que nous pouvons compter sur toi ?

A ces mots, quelque chose de vieux traversa le regard enfantin du tambour. Il rassembla son pied nu contre le sabot de son pied droit et regarda fixement ses quatre supérieurs :

— Oui, citoyen.

Trois minutes après, il ne restait sur la montagne qu'une ligne de feux allumés, une mule et un enfant.

Il était 2 heures du matin.

Petit-Louis commença par tendre sa caisse. Fameux instrument. Au lieu d'une peau de veau ou d'âne, comme les tambours de ses camarades, le sien avait une peau de louve. La peau d'une louve tuée par son père dans une

forêt de l'Argonne. C'était une réplique. Aussi, avec beaucoup de soin, le gamin manœuvra le nœud de cuir qui bandait les cordes.

— Ça ira ! murmura-t-il.

Puis il se leva pour rallumer les foyers.

Trois énormes tas de fagots restaient de l'ancien bivouac. Il en prit deux sous chaque bras et alla les poser sur les tisons encore rouges.

Tout le long du plateau qui faisait face à la Sambre, il ralluma ainsi une quinzaine de feux.

La mule, immobile, le regardait faire d'un œil doux.

Bientôt, de grands ballons de fumée rousse partirent, en voltigeant, vers la lune. Le plateau de la montagne resplendit. Réchauffé par les flammes éblouissantes, Petit-Louis enfila ses bretelles de sa caisse, frota ses baguettes pour se faire la main, puis, campé tout raide, presque pas plus haut que son tambour, il se mit à battre la "marche" de son régiment.

Puis, frappant plus fort, il partit.

Quel carillon ! Chaque coup de baguette jaillissait, dans la nuit, en gerbes de roulements.

La forêt les multipliait en échos lointains.

L'enfant allait, sec et bref, au pas, non au pas réglementaire, car il avait les jambes courtes, mais il faisait deux pas au lieu d'un.

Après la "marche", il battit "par le flanc gauche", pivota, longea les bivouacs déserts, entre les flammes rouges, pour voir si les feux marchaient, et traversa ainsi le plateau.

En refaisant son tour, il vit qu'un feu se mourait, se pencha, continua de frapper la caisse avec la main droite, saisit, de la main gauche, un tas de branches et les lança sur le foyer. Il avait l'œil partout.

La mule, docile, le suivait.

— Faudra bien que je me décide à la faire brailler aussi, pensa le moutard. C'est pas la consigne de taper les bêtes, mais y a pas ! Elle doit crier ; faut qu'elle m'aide !

Cependant, chaque fois, au moment de piquer la mule, il hésitait, repartait, redoublant d'ardeur avec ses bras ; et, sous ses coups précipités, les vides de l'espace tremblaient, comme si vingt tambours battaient avec rage sur la montagne.

C'est que, pour se donner plus de nerf, plus de force, Petit-Louis venait de trouver un moyen.

Infailible, le procédé.

Il se figura, en fermant les yeux un instant, qu'il était à Châlons, avec ses camarades de la batterie, sur le terrain de manœuvres, comme l'an passé, et que cette batterie, son père la commandait.

Petit-Louis aimait beaucoup Grand-Louis.

Il s'imaginait donc qu'il était à l'exercice, qu'il obéissait à son père, qu'il le suivait.

Et le petit tapin, un rêve dans les yeux, se remit à marcher sur le plateau, mais d'un pas

plus pressé, plus ferme, Un fantôme le précédait. Avidement, il regardait ce grand fantôme...

C'était le farouche tambour-major.

Et Petit-Louis, le jarret tendu, par peur de commettre une faute, suivait cette ombre fière et terrible.

En songe, il voyait la canne, s'agiter, tracer et lancer dans l'air des commandements.

Le grand fantôme croisait la canne sur son dos, et l'enfant comprenait : cela voulait dire la retraite.

Et Petit-Louis battait la retraite.

Le grand fantôme portait la canne en avant : c'était le *pas accéléré*. Et Petit-Louis battait le pas accéléré.

Le grand fantôme prenait sa canne par le cordon, le bras étendu à hauteur d'épaule : c'était la *berloque*.

Et Petit-Louis battait la berloque.

Une heure passa ainsi. Puis une autre.

Les feux brûlaient, sans cesse ralimentés, comme une ceinture flamboyante autour du bivouac. La triste mule suivait toujours l'enfant, une oreille en l'air, l'autre en bas. Elle marchait comme lui, en musique.

Mais, pour le tapin, c'était dur. La sueur coulait de son front.

Alors, on eût dit que la mule venait enfin de comprendre.

Elle s'arrêta devant Petit-Louis, les naseaux posés sur son front brûlant. Et là, elle semblait lui dire :

— Puisque c'est la consigne, eh bien ! c'est à mon tour de faire du tapage. Monte sur mon dos, ça te reposera.

Il n'est pas certain que le tambour entendit la mule lui parler ainsi ; mais, en regardant les yeux de la bête, il se l'imagina. Hop ! il fut bientôt à califourchon.

Il pouvait, maintenant, se porter au trot sur les quatre faces du bivouac. C'est ce qu'il fit. Un coup de talon enleva la mule au galop. Ah ! la bonne bête !

— Oui, pensait le tambour, elle a compris la consigne.

Quand la mule fut arrêtée, elle releva la tête, retroussa sa bouche vers la Sambre, et se mit à ronfler d'abord, puis à braire, avec tant d'ardeur et de fureur, qu'on eût cru entendre dix trompettes.

— Elle a deviné ! s'écria le tambour avec enthousiasme. Je le dirai au général, va ! Et il t'en donnera de l'avoine, et même du blé, des boisseaux !

Mais Petit-Louis ne rechignait pas sur la besogne. Dès que la mule eut cessé de crier, il assura la caisse sur sa cuisse et se remit à battre. Un autre galop, un autre braiment de la mule, un autre roulement de tambour.

Et le tumulte, chaque fois, recommençait avec plus de colère, comme un orage monte, gronde, éclate.

Ronflements et cornements de la mule mêlés aux coups sourds du lourd tambour enragé.

Toute la nuit en retentissait.

Entre chaque roulement, Petit-Louis, cramponné au cou de son amie, saisissait un fagot et le jetait, galopait ailleurs, attisait les feux avec ses baguettes et disparaissait dans un nuage. On n'eût pu le suivre. Grâce à la mule, il était partout. Il avait l'air d'un de ces lutins bigarrés qui volent dans les flammes des contes de Noël, en laissant derrière eux l'écho d'une chanson et une odeur de fumée.

Dans ce tintamarre, le temps passait.

A force de fatigue, le gamin ne se sentait plus las.

Il était tout nerfs, tout bruit, tout courage.

Depuis deux heures, il battait du tambour comme un vieux soldat.

Pour dire adieu à la nuit, car il la sentait tout près de disparaître, il fit un suprême, un dernier effort.

Ah ! si le " grand fantôme " l'avait vu !

Enfourché solidement sur la mule, il recommença tout ce qu'il avait fait.

Et opiniâtrement, " consécutivement ", comme disait son père, sans s'arrêter, sans débrider, sans désemparer, sans démordre, d'un roulement toujours égal et soutenu, pleinement, sans interruptions et sans vides, entêté, persistant, tenace, enchaînant entre elles les batteries, les claquetant, les tabourdant et les tambourinant depuis la première jusqu'à la dernière, il promena, pendant une heure encore, la tempête sur le plateau.

Alors, haletant, il s'arrêta.

Ses baguettes lui tombaient des mains.

Ruisselant de sueur, rompu de fatigue, il regarda devant lui. On lui avait commandé de battre jusqu'au jour, et voilà que le jour se levait.

Une lueur qui faisait briller les cuivres de sa caisse.

L'aube... Les mains appuyées sur le cou de la mule, il contempla la forêt. Lentement, elle déchirait, repoussait ses brumes, elle sortait de son lit noir.

Petit-Louis chercha des yeux la ligne de la Sambre.

Mais il avait beau écouter, il n'entendait rien.

Mais il avait beau regarder, il ne voyait rien.

Il écouta.

Cependant, la campagne cachait quelque chose.

Petit-Louis, alors, sans savoir pourquoi, sentit son cœur battre. Lui qui s'était moqué de la nuit et des Autrichiens, ce calme, cette solitude, cette aurore même, lui faisaient peur.

Mais il ne fut pas inquiet bien longtemps.

Tout à coup, dans ce grand silence, fine comme un appel de cor, une rumeur monta de la forêt.

— La charge aux tambours...

Alors, toute la grande âme du petit enfant monta jusqu'à ses lèvres dans un sourire.

— Ouf ! murmura-t-il en descendant de la mule ; c'est maintenant au tour de papa.

Il étendit sa capote sur l'herbe et tomba dedans.

Mais, tandis que l'enfant s'endormait, la campagne entière tremblait dans ses moindres feuilles. Au-dessus des fusillades, des flocons de fumée s'exhalaient des arbres.

Les cris et les coups de feu se rapprochaient, un tohu-bohu invisible que dominait le chant national.

Soudain, des bêtes crevèrent les fourrés, un peloton, puis une compagnie, une soixantaine d'hommes qui précédait la batterie des tambours serrée autour de Brulfert.

Arnaudat et Fortunat marchaient sur la gauche.

Tous montaient et appelaient Petit-Louis.

L'appel était répété par les soixante hommes ; toute la montagne en résonnait :

— Petit-Louis ! Petit-Louis !

— Puceron ! grondait le général en escaladant les fossés, par enjambées colossales ; qu'est-ce qui lui est donc arrivé, qu'il ne répond pas ?

Enfin, on toucha le plateau. Un dernier bond de Brulfert, un rugissement de joie !

L'enfant était sain et sauf. Le général et Arnaudat reculèrent, le cœur pris, charmés.

Cette lutte qui venait d'avoir lieu, cette lutte qui venait d'être, grâce à l'enfant, un nouveau triomphe français, Petit-Louis, trop fatigué, n'avait pu l'entendre.

Pâle, il dormait sur l'herbe, dans sa capote, et la mule lui léchait les mains doucement. Arnaudat voulait le réveiller. Une main se posa sur son épaule. C'était Brulfert, le visage changé, le sourire grave :

— Arrête... Son père vient d'être tué ; il sera toujours temps de faire de la peine à ce gamin. Tambours, passez-moi la canne au Grand-Louis et mettez-vous en bataille. Et toi, Fortunat, aligne la compagnie devant l'orphelin, chaque peloton sur deux rangs.

Les mouvements s'exécutèrent. Puis un cri retentit :

— Fixe !

Plus rien ne bougeait. Un bras gigantesque se dressa.

— Tambours, dit Brulfert, d'une voix qu'il essayait de rendre calme, ouvrez le ban !

Il leva la canne, le bout en haut, le bras étendu à hauteur d'épaule, et lui donna un coup sec. Le roulement des quinze tambours s'éleva. Petit-Louis ne se réveilla pas.

Alors, la voix du général, nette cette fois :

*Grenadiers et tambours, vous reconnaissez le tambour Petit-Louis pour caporal-tambour, et vous lui obéirez en tout ce qu'il vous commandera pour le bien du service et l'exécution des règlements militaires.*

Georges d'ESPARBÈS.

(Les Jeunes)

## La beauté à coups de bâton

**L**es journaux ont annoncé dernièrement qu'une jeune femme s'était empoisonnée à force d'user du bâton rouge pour se peindre les lèvres. Il faut plaindre évidemment cette malheureuse, mais il faut espérer que son infortune sera pour d'autres une salutaire leçon.

Oh ! pas pour toutes ! nous le savons bien. Le bâton rouge, continuera à fonctionner, et bien d'autres ingrédients suspects à s'étaler tant sur les lèvres que sur les visages. On entendra dire : Cette femme a été maladroite : elle a abusé. Mais moi je suis adroite, et n'abuse pas. Et des milliers de linottes s'entêteront à se peinturlurer le bec, pensant avoir cloué le nôtre.

L'astiquage des frimousses, aujourd'hui, est devenue chose si importante, que ni la chambre ni le cabinet de toilette ne suffisent à en abriter les rites augustes. On se bichonne dans la rue, on se bichonne dans les lieux publics, on se bichonne en tramway. Le tramway, surtout, semble constituer un asile particulièrement propice. En face du monsieur amusé qui fait semblant de lire son journal, Madame ou Mademoiselle déballe son petit sac à main. Tout sac à main est muni d'un miroir, rectangulaire ou cintré, taillé droit ou en biseau, qui constitue notoirement la partie la plus intéressante de ce réceptacle. Mademoiselle a donc ouvert son petit sac, et le petit miroir vient se camper devant elle, à une portée de pied de nez. Un examen consciencieux s'ensuit. Il s'agit de savoir avant tout, probablement, si le susdit nez est toujours au milieu de la figure. Ce point établi, notre observatrice réfléchie — réfléchie par le miroir, — passe à de graves exercices. Des doigts mignons voltigent et caressent alternativement les deux côtés des narines, puis effleurent le menton, puis écartent légèrement des boucles de cheveux qui reviennent tout de suite à la même place. On se gratte par-ci, on se chatouille par-là. On n'hésite pas quelquefois à tirer un tout petit peu le bout d'une langue rose. N'oublions pas deux touches légères pour lisser les sourcils. Après cela, mouvement de tête à droite, mouvement de tête à gauche, et la première inspection est à peu près terminée.

Mais le sac ne recèle pas que le miroir. Outre un mouchoir, des clés, un portefeuille, peut être un stylo, il contient une jolie petite boîte de poudre de riz, avec sa houpette, et Mademoiselle, pendant que le tram roule, économise son temps en procédant à un savant saupoudrage. On n'a certes pas le droit de supposer qu'elle veut jeter son bonnet par-dessus les

moulins. Mais elle a bien l'air d'en venir, du moulin, et d'en être la gracieuse meunière. Peut-être rêve-t-elle de triomphes dans les fêtes mondaines, et dit-elle tout bas, comme l'enfant grec de Victor Hugo : " Je veux de la poudre et des bals." Qui sait si quelque socialiste, la surveillant de son coin, ne rumine pas la thèse soutenue, croyons-nous, par un de ses confrères, et d'après laquelle l'industrie de la poudre de riz, en diminuant la quantité de riz comestible, contribue à affamer les pauvres prolétaires ? Mais non : les femmes et les filles des socialistes se poudrent aujourd'hui comme celles des bourgeois, et nous ne pensons pas, tout bien compté, que la famine soit assez pressante pour qu'il y ait lieu d'aller réquisitionner chez les parfumeurs un supplément de denrées alimentaires.

Enfin, hélas ! voilà le bâton, le bâton rouge. Lui aussi fait partie de l'arsenal concentré dans le sac. Il paraît, d'ailleurs, qu'on l'héberge aussi dans des boucles de ceintures, dans des manches d'ombrelles et dans des poignées de face à main. Donc le bâton a surgi et le voilà qui se promène sur les lèvres de Mademoiselle. Elle se rougit, et n'en rougit pas... Que la beauté ne soit pas indocile. Il faut qu'elle arrive... à coups de bâton. Quelles drogues les industriels mettent-ils là-dedans ? Couleurs sans danger, disent-ils, comme pour les boîtes de peinture, qu'on donne aux mioches pour le jour de l'an. Mais ce " sans danger " est-il vraiment absolu ? Les enfants, sauf exception, ne mettent pas leurs pains de couleurs dans la bouche. Les lèvres, elle, constituent la frontière de la salive, et la salive a le droit de circuler sur sa frontière. On avale donc des parcelles de ces drogues, parcelles fort petites, sans doute ; mais enfin, de toute façon, cela doit être peu digestif. Et en dehors de tout cela, convient-il à une jeune personne de donner ainsi en spectacle tant de minutieuses opérations auxquelles conviendrait mieux la solitude ? Pourquoi, puisqu'elle y est, et ne pas s'éplucher les cors, *coram populo*, et ne pas étaler triomphalement, si par hasard elle en est douée, la dextérité d'un pédicure ?

Nous sommes injuste. Le tramway ne nous offre qu'un échantillon. Mais la table de toilette est garnie de bien d'autres choses. Que de petites boîtes ! Que de petits pots ! Le " pot au rose ", par exemple, qui a donné lieu à l'expression impropre " découvrir le pot aux roses " (au pluriel). Ce qu'on découvre facilement, c'est le caractère artificiel du rose usurpé par des joues qui ne l'ont pas reçu de la nature. Et c'est aussi le blanc, qui ne trompe l'œil ni des Alceste ni des Philinte :

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie  
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,  
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

C'est encore le bistre qu'on s'applique en auréole autour des yeux, pour les rendre plus saisissants. Et l'on est saisi, en effet, de constater que des personnes appartenant à la race blanche ressemblent, en ce qui concerne les paupières et leurs alentours, si étonnamment à des négresses. Il paraît qu'au théâtre cela fait très bien, et que les spectateurs, à la condition qu'ils n'aient pas trop bonne vue, ou qu'ils ne soient pas placés trop près, ou qu'ils ne se servent pas de lorgnettes, goûtent ainsi l'illusion de contempler de beaux yeux. Mais si les comédiennes abondent dans la vie, combien n'ont jamais la consolation de figurer sur la scène ! Et alors, est-ce la peine de se grimer ?

Étrange état d'âme que celui qui porte à se farder ainsi. On pourrait y voir une sorte d'humilité, puisque la personne qui cache sa peau sous un masque se méfie de sa figure naturelle, et, par conséquent, s'avoue à elle-même son manque de beauté. Mais c'est une humilité de fâcheux aloi, qui se traduit, immédiatement en orgueil et en efforts désespérés pour se faire admirer quand même. Le travers est bien vieux et longtemps même avant Jézabel, les mondaines de tous les peuples se sont obstinées à "réparer du temps l'irréparable outrage". De tout temps, ou presque, on s'est acharné à boucher, plâtrer, cimenter, mastiquer tout ce qui pouvait ressembler à une ride ou à une patte d'oie. Lutte écrasante, car elle devient un peu plus inégale chaque jour, d'abord parce que la nature continue implacablement son œuvre, ensuite parce que la peau elle-même, exaspérée de toutes ces pâtes, de toutes ces crèmes, de tous ces "secrets de beauté venant d'Égypte" et légués par Cléopâtre (Cléopâtre joue un grand rôle dans les réclames des parfumeurs), se flétrit et se racornit plus vite que si on l'avait laissée tranquille, en la lavant tout bonnement avec de l'eau. Ajoutons que, malgré les protestations des fabricants, des substances plus ou moins inquiétantes comme la céruse, ou le cinabre, ou d'autres combinaisons chimiques, peuvent très bien se glisser dans ces merveilleuses préparations. Or, quoi qu'en disent les prospectus adressés aux coquettes, quelque chose nous dit que, si le nez de Cléopâtre, sans même être plus court, avait été seulement badigeonné d'une graisse visqueuse, Antoine, enchanté de ne pas la suivre, aurait été capable de gagner la bataille d'Actium.

On se met sur la figure du rouge, du rose, du blanc, du noir, Les artistes modernes — et modernistes — auraient quelque droit de demander pourquoi l'on n'y met pas du bleu, ce qui serait assez conforme à l'esthétique impressionniste. Les badigeonneuses, semble-t-il, ne sont donc pas "à la page". Mais il est temps d'arrêter cette petite sortie contre des puissances qui pourraient nous accuser d'avoir voulu leur laver la tête. On nous le pardonnera si

l'on songe que nous avons pris simplement, comme Burrhus, la liberté de ne pas "farder" la vérité. Sans doute, l'immense majorité de nos lectrices peuvent rire à l'aise, ne tombant aucunement sous le coup de nos critiques. Mais s'il s'en trouvait une seule dans ce cas, et que nous eussions pu lui persuader que cette variété de la peinture sur parchemin se trouve vaine pour la vanité elle-même, nous aurions la conviction de ne pas avoir raillé vainement.

(Le Noël.)

G. D'AZAMBUJA.

### ÉVASION D'UN PRINCE DANS UNE BOTTE D'HERBE

Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, fut assassiné en 943. Son fils, Richard, héritier du duché, n'était âgé que de six ans.

Louis d'Outre-Mer, étant parvenu à s'emparer du jeune prince, donna ordre qu'on exerçât sur lui une surveillance très rigoureuse.

Richard se trouvait alors à Laon. Osmond, son intendant, apprenant la décision du roi et prévoyant le sort réservé à l'enfant, envoya immédiatement des députés aux Normands pour les informer que leur seigneur Richard était retenu par le roi sous le joug d'une sévère captivité.

A peine ces nouvelles furent-elles connues, que l'on ordonna dans tout le pays de Normandie un jeûne de trois jours et des prières publiques.

Osmond, après avoir tenu conseil, engagea l'enfant à faire semblant d'être malade et à paraître tellement accablé par le mal que tout le monde dût désespérer de sa vie. L'enfant exécuta ponctuellement ces instructions : il demeura étendu dans son lit et simula si bien un état de santé des plus graves, que ses gardiens, s'en voyant déjà débarassés, négligèrent la surveillance pour aller s'occuper de leurs affaires personnelles.

Dans la cour de la maison où le jeune duc était détenu, il y avait, par hasard, à ce moment, un tas d'herbe ; Osmond en enveloppa l'enfant, qu'il chargea sur ses épaules, tout comme s'il transportait du foin. Il franchit ainsi les murailles de la ville, et d'autant plus facilement, qu'à cette heure le roi était à table et que les citoyens avaient abandonné les places publiques.

A peine arrivé dans la maison d'un personnage qui était au courant de ce projet d'évasion, il s'élança rapidement sur un cheval, prit l'enfant en croupe et s'enfuit au plus vite vers Coucy, où il remit le jeune prince aux bons soins du châtelain, et continua lui-même sa route vers Senlis.

Richard fut duc de Normandie sous le nom de Richard Ier, surnommé Sans-Peur ; il contribua beaucoup à faire placer Hugues Capet sur le trône, et mourut à Fécamp en 996.

# Monsieur l'abbé Édouard Quertier

**M**ONSIEUR Quertier, ordonné prêtre à trente-trois ans, a été le premier curé de Saint-Denis, qu'il a pétri de sa main ferme et paternelle de 1841 à 1856 ; c'est là aussi qu'il a résidé jusqu'à sa mort. Il était né le 5 septembre 1796 du mariage d'Héliier Quertier et d'Anne Arial. Il s'est éteint le soir du 17 juillet 1872 à 7 heures 30, âgé de 76 ans. Fondateur de la société de la Croix de Tempérance contre l'ivrognerie, il a attaché son nom à l'austère croix de bois qui protège les foyers canadiens.

“ Sa parole dominatrice, tantôt tonnerre éclatant, tantôt poésie admirable, changeait les loups en agneaux. *Jamais Lacordaire*, disait Monsieur Bouchy, professeur de Rhétorique au Collège de Sainte-Anne, au sortir d'un sermon sur la tempérance, *n'a parlé plus éloquemment et produit un effet plus prodigieux.* ”

“ Les élèves du Collège eurent la bonne fortune de s'émouvoir plus d'une fois aux accents de cette irrésistible éloquence exquise lorsqu'elle leur parlait de la *Bonne Mère* ou de leur aimable patron. Il était bouillant d'esprit, plein d'originalité. *Me voilà seul*, écrit-il un soir, dans une note sauvée de la destruction, *tant mieux ! On gouverne mieux ses pensées que ses paroles, et seul, je ne puis parler qu'à Dieu.* ”

“ Il était l'ami des jeunes qui n'avaient pas de plus grand plaisir que de passer une heure de veillée autour de lui, et parmi eux, ses écoliers avaient la meilleure place. Lorsqu'arrivait l'ouverture des classes, il y avait une messe solennelle à leur intention et le père montait en chaire pour adresser à ses enfants l'improvisation toujours neuve dont il avait le secret. Curé de l'Île-aux-Grues en 1830, il entre en relation avec Monsieur Painchaud et s'éprend de son œuvre. A un jeune ordinaud, dont il ne pouvait accepter l'invitation, il répondait en 1864 : *Sainte-Anne sera toujours Sainte-Anne dans mes souvenirs... Dimanche vers 7 heures, je dirai la messe pour vous et les enfants de Sainte-Anne.* ”

“ Figure austère et énergique, longs cheveux blancs, main s'appuyant à la croix, lourdes chaussures à jambières, soutane fanée sur laquelle tranche la ceinture de cuir, ces traits vulgarisés par la photographie n'évoquent-ils pas toujours l'idée d'un vétéran de nombreux combats ? Que n'a-t-il pas obtenu par la croix celui qui avait une foi à transporter les montagnes ! On peut interroger ses anciens paroissiens. Mgr Bourget lui écrivait : *Nous avons confiance dans les puissantes prières que vous faites avec votre peuple de foi. Je vous remercie*

*de l'intérêt que vous voulez bien nous porter ; c'est votre district natal qui en ressent les salutaires effets.* ”

“ Le curé Quertier n'a jamais rien écrit ; parmi d'admirables discours auxquels la postérité avait droit, on peut citer tous ceux qu'il fit en faveur de la tempérance, à la bénédiction de la première pierre de l'église de Sainte-Anne, à la bénédiction de l'École d'Agriculture du même endroit, sur saint Louis de Gonzague, l'enfant prodigue, les trois pains de l'Évangile, aux fêtes de la Grosse Gerbe.

“ Il réunissait toutes les qualités du véritable prédicateur. Il s'emparaît de ses auditeurs dès son début ; quand il se taisait, sa parole irrésistible résonnait longtemps au fond des cœurs. Sous l'empire d'une émotion profonde, il se livrait à tous les élans de sa grande âme ; sa voix avait l'éclat de la foudre, son regard était étincelant, son geste actif comme la vie. Il mettait la conscience en émoi. ”

(Extrait tiré des notes rédigées définitivement par Monsieur le Supérieur du Collège de Sainte-Anne, quelques mois avant sa mort, pour les archives de Saint-Denis.)

\* \* \*

## NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LA BIOGRAPHIE

Édouard Quertier fit ses études au Séminaire de Nicolet : il était finissant en 1815. Fut élevé au sacerdoce le 9 août 1829 ; Vicaire à Saint-Gervais, 1829-1831 ; curé de l'Île-aux-Grues, 1831-1834 ; fait la mission du Labrador en 1834 ; curé de Cacouna, 1834-1841 ; premier curé de Saint-Denis-de-la-Bouteillerie, 1841-1856 ; se retire à Saint-Denis et y meurt le 17 juillet 1872. Il était né à Saint-Denis-sur-Richelieu.

On lui élèvera bientôt un monument à Saint-Denis de Kamouraska.

*Dictionnaire alphabétique et logique*, par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

*Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés*, par le R. P. Vandandaigue, S. J.

Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.



MAQUETTE DU MONUMENT QUI SERA ÉLEVÉ  
A ST-DENIS, A M. ÉDOUARD QUERTIER,  
FONDATEUR DE LA " SOCIÉTÉ DE LA CROIX "



## L'enfant de six à dix ans

**C**'EST durant la période qui va de six à dix ans qu'interviennent ordinairement deux nouveaux facteurs de l'éducation des enfants : *l'école et les amis*, et que l'on peut déjà, petit à petit, initier l'enfant à son auto-éducation.(1)

Nous ne dicterons pas ici les devoirs des parents concernant le choix des maîtres à qui ils confient leurs enfants.

Ces devoirs ont été souvent exposés et nous ne pourrions, à ce sujet noter que des redites.

Mais nous croyons opportun de nous arrêter un instant à considérer l'influence que peuvent et que doivent exercer les amis.

Disons, tout d'abord qu'il n'est pas bon d'écarter systématiquement d'un enfant les enfants de son âge.

Sans doute, il en est parmi ceux-ci qui ont reçu une éducation très frustrée et dont la fréquentation risque sérieusement d'inciter à l'adoption de manières classées dans la colonne des *Ne faites pas* du protocole mondain, et nous savons bien des parents qui comptent au nombre de leurs soucis les plus graves celui d'éviter à leurs enfants une telle compagnie.

Est-il besoin de dire que nous estimons de peu de valeur l'éducation toute de surface que ces parents prisent au plus haut point ?

Cela nous rappelle une constatation que nous avons faite bien des fois.

Ils sont nombreux les parents qui ne s'émeuvent guère lorsqu'on leur rapporte ou lorsqu'ils remarquent que leurs enfants sont paresseux, entêtés, menteurs, cruels ou gourmands, mais qui s'indignent, s'attristent et sévissent avec rigueur dès que ces mêmes enfants sont coupables d'un manquement aux règles strictes du savoir-vivre et de la politesse !

Nous tenons donc pour un facteur utile de l'éducation d'un enfant la compagnie des enfants de son âge.

Cette compagnie est pour lui un premier apprentissage de la vie.

Nous n'aimons pas qu'un enfant soit élevé dans les jupons de sa mère. L'éducation qu'il reçoit alors peut sans doute lui faire acquérir de la douceur et je ne sais quelle gentillesse mièvre faite d'une obéissance très passive ; elle est souvent — sinon toujours — impuissante à donner de l'énergie, à développer l'esprit d'initiative et à former une personnalité bien tranchée, en un mot un caractère viril.

On a dit — et avec raison — que si le talent s'acquiert dans la solitude, le caractère se forme dans la société.

(1) " Avec la volonté, l'œuvre de l'éducation n'est jamais terminée. Un enfant qui a appris à lire n'a plus à y revenir, c'est fini. Avec la volonté, ce n'est jamais fini, et il y a toujours à y revenir." (P. ROUSSELOT, *Pédagogie*, p. 263.)

Ils seraient cependant mal inspirés les parents qui s'autoriseraient de ces considérations pour abandonner aveuglement leurs enfants à l'influence de tous les compagnons, quels qu'ils soient, que les circonstances peuvent amener dans le cercle de leurs relations.

" Des enfants qui se fréquentent librement, a dit Mgr Dupanloup, sont *toujours*, les uns aux autres, un danger."

Il en résulte qu'après avoir écarté les compagnons mal élevés (au sens exact de l'expression) et dont la fréquentation constitue un danger pour la moralité, les parents doivent surveiller toujours les réunions d'enfants.(2)

Non point que cette surveillance doive être inquiète, soupçonneuse, immédiate toujours et tracassière, car il faut laisser de l'initiative aux enfants, afin qu'ils s'habituent à être personnels et qu'ils acquièrent pratiquement la notion de leur propre responsabilité ; mais elle doit s'exercer, pourtant, d'une façon effective.

Durant les premières années, l'œuvre de l'éducation doit être surtout une œuvre de direction.

Tant que l'enfant n'est pas devenu homme, il a besoin d'être soutenu et guidé.

Tant que ses facultés morales n'ont pas acquis leur plein épanouissement, tant que sa volonté reste dépendante des excitations et des suggestions étrangères, l'enfant doit être dirigé et surveillé.

Il faut qu'il sache qu'une autorité humaine le domine, autorité humaine dont on aura soin de lui faire comprendre qu'elle n'est qu'une délégation de l'autorité divine, et que si la sanction de celle-là ne s'exerce pas toujours, il n'échappera jamais au contrôle de celle-ci.

Nous estimons donc excellent le principe d'éducation qui veut que le plus tôt possible on fasse accepter par l'intelligence des enfants la surveillance que l'on exerce sur eux et l'autorité à laquelle on les oblige de se soumettre.

C'est, à notre sens, un fécond moyen de solide éducation morale que de démontrer ainsi aux enfants la légitimité de l'autorité.

Car, de quelle façon légitimerait-on l'autorité, si on ne plaçait à la base de toute démonstration l'autorité de Dieu ?

Il nous souvient d'une parole d'un incroyant traduit en justice, parole typique et dont aucun incroyant ne pourrait mettre en doute la logique. Cet incroyant professant des théories anarchistes, refusa de se soumettre à l'interrogatoire du tribunal et justifia son silence par cette seule parole : " Je ne reconnais pas la justice de l'autorité."

(2) " Ce n'est point la santé qui est contagieuse, c'est la maladie." Il en est de même souvent dans la vie morale : le mauvais exemple est mille fois plus puissant que le bon. On l'a dit avec raison : Quand deux âmes d'inégales valeurs s'unissent, d'ordinaire — presque toujours, — elle de moindre valeur prend l'autorité sur l'autre.

Cet homme était conséquent avec lui-même, car si l'autorité ne vient pas de Dieu, au nom de qui l'exercent-ils ceux qui la détiennent ?

Nous voudrions donc que les parents et les maîtres fissent comprendre aux enfants que la seule règle de conduite morale se résume en ces mots : fidélité au devoir.

Nous voudrions que le père s'ingénîât à démontrer à ses enfants qu'il remplit son devoir lorsqu'il ordonne, comme les enfants eux-mêmes sont fidèles au devoir lorsqu'ils obéissent.

Durant la toute première enfance, cependant, ce n'est point tant à l'intelligence qu'il faut s'adresser : vouloir devancer la nature est un mauvais calcul. S'adresser trop tôt à l'intelligence des tout petits, s'ingénier à développer cette faculté en lui présentant avec insistance des aliments qu'elle ne peut s'assimiler, c'est une erreur dangereuse.

Au début donc, c'est surtout l'activité naturelle qu'il faut diriger ; mais quand l'intelligence s'ouvre et est capable de comprendre le pourquoi des actes qualifiés *bons*, qu'on approuve, et des actes qualifiés *mauvais*, que l'on défend, il est nécessaire de lui expliquer la raison des récompenses et des châtiments.

Ce n'est point à dire que nous voulions former des enfants *raisonneurs*(3). Notre idéal est de former des enfants qui, au fur et à mesure que leur intelligence se développe, soient amenés à comprendre les principes qui régissent la vie religieuse et morale. Ils sont, dès le début, des activités instinctives, spontanées ; nous voudrions en faire peu à peu des activités intelligentes, soumises à la direction des éducateurs, en attendant que, délivrés de la tutelle nécessaire à leur âge, ils deviennent des activités intelligentes et libres.

Pour atteindre ce but, nous croyons qu'il faut faire comprendre aux enfants que tout homme ici-bas est l'esclave du devoir dicté par Dieu.(4)

Or, il y a diverses espèces d'obéissances, et les parents se trompent s'ils croient que la saine éducation de leurs enfants s'opère parce que

(3) " Raisonner avec les enfants était la grande maxime de Locke : son succès ne me paraît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit et, pour moi, je ne vois rien de plus sot que des enfants avec qui on a tant raisonné. . . En leur parlant, dès leur bas âge, une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leur maître, à devenir disputeurs et mutins." (ROUSSEAU, cité par COMPAYRÉ, *Quelques pensées sur l'éducation*, p. 111.)

(4) " Pour la dignité de l'enfant comme pour sa sûreté, dit Mme de Rémusat (*Essai sur l'éducation des femmes*), il vaut mieux dès les premières années, lui inspirer le devoir que le lui dicter." En d'autres termes, il ne convient pas de dicter d'avance à l'enfant ses devoirs, mais il importe de " mettre son âme en état de les discerner, de les connaître et de les vouloir dans l'occasion ". C'est là le parti le plus sûr, dit L. Dugas, c'est même le seul qui soit sûr.

ceux-ci se plient à leurs ordres et accomplissent leurs volontés.

Certains parents n'obtiennent l'obéissance de leurs enfants qu'au prix de malheureuses concessions : *Fais ceci, tu auras cela. Si tu veux ne plus désobéir à ton maître, je t'achèterai telle chose.* Et si l'enfant daigne vouloir, les parents sont heureux et ont la naïveté d'être fiers de son obéissance ! Ce marchandage n'est-il pas désastreux pour l'enfant ? Car celui-ci s'accommode à merveille de ce système qui flatte son orgueil et sert ses passions.

" Donner des primes à l'obéissance et à la serviabilité, mettre aux enchères la douceur ou l'application, c'est développer uniquement la gourmandise ou la vanité, l'avarice ou l'égoïsme : acheter par une récompense de cette nature un acte louable en soi, c'est le déflorer complètement."(5)

D'autres parents se vantent de l'obéissance ponctuelle qu'ils obtiennent ; mais cette obéissance est la conséquence de menaces violentes ; elle n'est dictée que par la crainte de sanctions brutales immédiates.

Les enfants qui agissent sous l'empire de tels sentiments posent les actes qu'on leur commande, n'enfreignent point les défenses qu'on leur a prescrites, mais leur obéissance est sans valeur, car il arrive souvent qu'ils cèdent matériellement à la force, alors qu'intérieurement ils sont en pleine révolte.

De plus, le système de la brutalité, s'il n'aboutit à former des révoltés, ne prépare que des irrésolus.

" Un enfant intimidé par les mauvais traitements, a dit Luther, est irrésolu dans tout ce qu'il fait ; celui qui a tremblé devant ses parents, tremblera toute sa vie devant le bruit d'une feuille que le vent soulève."

L'obéissance n'a de valeur que si l'enfant en comprend la raison et la nécessité.

" Obtenir l'assentiment de l'enfant est un immense bonheur ; une fois qu'on y a réussi, les plus grands obstacles semblent aplanis. L'obéissance n'a rien de servile ; tout s'exécute avec facilité, avec joie : il y a du vent dans les voiles et l'on avance rapidement."(6)

Obéir n'est point seulement accomplir un acte ou ne pas enfreindre une défense ; c'est aussi, et surtout, adhérer à la règle qui ordonne cet acte et pose cette défense.

Comment obtenir cette adhésion de l'esprit des enfants ?

Nous ne nous arrêterons pas à exposer ici les mille procédés pratiques que l'on pourrait détailler.(7)

(5) J. RENAULT, *Education morale*, p. 79. Paris, Lethieloux.

(6) Mme NECKER DE SAUSSURE, *L'Education progressive*, 1. 1er Chap. IV.

(7) Le lecteur en trouvera une longue énumération dans l'excellent ouvrage de M. Fernand Nicolay, *les Enfants mal élevés*.

Bornons-nous à rappeler ces idées que les parents devraient veiller à redire parfois à leurs enfants et auxquelles surtout leur conduite ne devrait jamais donner un démenti : tout homme a des devoirs à remplir ; ces devoirs varient avec les individus, les âges, les situations.

Le père qui ordonne accomplit son devoir comme l'enfant qui obéit remplit le sien. L'ordre que donne le père n'est point dicté par un caprice personnel, il lui est imposé par sa conscience, et s'il ne le donnait pas il faillirait à son devoir.

L'enfant qui se dérobe aux ordres reçus trahit son devoir : or, trahir son devoir, c'est être fautif, et toute faute doit être rachetée. Le père qui inflige alors un châtiment n'est donc qu'un instrument ; ce n'est point lui qui punit, c'est l'enfant lui-même qui a appelé la punition, et le père n'est pas libre de ne point exiger que cette punition soit accomplie.

Cette considération doit convaincre de ce fait que les parents ne doivent punir qu'à bon escient, en plein calme(8), et proportionner toujours le châtiment à la faute.

Si l'on entre en fureur, si l'on se perd en récriminations véhémentes, l'enfant se dira que Dieu a choisi des représentants extraordinairement tapageurs. Aussi bien ce serait d'une suprême inconséquence et de mauvaise tactique de donner à l'enfant le spectacle d'une aussi flagrante anomalie. Et de ce point de vue, l'éducation de certains parents s'impose bien plus impérieusement que celle de leurs enfants.

“ Est-il impossible d'amener l'enfant jeune encore à se convaincre que le père qui punit est lié à ses obligations, et que, loin d'agir par fantaisie ou caprice, il se soumet *douloureusement* à son devoir à lui ?

“ Je ne le crois pas. Car j'ai vu des élèves de six à huit ans comprendre parfaitement qu'en classe ce n'est pas le maître qui punit, attribue les bonnes notes, détermine le nombre des points d'une composition. Et il ne leur avait pas fallu d'effort intellectuel très intense pour croire et surtout pour voir qu'eux-mêmes posent l'acte entraînant une punition fatale, que le maître n'est que le dépositaire des bonnes notes, et qu'il appartient à eux seuls d'en fixer le nombre, comme d'assurer par leur travail ou leur négligence l'issue d'une composition.

“ Ces enfants s'habituent à compter sur eux-mêmes, à prendre conscience de leur force ; ils acquièrent le sentiment de la responsabilité de leur conduite ; on forme leur personnalité et en

(8) “ Ne reprenez jamais l'enfant ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion et pour sentir l'importance de vos avis ; c'est même l'exposer à perdre le respect qu'il vous doit. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié ; vous perdez sans ressources votre autorité.” (FÉNÉLON.)

leur démontrant de façon pour ainsi dire palpable tant elle est pratique, qu'ils sont les artisans de leur succès, on développe l'esprit d'initiative si rare aujourd'hui, et on allume en eux les énergies qui les poussent hors de l'influence et de l'à peu près habituel, cet à peu près fléau de l'éducation, comme on a dit dans un autre ordre d'idées qu'il est le fléau du style.”(9)

“ Chacun sent, dit Secrétan, chacun sait, en dehors de tous les systèmes, que la seule chose essentielle est d'être honnête homme, et chacun sent que cette certitude est supérieure à tous les systèmes. La valeur réelle d'un homme est sa valeur morale. Supposer qu'il y a quelque chose de préférable à la probité, c'est supposer qu'il y a quelque chose qui peut dispenser de la probité ; nul ne l'admettra sérieusement qu'un être très corrompu... L'intérêt moral est donc le premier.”(10)

Oui, chacun sait qu'il existe une règle de conduite inflexible qu'il faut suivre et dont on ne s'écarte qu'en trahissant sa conscience.

Mais encore, il ne suffit pas que l'intelligence reconnaisse l'existence de cette règle : il importe surtout que la volonté l'accepte comme maîtresse, qu'elle acquière la force de s'incliner en pleine liberté devant ses ordres, et si l'on veut bien me permettre l'expression de *s'identifier avec elle*.

En d'autres termes, l'enfant “ né avec des inclinations contraires à la raison ”(11), doit vaincre ses inclinations et en arriver à accepter l'autorité de la règle et non l'autorité de celui qui veille à l'application de cette règle.

Au début, l'enfant obéit naturellement à celui qui commande ; son obéissance est toute matérielle, si je puis ainsi dire ; il imite aussi, avec la même inconscience, celui qui agit devant lui.

Et c'est pourquoi, s'il importe que l'enfant fréquente des enfants de son âge et de sa condition, les parents doivent surveiller de très près les liaisons qu'il noue.

Jacques HERBÉ.

(*La Maison.*)

## CHEZ UN PHOTOGRAPHE

Un client qui vient de se faire photographier. Combien Monsieur la douzaine pour les photos.

*Le photographe.*— La première douzaine coûtera plus cher i. e. \$1.50. Les autres douzaines seront de \$1.25 seulement.

*Le client.*— Dans ce cas là je ne prendrai pas la première douzaine, mais seulement les trois autres douzaines.

(9) J. RENAULT, *Education morale*, pp. 71-72.

(10) SECRÉTAN, *Civilisation et croyance*, cité par C. PIAT dans son ouvrage sur la *Liberté*, I, p. 274.

(11) FÉNÉLON, *Education des filles*, ch. VII.

## La petite histoire

**L**A petite histoire nourrit la grande et de cette dernière s'alimente l'âme des générations qui se succèdent en se continuant. De là une considération qu'il faut accorder à ceux qui portent aux recoins de la vie nationale la lumière de leur intelligence et permettent aux ouvriers des larges synthèses historiques des pensées justes et des vues nettes.

D'ailleurs, la petite histoire possède son charme propre. Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter dans l'importante série des œuvres de notre archiviste québécois, M. Pierre-Georges Roy, — dont on a couronné, cette année-ci, de diverses manières, le mérite indiscuté — les pages trop brèves des "petites choses de notre histoire". Ces petites choses ont un parfum léger, délicat et modeste comme de fleurs des champs. Pour peu qu'on sache les goûter, qu'on leur marque quelque attention, elles vous ouvrent toute large leur âme, vous révèlent des aspects inconnus de la vie d'autrefois, jettent sur les hommes et les faits auxquels l'histoire prête certaine raideur solennelle qui éloigne, un vêtement plus familier et qui les ramène à votre horizon.

\*

\* \*

A l'occasion du centenaire, M. l'abbé Émile Dubois nous donne, aux éditons du *Devoir*, le récit de la fondation et des progrès du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse. (1)

Ce récit débute par un aperçu de la région térésiennne sous la domination française et de l'enseignement catholique et français après la conquête.

En vérité on ne peut commencer autrement la chronique de nos collèges classiques.

Ceux-ci ont contribué si puissamment à développer la région où on les a édifiés qu'ils ont été comme le cœur de ces fractions du pays.

[1] Vol. in-8, orné de nombreuses gravures. Prix : \$1.50 broché, à la Procure du Séminaire de Ste-Thérèse, Comté de Terrebonne, P. Q.

Si dans tant de familles un enfant jouit d'une instruction complète qui lui a permis de gravir quelques degrés de l'échelle sociale, il le doit à ce collège de la région. Sans cette institution, ses parents n'eussent pas songer à lui fournir une éducation aussi complète ou n'eussent pu rencontrer les dépenses considérables d'un pensionnat éloigné.

\*

\* \*

M. l'abbé Dubois, dès les premières pages du *Petit Séminaire de Sainte-Thérèse* marque les dangers dont nous menaçaient les écoles de la trop fameuse Institution Royale et que M. Ducharme, fondateur de *Sainte-Thérèse*, posa les assises de cette importante maison d'éducation afin d'éviter à ses jeunes paroissiens de chercher à mauvaise enseigne l'instruction dont ils avaient soif.

A-t-on jamais assez remarqué, chez nous, l'immense dette de reconnaissance de la race envers les collèges classiques ?

Ceux qui ont fondé ces forteresses intellectuelles ; les ont payées d'un nombre de sacrifices incalculables ; y ont versé avec un courage héroïque leurs sueurs et leur sang, se sont, sans y songer, élevé des monuments de pierre et de chaux, qui empêchent qu'on les oublie. Mais les intelligences qu'ils ont libérées du joug de l'école protestante ou de l'ignorance ont-elles apprécié à sa juste valeur l'héroïsme de ceux qui ont permis ce miracle ?

\*

\* \*

Au fond l'histoire de nos institutions d'enseignement secondaire — qui toutes, sauf Québec et Montréal, sont nées vers 1820 — s'ouvre à la conquête. Elles sont la défense suprême préparée par des pasteurs au courage invincible. Elles protégeront l'âme et l'esprit d'un peuple qui consent à changer d'allégeance mais refuse de devenir esclave, promet fidélité au vainqueur

mais s'obstine à conserver jusqu'au bout sa religion, sa langue, ses droits.

Aussi bien il faut féliciter M. l'abbé Dubois de nous avoir donné si complètement sa chronique du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse. Il nous devait en bonne logique une vue générale de la région térésienne comme de relater la situation de nos pères après la conquête et de noter les raisons qui rendaient impossible à M. Ducharme de négliger chez lui, malgré tous les obstacles, la construction d'une école d'enseignement secondaire.

\*

\* \*

Enfin M. l'abbé nous donne par le menu ce que fut la naissance, la vie première et les progrès de son *Alma Mater*.

Il le fait avec beaucoup de scrupuleuse exactitude et dans un style généralement d'une élégante simplicité.

Mais ce style est-il toujours d'une impersonnalité suffisante ?

En tous cas, l'auteur manque à la simplicité avec une certaine régularité à la fin de bon nombre de ses chapitres. Ceux-ci se terminent, en effet, par d'intéressantes prosopopées. Mais ces aimables figures de rhétorique qui amènent sans doute quelques larmes à la paupière des Anciens de la maison ne peuvent ébranler aussi fortement la sensibilité de ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'appartenir à l'institution térésienne.

L'excuse de M. Dubois c'est, évidemment, d'avoir écrit surtout pour les gens de la maison. C'est pourquoi nous disons plus haut qu'il a fait la chronique plutôt que l'histoire de son collègue.

\* \* \*

Somme toute, cependant, tout Canadien français cultivé puisera dans ce récit de notre petite histoire, dans cette chronique de l'une des plus méritantes de nos institutions secondaires, d'excellentes leçons et d'utiles réflexions.

Et c'est pourquoi il faut accorder aux ouvriers de notre petite histoire toute la considération qui leur revient et que nous ne leur distribuons que trop parcimonieusement à l'ordinaire.

Ferdinand BÉLANGER.

## LE FARCEUR DE L'AUTOBUS

Un inépuisable farceur est dans l'autobus Madeleine-Bastille. Lorsque le receveur vient percevoir sa place, il lui présente un billet de vingt francs et fait la mimique d'un homme qui serait muet et qui spécifierait, avec une grande exagération de gestes, qu'il veut qu'on lui rende exactement la monnaie de sa pièce.

“ Pauvre garçon ! dit une dame à sa voisine.

— Il n'est pas vieux encore cet homme-là !

— Il n'est pas mal mis !

— Est-ce que les muets peuvent entendre ?

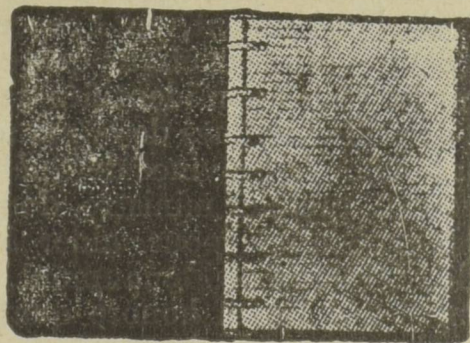
— Moi, je n'en sais rien ! ”

Tout à coup le voyageur, d'une voix furieuse :

“ Je suis muet, mesdames, mais je ne suis pas sourd ! . . . ”

Les deux dames sont pétrifiées . . .

## LIVRETS AVEC ANNEAUX POUR FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée  
103, rue Ste-Anne, Québec

Heures de Consultation :

Tél. 2-4657

8 à 9 1/2 A. M.

12 1/2 à 2 P. M.

8 à 9 1/2 P. M.

## Dr JULES MERCIER

UROLOGIE (VOIES URINAIRES)

38, rue Dauphine

QUÉBEC

# Ephémérides Canadiennes

JUIN

JUIN 1925

1 — Les statistiques compilées pour l'Annuaire des adresses de Québec portent à 121,000 la population actuelle de notre ville.

3 — Moyennant une redevance annuelle, nominale, d'une piastre par année, le gouvernement fédéral donne à bail à celui de Québec, pour 99 ans, les vastes terrains du camp militaire de Valcartier. Notre Ministère des Terres et Forêts en va faire un champ d'expérience pour la formation de ses gardes-forestiers.

— Le parti libéral de la Saskatchewan dirigé par l'hon. Dunning, revient au pouvoir par une forte majorité.

— M. l'abbé A. Vachon, du Séminaire de Québec, est nommé président de la section québécoise du "Canadian Institute of Chemistry".

4 — S. G. Mgr Ginisty, évêque de Verdun, et son secrétaire, M. l'abbé Lombard, parlent devant un bel auditoire à la Salle des Promotions de l'Université Laval, de l'œuvre de l'Ossuaire de Douaumont, en France. Cet ossuaire sera un vaste cimetière qui conservera pieusement les restes non identifiés de plusieurs centaines de mille victimes de la grande guerre.

5 — Au nom de la province de Québec, l'hon. M. Taschereau, premier ministre, donne 50,000 francs à Mgr Ginisty pour aider à la construction de l'Ossuaire de Douaumont.

— L'Université Laval honore quatre fils de l'Acadie. Elle accorde le doctorat en droit aux honorables Pierre Veniot, premier ministre du Nouveau-Brunswick, Aubin Arsenault, juge en chef à la Cour Suprême de la même province, et Arthur Leblanc, juge à Moncton, N. B., et le diplôme de docteur ès-sciences agricoles à M. l'abbé J.-E. Robitaille, ancien curé à Arichat, et actuellement directeur des fermes à l'Université d'Antigonish.

6 — Le thermomètre marque, à Montréal, 93.6 degrés. C'est presque un record. A Ottawa, on enregistre 97 degrés.

7 — A sa résidence de la rue d'Auteuil, à Québec, décède subitement M. Onésime Pouliot, commandeur de l'Ordre de St-Grégoire le Grand, président de l'importante maison Myrand & Pouliot Limitée, et directeur de l'Action Sociale Limitée. Le défunt était âgé de 64 ans et 5 mois.

— A Montréal décède le docteur Emery Lalonde, ancien député de Vaudreuil, à Québec, et ancien registrateur de Montréal, à l'âge de



FEU M. ONÉSIME POULIOT.

79 ans. C'est M. le Dr Lalonde qui fonda la société d'apiculture de la province de Québec.

8 — Par un vote de 100 contre 20, les Communes d'Ottawa ratifient la proposition du ministère, accordant une compensation de \$5,450,000, à même la caisse nationale, en faveur des déposants qui ont fait des pertes dans la faillite de la Home Bank.

— Le Lieutenant-Gouverneur de l'Ontario, M. Cokshutt, devient l'un des directeurs du Pacifique Canadien, en remplacement de feu Sir Edmund Osler.

— La Communauté des Sœurs de Sainte-Anne, dont la maison-mère est à Lachine, près Montréal, célèbre le 75e anniversaire de sa fondation.

9 — La Chambre des Communes d'Ottawa, accorde à la Commission du Port de Québec un nouveau prêt de \$5,000,000.

10 — On célèbre à Québec le 60e anniversaire de l'ordination sacerdotale de S. E. le cardinal Bégin. Le vénéré jubilaire célèbre une messe d'actions de grâces dans sa pro-cathédrale. S. G. Mgr Langlois présente à Son Éminence les vœux du clergé diocésain. A midi, il y a banquet

intime au réfectoire du Grand Séminaire. Mgr F.-X. Gosselin, curé de Notre-Dame de Lévis, et le doyen des curés du diocèse, présente au jubilaire une bourse pour ses œuvres. A l'occasion de ses noces de diamant sacerdotales, Son Éminence le cardinal Bégin reçoit du Saint-Père la bénédiction apostolique.

11 — Le comité parlementaire de la Chambre fédérale rejette, tel que rédigé, le célèbre contrat Patersen.

— La grève aux mines de charbon du Cap Breton qui dure depuis près de quatre mois, prend un caractère de violence regrettable. Quatre des entrepôts de la Dominion Coal sont pillés, les boutiques saccagées, les approvisionnements de vivres volés ou détruits. L'usine électrique de New Waterford est gravement endommagée.

12 — Le gouvernement fédéral accorde aux RR. Pères Jésuites du Canada, province de langue anglaise, une charte les constituant en corporation civile, selon les prévisions statutaires relatives aux communautés et instituts religieux. La nouvelle corporation aura son siège à Toronto.

13 — M. N.-K. Laflamme, avocat, C.R., Bâtonnier du Barreau de Montréal et député fédéral de Drummond et Arthabaska, est choisi par ses confrères comme Bâtonnier général de la Province.

— La Commission internationale canado-yankee, accorde enfin son autorisation au gouvernement du Nouveau-Brunswick, qui projette de développer 50,000 forces de pouvoir hydraulique, aux Grandes Chûtes de la rivière St-Jean, limitrophe à cette province et au Maine. La condition posée est que 2,000 forces seront réservées à l'État du Maine. On sait qu'une première réserve de 5,000 forces est déjà prévue en faveur de la province de Québec.

14 — La ville de Hull célèbre le 125<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation.

— La petite ville de Saint-Tite de Champlain est ravagée par une violente tempête. Dix maisons sont renversées par le vent et plusieurs autres édifices sont brisés.

15 — Le prix du Prince de Galles est gagné, cette année, par M. Alphonse Pelletier, du Collège de Sainte-Anne, pour la Physique, et par M. Raymond Fortin, du Collège de Lévis, pour la Rhétorique.

— MM. Cyrias Ouellet, du Séminaire de Québec, et Léo Hudon, du Collège de Sainte-Anne, remportent respectivement le premier et le second prix Casgrain.

— Avec le retour en sa ville épiscopale de S. G. Mgr Decelles, évêque de Saint Hyacinthe, rentrant de son voyage à Rome, on annonce que Mgr Fontaine, Vicaire général, est élevé au rang de Protonotaire apostolique, et que M. le chanoine Sénécal, curé de la cathédrale, devient Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

— L'Université Laval se nomme de nouveaux professeurs : les docteurs Achille Pâquet, Émile Fortier, Georges Ahern et Émile Berger, professeurs agrégés à la Faculté de Médecine ; les notaires Octave Roy et Arthur Duval, et M. Léo Pelland, avocat, professeurs agrégés à la Faculté de Droit, et M. le chanoine J.-R. Pelletier, professeur à l'école de Musique.

— A 43 voix contre 14, le sénat d'Ottawa donne son approbation, en deuxième délibération, au néfaste bill Shaw, pour faciliter aux femmes comme aux hommes, dans les provinces de l'Ouest, la pratique du divorce.

17 — A Ste-Thérèse s'ouvrent les fêtes à l'occasion du centenaire du Petit Séminaire de cette paroisse. On remarque la présence de S. Ex. Mgr Di Maria, Délégué apostolique au Canada, de S. Ex. M. le Lieutenant-Gouverneur de la Province, de plusieurs évêques et de centaines de prêtres et de laïcs, anciens élèves de cette maison.

18 — Les fêtes du centenaire du Séminaire de Ste-Thérèse se continuent avec succès. Le matin, à l'église paroissiale, Mgr di Maria célèbre une messe pontificale, et S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, auxiliaire de S. Ém. le cardinal Bégin, prononce le sermon. Le midi, a lieu le dévoilement d'un monument élevé à la mémoire de M. l'abbé Ducharme, fondateur du Séminaire de Ste-Thérèse. M. l'abbé Élie Auclair, du clergé de Montréal, y fait l'éloge de M. Ducharme. Dans l'après-midi et le soir, ont lieu de nombreux discours entremêlés de musique et de chants.

19 — Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet ouvrent une nouvelle maison de leur ordre à Edmonton, Alberta.

21 — Dans les églises de toutes les paroisses de la province de Québec, on lit un mandement collectif des chefs spirituels des divers diocèses au sujet du troisième centenaire de l'arrivée des Pères de la Compagnie de Jésus à Québec et de la béatification des huit martyrs jésuites, qui a lieu aujourd'hui même à Rome.

— Son Éminence le cardinal Bégin bénit la pierre angulaire de la future église de Notre-Dame de Grâce, à Québec.

22 — M. Paul Doyon, pianiste aveugle de l'Institut de Nazareth à Montréal, gagne le prix d'Europe, accordé par l'Académie de Musique de Québec.

— Les fêtes commémorant le troisième centenaire de l'arrivée des Jésuites au Canada, s'ouvrent à Québec par une séance solennelle à la salle des Promotions de l'Université Laval.

23 — M. le Dr J.-L. Lemieux, le nouveau commissaire-général de la Province de Québec à Londres, prête serment. Il se rendra à son poste à Londres à la fin de juillet.

— L'enquête au sujet du fameux projet Patersen qui a été faite à Ottawa par un comité

spécial de la Chambre, coûte au pays la bagatelle de \$13,554.

24 — Notre fête nationale est célébrée avec grand éclat à Québec et à Montréal. A Québec, à la procession traditionnelle de la Saint-Jean-Baptiste, plusieurs chars allégoriques rappellent le souvenir des Jésuites. A Montréal près de 500,000 personnes assistent à la procession de la Saint-Jean-Baptiste.

8 — La Chambre des Communes approuve le traité de commerce entre le Canada et l'Australie par un vote de 80 à 42.

— On reçoit de Paris la nouvelle que M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval, vient de recevoir de l'Académie française la médaille d'or accordée à la langue française.

25 — Aux élections qui viennent d'avoir lieu en Nouvelle-Écosse, les libéraux qui détenaient le pouvoir depuis quarante-trois ans, sont écrasés. Sur 43 sièges, les conservateurs vont en posséder 40.

26 — Sir Douglas Haig, commandant des troupes britanniques pendant la Grande Guerre, arrive à Québec et est reçu par les autorités civiles et militaires.

— Un remorqueur, l'*Ocean King*, est frappé par un paquebot du C. P. R., le *Marloch* dans le port de Québec, et coule en quelques instants, engloutissant avec lui tout son équipage, soit neuf hommes.

27 — Le Gouverneur général proroge les Chambres fédérales ce matin à dix heures. La session a duré quatre mois et vingt-et-un jours.

— A sa résidence d'été de Sainte-Pétronille, I. O., décède subitement M. Édouard Côté, propriétaire de la maison "Le Syndicat de Québec", à l'âge de 67 ans.

— A Montréal, dans la paroisse de Saint-Pierre, s'ouvre le congrès de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française. Le sujet étudié cette année est "l'Association elle-même dans ses rapports avec la vie nationale, la vie catholique et la vie sociale". Le congrès se terminera demain.

28 — La paroisse de Saint-Patrice de Québec célèbre le cinquantième anniversaire de l'arrivée des Pères Rédemptoristes dans notre ville.

30 — *L'Arctic*, sous le commandement du Capitaine J.-E. Bernier, de Lauzon, part pour un nouveau voyage aux régions du nord. Il sera de retour vers le mois d'octobre.

— Le *Quebec Chronicle*, journal anglais de Québec, disparaît après 161 ans d'existence. Il se fusionne avec le *Quebec Telegraph* et s'appellera le *Chronicle-Telegraph*.

— A Québec s'ouvre le cinquième congrès général de l'Association des Régistrateurs de la Province de Québec.



UN BRIN DE JASSETTE ENTRE DEUX BONNES VIEILLES DU PAYS BELGE.



# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### *La conjonctivite*

**L**A conjonctivite est une des maladies les plus fréquentes qui affectent l'œil. Elle consiste essentiellement, comme son nom l'indique, dans l'inflammation de la conjonctive.

La conjonctive, on l'a déjà vu, est cette fine membrane qui tapisse l'intérieur des paupières et la partie externe du globe de l'œil. Comme toutes les inflammations, celle qui l'affecte peut avoir de nombreux degrés.

Ce peut n'être qu'une simple congestion : vous avez trop lu ; vous vous êtes trop longtemps obstiné à faire un ouvrage délicat ; vous avez passé plusieurs heures dans une salle encombrée, dans une atmosphère saturée de fumée de tabac ; vous avez fait une promenade par un soleil ardent, par un vent violent. Les yeux vous *chauffent* ; ils sont *rougis* — (vous avez le blanc des yeux rouges) — ; ils fatiguent ou provoquent un mal de tête si vous vous obstinez à lire.

Vous avez une conjonctivite par irritation.

C'est la moins grave des conjonctivites. Elle cède d'ordinaire facilement au repos, aux lotions chaudes, au port de verres teintés.

Mais il en est d'autres beaucoup plus graves : les conjonctivites infectieuses.

Celles-là, plus sournoises à leur début, surtout moins douloureuses, sont cependant plus redoutables. Elles sont aussi tenaces et ne cèdent qu'après un traitement long et souvent pénible.

L'inflammation produit dans la conjonctive ce qu'elle produit ailleurs : de la rougeur, du gonflement, de la sécrétion.

La rougeur est variable. Elle peut aller du rose pâle à une teinte si foncée que l'œil paraît sanglant.

Le gonflement est aussi variable. Il peut être à peine perceptible, ou donner la sensation de corps étranger — sable — dans l'œil.

Il peut être considérable, au point qu'il se forme des bourrelets qui changent absolument l'apparence de l'œil, et font paraître la cornée comme au fond d'un entonnoir. On lui donne alors le nom de *chemosis*.

Enfin, la sécrétion peut passer d'une simple exagération des larmes au pus le plus épais, qui baigne l'œil et lui donne l'apparence d'une plaie de mauvaise nature.

On voit que pour être la plus banale des maladies de l'œil, la conjonctivite n'en présente pas moins de gravité. Il ne faut donc pas la traiter à la légère, et commencer par éviter les causes qui peuvent la provoquer.

La première des précautions est d'éviter pour l'œil la fatigue excessive, l'air vicié, les salles encombrées. C'est un organe excellent et précieux. Il faut le ménager comme les autres. La main, le bras ne peuvent soulever constamment de lourds fardeaux. De même, l'œil ne peut faire d'efforts constants, regarder longtemps avec fixité, affronter une lumière trop vive. Regarder le soleil en face est très mauvais ; il en est de même pour certaines étincelles électriques.

Tous les gens n'ont pas le même degré de résistance sous ce rapport. Il est des yeux plus *sensibles* les uns que les autres ; mais il en est aussi qui sont mal protégés. En effet, ceux qui sont pourvus de forts sourcils et de longs cils affrontent plus impunément la lumière, ces sourcils et ces cils sont pour eux des visières naturels. Mais pour ceux qui sont pauvres en cils et en sourcils, l'inconvénient n'est pas seulement dans l'aspect terne de la face, il leur faut suppléer à la protection naturelle absente par des chapeaux à larges bords, ou des casquettes à visières.

On remarquera que dans toutes les armées du monde la visière des képis et des casques augmente sans cesse d'ampleur. C'est pour mieux ménager la vue des soldats. Enfin, si on ne voit plus les automobilistes munis d'énormes lunettes teintées, c'est que la plupart voyagent maintenant en voitures fermées, que même les

voitures ouvertes portent presque toujours leurs capotes relevées, et qu'enfin presque toutes ont de larges visières sur leur pare-brise.

Il faut se méfier aussi des courants d'air froid. Les enfants, qui ont la mauvaise habitude de regarder fréquemment par les fentes des portes ou des clôtures, y gagnent fréquemment des conjonctivites.

Enfin les conjonctivites par infection sont légion ; presque toutes les sortes de microbe peuvent la produire. Mais il en est qui ont une prédilection pour elle, tel le microbe du trachôme, qui provoque la conjonctivite granuleuse, affection d'une extrême gravité. Notre pays n'en est heureusement pas affecté ; mais il en est autrement des pays chauds. Aussi les médecins chargés de cet office examinent-ils avec un soin particulier les immigrants qui nous arrivent de ces contrées. La barrière est aussi très efficace. Il n'y a pratiquement pas de trachôme chez nous.

Les plus fréquentes des conjonctivites par propagation d'une infection sont celles qui accompagnent presque constamment la rougeole, et celles qui suivent fréquemment les coryzas et autres affections des voies nasales. Qui n'a pas "pleuré des yeux" au cours d'un rhume de cerveau un peu accentué.

Enfin il faut avoir une crainte salutaire des conjonctivites gonorrhéiques, qui s'acquièrent facilement, mais ne déguerpissent pas avec la même facilité.

Le traitement des conjonctivites banales est simple, comme nous l'avons dit plus haut. Le repos, les lotions chaudes, le port de verres teintés si on est obligé de sortir, en viennent le plus souvent à bout.

Pour les conjonctivites infectieuses, il est prudent de consulter sans tarder un homme de l'art.

LE VIEUX DOCTEUR.

Plus une vocation est grande et belle, plus elle est accompagnée de luttes, de tristesses, de dégoût. Il ne saurait en être autrement : comment voulez-vous, quand on se livre tout entier, que la nature ne se révolte pas ? Jusqu'au dernier moment il y aura en nous quelque chose qui tentera de se dérober à cette *consécration universelle* de tout notre être à Dieu.

Père MARQUIGNY, S. J.

## Mots croisés

T	E	M	P	S			M	A	N	G	E
A				A		N	A				L
N				G		I	I				L
T	A	N	T	E		V	S	E	I	N	E
						E					
	M	A	S	C	A	R	E	I	G	N	E
						N					
M	O	R	U	E		A	E	I	D	E	R
O				T		I	M				A
R				R		S	I				T
T	A	C	H	E			R	O	N	D	E

Solution du casse-tête du mois dernier.

Envoi de M. Jean-Jacques Brochu,

Collège de Ste-Marie de Beauce.

Tél. 2-6636

BOULANGERIE MODÈLE

# Hethrington

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc.

Pâtisseries de hautes qualités, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODA"

364, rue St-Jean, QUEBEC

Tante raconte à maman que le joli chapeau qu'elle porte lui coûte "les yeux de la tête".

Notre petite sœur la regarde, consternée, puis vivement :

— Mais, tu ne l'as pas payé, puisque tes yeux sont encore !

S'étudier à la réforme de son caractère est le premier des sacrifices que Dieu demande à l'âme pieuse.

Chanoine A. SAUDREAU.

# RADIO

## Les condensateurs

**J**USQU'ICI nous avons étudié les inductances. Il nous reste maintenant à considérer l'autre élément qui constitue un circuit de courant oscillant, c'est-à-dire : le condensateur. Un condensateur, en électricité, consiste en deux lames conductrices ou encore en deux groupes de lames conductrices séparées par un milieu isolant quelconque, appelé : diélectrique. Un dispositif de cette sorte a la propriété d'emmagasiner des charges électriques de noms contraires lorsqu'il est relié à un courant. Toute décharge d'un condensateur est oscillante ; c'est-à-dire qu'elle change de sens un très grand nombre de fois par seconde.

Les condensateurs utilisés dans un récepteur de radio sont fixes ou variables. A certains endroits du circuit on a besoin d'un condensateur dont la capacité doit être variable, dans d'autres endroits une valeur fixe suffit. Ainsi par exemple on trouve des condensateurs fixes sur la grille de la détectrice, sur le primaire du 1er transformateur de basse-fréquence, sur les acoustiques, sur les courants de batteries A et B. Dans tous ces cas en effet il s'agit de faire passer à travers le condensateur un courant à peu près de valeur constante. Une capacité fixe, déterminée à l'avance, suffit.

Au contraire lorsqu'il s'agit des circuits de syntonisation, comme les secondaires, il faut des condensateurs de capacités variables. Toute variation dans la capacité de ces condensateurs détermine une variation dans la fréquence d'oscillation et par conséquent change la longueur d'ondes.

Dans la plupart des circuits on trouve un condensateur fixe sur la grille de la lampe détectrice. Ce condensateur est généralement surmonté d'une résistance variant de 1 à 5 mégohms. Voici en quelques mots le rôle du condensateur de grille et de sa résistance.

Les électrons qui s'échappent du filament vers la plaque rencontrent la grille sur leur passage. Lorsque la grille est positive, elle se charge elle-même d'électrons. On comprend facilement que si la grille était connectée directement au filament par l'inductance du secondaire une grande partie des électrons s'enfuiraient par ce chemin en pure perte. On intercale donc un condensateur fixe entre la grille et l'inductance du secondaire et par ce moyen on empêche les électrons de retourner au filament en passant par la grille.

Il arrive cependant un moment où la grille devient surchargée de ces électrons qui ne trouvent plus leur passage. Cette surcharge de la grille paralyse les opérations du tube à vide. Pour obvier à cet inconvénient on place sur le condensateur un conducteur très résistant qui permet au surplus d'électrons de s'échapper et de libérer la grille.

Il suffit pour constater la nécessité de cette résistance de l'enlever et d'écouter au récepteur. On s'apercevra que le tube détecteur dans certains cas est complètement paralysé ; dans d'autres cas, il travaille par à coups.

Le condensateur que l'on trouve sur la grille de la lampe détectrice est le plus important des condensateurs fixes d'un récepteur de radio. Sa capacité est généralement de .00025 microfarads, on trouve quelquefois .0005 dans certains circuits. Pour les lampes "Peanut" on utilise une capacité de .00015 microfarad.

A part le condensateur de grille, il y a quelques autres condensateurs fixes dans l'appareil. En premier lieu il faut citer celui qu'on appelle communément : le condensateur de téléphones. Ce condensateur est généralement placé en shunt sur le primaire du 1er transformateur ou encore mieux connecté d'une part au filament et d'autre part à la borne "plaque" du primaire de ce 1er transformateur. Le rôle de ce condensateur consiste à donner un chemin

plus facile aux courants de haute-fréquence qui autrement seraient obligés de passer à travers l'inductance très forte des transformateurs. Dans le cas des appareils régénératifs, ce condensateur facilite la régénération. Sa capacité varie depuis .0005 jusqu'à .006. Un condensateur de faible capacité a peu d'effet, tandis qu'un autre d'une trop forte capacité rend la régénération incontrôlable et déforme la musique.

On trouve encore des condensateurs fixes sur les batteries A et B, sur l'antenne, sur le secondaire du second transformateur de basse-fréquence.

Les condensateurs que l'on place sur les batteries A et B ont pour but de donner un passage aux courants de haute fréquence. Sans ces condensateurs, ils devraient passer par les batteries et par conséquent en subir la résistance. A cet endroit on place un condensateur d'une forte capacité de 5. à 1 microfarad.

Le condensateur fixe que l'on trouve parfois en série avec le circuit de l'antenne a pour but de diminuer la période naturelle d'oscillation de l'antenne. On conçoit donc que ce condensateur peut être utile et même nécessaire lorsque le récepteur est accouplé à une antenne très longue. Cependant il est préférable de faire l'antenne un peu plus courte afin de ne pas être obligé d'utiliser ce condensateur qui, dans ce cas, est une résistance.

Enfin on trouve souvent un condensateur fixe sur le secondaire du deuxième transformateur d'audio-fréquence. Ce condensateur rend la musique plus distincte et amortit le bruit de la statique. C'est un remède presque toujours efficace dans le cas d'un transformateur qui siffle. La capacité utilisée dans ce cas varie de .0005 et .001 microfarad.

Quoique la syntonisation des circuits puisse s'effectuer uniquement par la variation des inductances, la plupart des appareils modernes utilisent plutôt à cet effet des inductances fixes et des condensateurs variables. La syntonisation par condensateurs semble permettre un degré d'ajustement plus précis et comme dans ce cas, les inductances sont fixes, il est possible de les placer d'une façon permanente sans qu'elles interfèrent entre elles.

Mais la syntonisation par condensateurs ne sera vraiment efficace que si l'on a de très bons condensateurs. On comprend en effet que s'il

y a la moindre fuite de courant entre les plaques fixes de ces condensateurs, aucun résultat n'est possible. Il faut donc voir premièrement à ce que les plaques ne se touchent pas. Après un certain temps d'usage, la poussière peut s'être accumulée entre les lames en quantité suffisante pour faire des courts-circuits.

Il faut, deuxièmement que le support mutuel des lames fixes et mobiles soit d'un matériel isolant de première qualité. Si ce matériel est composé d'éléments hétérogènes dont les uns sont conducteurs et les autres ne le sont pas, il s'en suit qu'il y a toute une série de condensateurs dans ce matériel qui est supposé n'être qu'un diélectrique. Il s'en suit que la capacité du condensateur n'est plus la même, et que les pertes sont nombreuses dans un condensateur de ce genre.

Une autre qualité essentielle à un bon condensateur c'est la conductibilité des lames. Il faut de plus qu'elles offrent le moins de résistance possible au passage des courants. Les différentes lames d'un même groupe devront par conséquent être solidement fixées. Les joints devront être parfaits. Le matériel de ces lames devra être excellent conducteur : le cuivre, l'aluminium par exemple. Le point de connexion des plaques mobiles aux autres parties du circuit devra attirer notre attention d'une façon particulière. La connexion la plus sûre est celle qui est faite au moyen d'un fil flexible pouvant obéir au mouvement imprimé aux plaques. Ce genre de connexion s'appelle en anglais : *pig tail*.

D'une façon générale il faut qu'un condensateur puisse donner un maximum de capacité avec un minimum de matériel. Plus en effet un condensateur renferme de métal, plus il y a de chances que ce métal interfère dans le champ magnétique des inductances voisines. On prend soin aussi, actuellement, de diminuer la quantité de matériel diélectrique qui sert de support commun aux deux groupes de lames.

On a parlé beaucoup cette année des condensateurs "low-loss". Ces condensateurs ne sont pas d'une nature autre que celle des condensateurs ordinaires. Ce sont simplement des condensateurs construits de façon à diminuer les pertes le plus possible. Dans la plupart de ces nouveaux condensateurs on évite de placer le matériel isolant au bout des lames ; on le place de préférence sur les côtés. De plus, les lames

mobiles sont dessinées de telle sorte que la capacité augmente plus lentement au commencement du condensateur qu'à la fin. On sait en effet que sur les condensateurs d'autrefois la capacité augmentait également sur toute la course du cadran. Il en résultait que les postes au commencement de condensateur n'étaient distant que d'une fraction de degré; tandis qu'ils étaient séparés de plusieurs degrés vers la fin du condensateur. Avec les condensateurs nouveaux les postes se séparent également bien au commencement et à la fin de la course du cadran. Les condensateurs de fabrication récente n'ont plus cette lame spéciale qui sert de vernier sur les anciens condensateurs. Outre les pertes encourues par l'addition du bakelite destiné à isoler cette lame, il y avait cet inconvénient qu'on ne pouvait calibrer un appareil d'une façon précise. On utilise maintenant, et avec des résultats meilleurs, un vernier qui consiste en un bouton de commande diminuée du cadran.

L.-M. BOLDOC, ptre.

*Dictionnaire alphabétique et logique*, par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix: \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

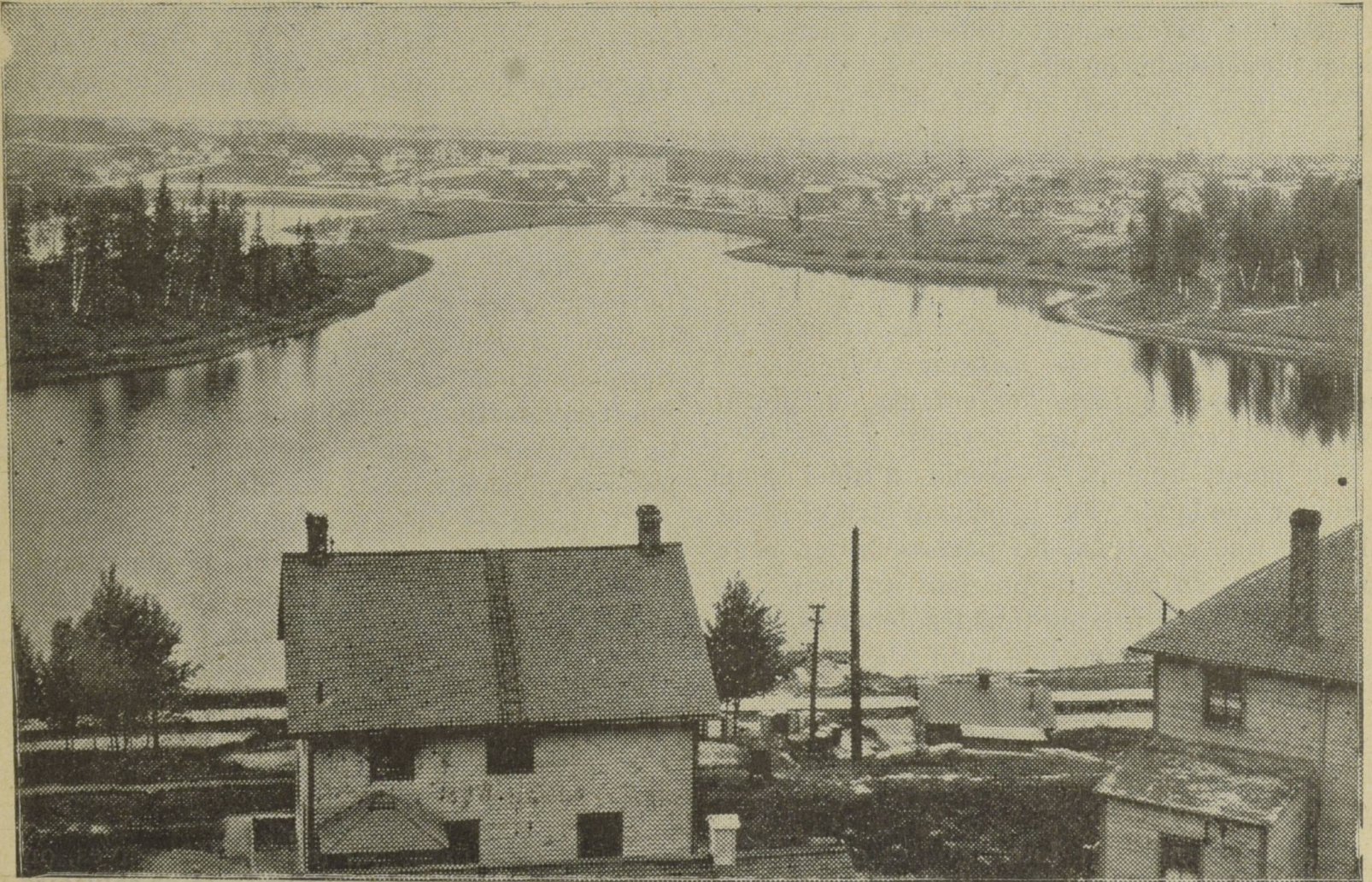
**N'achetez pas sans connaître  
les avantages du**

***Radio de Forest***

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

**C. ROBITAILLE, Enr.**  
**320, rue St-Joseph,**  
**Québec.**



VUE DE COCHRANE, DANS L'ONTARIO-NORD.

# F E M I N A

## *La joie de la vie*

SON IDÉAL

**C**'EST un grand amour qui fait la joie de la vie, un de ceux que rien ne brise, ni la vie, ni la mort, et sur lequel quoiqu'il arrive, il dépend de nous de pouvoir toujours compter.

C'est la foi en l'Idéal, c'est son amour qui est le grand charmeur, le seul qui nous fait sourire jusque dans l'âpre travail et l'amère souffrance ; et puisque vivre c'est souffrir et travailler, nous avons besoin d'aimer la vie, d'en savourer toutes les douceurs, de jeter sur elle un reflet d'Idéal pour ne pas la mépriser, pour lui sourire au contraire, malgré tout et l'accueillir joyeusement toujours, quels que soient les chemins où elle passe.

Si l'on ne montrait aux enfants rien à aimer dans leur tâche d'écolier, nulle ambition à nourrir, nul but à atteindre, si l'on réduisait toute leur volonté et leur émulation à éviter le "bonnet d'âne" et les pensums, on les éloignerait de la paresse peut-être, mais ils travailleraient sans élan et sans joie, ils auraient un Idéal bien triste, très mesquin. Par ce côté nous sommes toujours des enfants, ou plutôt les enfants sont déjà des hommes.

Le cœur humain a besoin d'Idéal pour trouver que la vie vaut la peine d'être vécue et il faut que cet Idéal lui paraisse assez beau pour que, de s'en rapprocher un peu plus chaque jour, au prix de tous les déboires, il lui semble que c'est une joie qu'il n'a pas payée trop cher.

L'Idéal est une raison de vivre, et en même temps la grande force, le grand bienfait, la grande joie de la vie.

Pour recevoir cette force, goûter ce bienfait et savourer cette joie, il importe de rendre sa vie utile, de lui donner un but bien défini, auquel tendent toutes les aspirations de l'âme,

toutes ses énergies, et quel Idéal plus grand et meilleur peut-on désirer que celui du "bon exemple" ?

Faire le bien parce que Dieu le veut et que naturellement l'âme droite s'y porte, et dès que cette tâche est remplie viser plus haut, essayer de faire mieux afin d'édifier le prochain et de le porter vers le bien ! Quel Idéal !

Édifier, c'est : se dégager, se mettre au-dessus des choses passagères ;

c'est : orienter une âme vers le Beau, vers l'éloignement du monde et de ses plaisirs dangereux ;

c'est : faire mieux connaître Jésus, ce Roi de nos cœurs, sa bonté, son amour ;

c'est : se dévouer un peu pour faire plaisir ;

c'est : se rappeler qu'on achète du bonheur avec une pièce de cuivre, bien plus qu'avec une bourse pleine d'or, quand on sait le trouver où Dieu l'a caché ;

c'est : être bon pour que les autres soient bons.

Et cela se fait toujours par l'exemple d'une vie vraiment chrétienne, ou par de sobres paroles, sages et prudentes, quelquefois par un conseil discret, par un charitable et doux reproche donné en son temps... On édifie par une conversation, on édifie par un bon livre, on édifie surtout par une conduite calquée sur les enseignements de l'Évangile.

Et quand cet Idéal si beau est atteint, l'âme éprouve cette joie intime du devoir rempli, de la vie bien vécue, joie qui vaut infiniment plus que tous les bonheurs éphémères, édifiés par les mondains avec tant de minutie et qu'ils goûtent si peu ! !

Jeanne LE FRANC.

Quand on a passé par les dures épreuves, on comprend ce qu'elles ont d'utile et de salutaire pour l'éducation divine de notre âme.

Père DIDON, O. P.

## BOITE AUX LETTRES

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Votre confiante missive que je relis en vous écrivant me fait avoir hâte à votre retour, si je savais lire entre les lignes, je verrais de belles choses mais, malgré mon grand désir je ne puis pas...

De mes correspondantes, je connais un peu la vie, les déceptions et les soucis, les désirs et les rêves d'avenir, il est si doux de communiquer à quelqu'un ce que nous attendons de la vie, et tout cela m'intéresse beaucoup ; je suis heureuse des joies qui passent et je m'attriste des douleurs qui se trouvent sur leur route, tout comme le ferait une sœur ou une grande amie.

Je suis heureuse de vous garder encore toute une saison et peut-être bien longtemps encore, je fais des vœux pour le rétablissement complet de votre santé qui m'est chère et... revenez bientôt... je vous attends toujours.

En réponse à la question de votre lettre?... c'est compris n'est-ce pas?...

ROSE DE SERRE.— Bienvenue à vous, gentille Rose qui promettez d'être fidèle et de laisser dehors toutes les épines, puissiez-vous trouver au *Femina* un dérivatif à votre ennui maussade qui gâte vos vacances et vous rend morose, les heures sont trop précieuses pour les perdre à s'ennuyer, voyons !! Pourquoi ne pas profiter du beau temps, du soleil et des fleurs? Petite "rose morose" ?

## PETITE POSTE

Violette de l'Immaculée répondra avec plaisir à l'amie "Jeanne" si elle veut bien envoyer, sa lettre dans une enveloppe non adressée, lettre qui, jointe à sa correspondance pour la "Boîte aux Lettres" sera adressée par Jeanne LeFranc.

— Juliette demande à Alice de Valcourt de revenir pour une fois encore lui parler des vacances.

Jeanne LEFRANC.

*Le Miroir des âmes*, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.



### PRINCIPES DES PÂTES À LA CUILLÈRE

Les principes qui forment la base d'une pâte à la cuillère, sont les mêmes qui contrôlent toutes les autres, de sorte que quand on connaît la formule pour chaque pâte type, la manière de l'appliquer aux différentes variétés est très simple.

Les pâtes à la cuillère sont claires ou épaisses suivant l'usage que l'on veut en faire.

### LEVAINS

La légèreté de ces pâtes dépend des différents levains qu'on y emploie ; les plus communs de ces levains sont la poudre à pâte, le soda combiné avec une substance acide telle que le lait sur, la mélasse, ou la crème de tartre.

### AUTRES AGENTS DE FERMENTATION

Dans tout mélange de farine, la légèreté est due en partie à la vapeur et à l'air. La vapeur, qui peut provenir de l'eau ou du lait pendant la cuisson, aide à rendre légère une mixture de farine. L'air qui entre dans la mixture elle-même qu'on ajoute à la mixture, contribue également à rendre une pâte légère.

Il est très difficile de donner des proportions bien justes pour le lait sur et le soda, parce que l'acidité du lait est très variable.

Ordinairement  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de soda suffit pour neutraliser une tasse de lait sur. C'est encore moins facile de déterminer une quantité juste lorsqu'il s'agit de soda et de mélasse ; dans l'ordinaire on emploie une cuillerée à thé.

### INGRÉDIENTS

Il entre très peu d'ingrédients dans les crêpes, les petits pains chauds, les galettes, les biscuits à la poudre à pâte ; en réalité quatre sont essentiels : la farine, le liquide, le sel et le levain.

Le goût et le caractère de la pâte varient suivant la consistance du mélange et l'addition de quelques accessoires. Les accessoires les plus employés sont : les corps gras, les œufs, le sucre et d'autres tels que : les épices, les fruits, les essences.

### ÉPAISSEUR DE LA PÂTE

La consistance de la pâte peut aussi se classer en trois catégories :

1° Une pâte claire, à égale partie de farine et de liquide ;

2° Une pâte un peu moins claire qui contient une partie de liquide pour deux parties de farine ;

3° Une pâte épaisse contenant trois parties de farine pour une partie de liquide. La pâtisserie, la pâte la plus épaisse, contient quatre parties de farine pour une partie ou moins d'eau.

L'aspect différent de certains petits pains dépend souvent de l'action de la chaleur et de la consistance de la pâte.

#### PROPORTION GÉNÉRALE DES INGRÉDIENTS

Il existe certaines proportions qu'il est facile de se rappeler : 2 cuillerées à thé de poudre à pâte par tasse de farine ;  $\frac{1}{4}$  cuillerée à thé de sel par tasse de farine. Avec ces proportions et les quantités de farine et de liquide nécessaires pour faire des mixtures, depuis la pâte claire jusqu'à la pâte la plus épaisse, la cuisinière a une bonne base pour n'importe quelle recette.

#### MÉTHODE CONCERNANT LE MÉLANGE DES INGRÉDIENTS

Dans les recettes modernes, il est entendu que la farine est toujours sassée avant d'être mesurée. Il n'y a pas de raison qui justifie l'emploi d'une farine non sassée. La méthode pour les ingrédients secs est toujours la même mélanger et sasser les ingrédients secs afin de distribuer le sel, la poudre à pâte ou le soda également dans la farine. La farine de maïs, la farine de son, la farine de pur blé ; la mie de pain et des céréales cuites peuvent être substituées pour n'importe quelle partie de farine blanche.

Le sucre et les épices peuvent être aussi mélangés avec les ingrédients secs.

Les liquides peuvent être soit entièrement ou partiellement du lait, de l'eau, des œufs, de la mélasse et du beurre. Quand les ingrédients secs et liquides sont ainsi mêlés, il faut battre vigoureusement la mixture, afin d'y faire entrer autant d'air que possible. Quel que soit le levain, on obtiendra une pâte plus légère s'il entre une grande quantité d'air dans le mélange. Quelquefois pour obtenir une pâte plus légère encore, les jaunes et les blancs d'œufs, sont battus séparément et les blancs ajoutés à la pâte juste avant qu'elle soit mise au fourneau ; on peut suivre cette règle même pour les crêpes et les gaufres.

(*La Cuisine à l'École primaire.*)

*Le Maître.*— Que fit Christophe Colomb après avoir mis le pied sur le sol américain ?

*L'élève.*— Il se dépêcha d'y mettre l'autre, M'sieu.

## Le choix du fiancé

CHOISISSEZ UN MARI QUI AIT LE GOÛT DU TRAVAIL

**L** ne s'agit pas, pour une jeune fille, de trouver un artiste, un amateur de littérature ou de musique, un diseur habile, un étincelant causeur, un professeur distingué. Il convient en effet de ne pas confondre l'homme cultivé, avec le pédant qui fait montre de son érudition qui volontiers plastronne et fait la roue. La culture ne doit pas seulement produire des fleurs agréables ; elle doit aussi produire des fruits nourrissants. Et la culture intellectuelle que vous devez chercher dans celui que vous épouserez est donc une culture aussi sage que variée, adaptée à son milieu et à sa profession, une culture qui soit en fonction de son milieu et de son devoir social. Un mari qui passerait son temps à vous déclamer des vers ou à vous faire de la musique, en négligeant de gagner la vie du ménage, serait insupportable et ressemblerait à la femme qui, sous prétexte de se cultiver l'esprit, oublierait de raccommoder ses bas.

La culture doit être adaptée à la profession pour en reposer quelquefois, pour y préparer de nouveau, pour l'embellir toujours. Elle ne s'épanouit même bien et elle ne donne tout son rendement que si elle pousse à l'action, c'est-à-dire si elle se rencontre dans un travailleur.

Cherchez donc un fiancé qui soit un travailleur qui ait le goût du travail, l'aptitude au travail, la persévérance au travail.

Que ce soit un travailleur de la tête ou un travailleur des mains, qu'il ne fasse pas son métier par manière d'acquit, sans y mettre toute son âme, qu'il ne s'y emploie pas comme à une servitude, mais qu'il témoigne, par la façon dont il en parle et dont il l'exécute, qu'il en comprend la dignité morale pour lui-même, la valeur sociale pour les autres, la beauté même, si humble que ce travail apparaisse, et de quelques outils qu'il ait besoin pour l'exercer.

Il faut aussi que, le comprenant, il s'y plaise et l'aime, qu' "il en mette !" comme on dit aujourd'hui. Cette expression est nouvelle, d'origine populaire sans doute ; mais elle est exacte. Il semble qu'une fois de plus, Malherbe ait eu raison qui disait : Les crocheteurs du Port-au-foin sont nos maîtres en fait de langage.

"En mettre", cela veut dire s'appliquer avec ardeur ; non pas seulement à l'aide d'instruments extérieurs à soi, mais en y employant tout son cœur, toutes ses forces, toute sa substance et tout son être. Platon ne disait pas autre chose dans son immortel langage : Il faut aller au vrai avec toute son âme. C'est



aussi avec toute son âme qu'il faut aller au travail. C'est seulement qu'on mérite le beau nom de travailleur.

Si le jeune homme à qui vous pensez, et qui vous souhaite, comprend ainsi le travail, même si ce travail n'est pas catalogué par le monde au rang des professions dites libérales ou distinguées, il peut être cultivé. La culture qui affine l'âme et l'esprit n'est pas réservée seulement à ceux qui ont passé quelques années sur les bancs d'un collège et qui ont ensuite passé par quelques grandes écoles. Une âme non seulement très honnête, mais une âme très fine, très avisée et très cultivée peut s'être développée dans un jeune ouvrier, dans un modeste employé, dans un travailleur des mains.

A notre époque surtout, il existe de véritables collèges pour le prolétariat, dans les cercles et les maisons d'éducation populaire, et il n'est pas rare de trouver de réels artistes, de réels amateurs de beauté littéraire, des curieux et des chercheurs de science, sous le bourgeron des manœuvres ou la combinaison engommée d'huile du mécanicien... Les mains pourront être rudes, le cœur ne sera pas moins doux et chaud.

Le scepticisme précoce, qui dessèche si souvent et prématurément l'âme de tant de jeunes collégiens, n'a point soufflé sur ces riches natures : elles gardent encore la naïveté primitive et la simplicité de l'esprit dans la robustesse des membres.

C'est en ces jeunes hommes d'apparence moins mondaine et d'allures quelquefois un peu gauches que vous trouverez quelquefois le plus de délicatesse et de sentiment.

Que votre fiancé ait donc le goût du travail et aussi le goût de son travail. Qu'il ne travaille pas seulement en amateur, si ce mot veut dire, pour lui, en fantaisiste, en dilettante, en capricieux.

Qu'il ait un métier bien défini, une profession déclarée ; qu'il ne soit pas vaguement "dans les affaires", dans ces affaires dont on ne sait jamais si elles sont très honnêtes. Il faut que vous puissiez connaître et apprécier la source des bénéfices que son métier rapporte à votre fiancé et que vous partagerez bientôt avec votre mari.

Qu'il soit donc déterminé dans la profession et qu'il y soit constant. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Défiez-vous de ces jeunes hommes qui changent sans cesse de métier et qui ont toujours en tête mille combinaisons nouvelles plus merveilleuses les unes que les autres.

On dit qu'il faut avoir plusieurs cordes à son arc, et l'on a raison : mais il ne faut pas toujours simultanément tendre toutes les cordes. On ne peut pas bien faire plusieurs choses à la fois. S'il n'est pas prudent de se monopoliser,

il est avantageux de se spécialiser. Celui qui touche à tout, qui papillonne de l'établi à la mécanique, qui tout à coup vend du vin et tout à coup représente une assurance sur des accidents problématiques, celui-là est plutôt sans doute un brouillon qu'un travailleur. Ne vous laissez pas éblouir par les résultats et les dividendes qu'il vous exposera. S'il faut craindre d'épouser un timide qui doute trop de soi, il n'est pas moins dangereux d'épouser un présomptueux qui n'en doute pas assez. Le premier peut ne pas gagner le succès, mais il sauvera toujours l'homme ; le second pourrait bien perdre l'honneur et le succès tout ensemble.

Il faut regarder à la profession de votre fiancé ; il faut vous dire que les plus brillantes, les plus tapageuses ne sont pas toujours les plus honnêtes et les plus sérieuses.

Il faut vous souvenir de ce mot si profond de Mme de Maintenon : "Il n'y a rien de si avantageux qu'une conduite vertueuse."

Ne cherchez pas tout d'abord le seul intérêt dans la profession de votre mari ; ne cherchez pas, avant tout, le métier lucratif, qui lui donnerait à lui-même le moins de labeur avec le plus de profit et à vous le plus de luxe.

Cherchez la profession qui, tout en vous assurant, à tous deux, le nécessaire selon votre condition et même le superflu qui vous permettra de ne pas penser seulement à vous, mais aux besoins des autres, aura le meilleur rendement social et permettra à votre mari de rayonner sur autrui, dans la cité, dans la patrie, sa personnalité morale.

N'allez donc pas choisir non plus, sous prétexte d'épouser un travailleur, un garçon qui, par amour du lucre et par un certain orgueil mal placé, s'est fait, dès le jeune âge, un serf de l'industrie, et volontairement attaché pour toujours à la glèbe d'un labeur qui ne lui laisse aucun moyen de songer à son âme, à ses sentiments ; un tel mari pourra vous donner de l'or ou du moins vous ouvrir un carnet de chèques, il ne saura point vous donner son cœur, ni vous ouvrir sa pensée. Il n'aurait pas le temps, et aussi bien vous n'y trouveriez qu'un vide désespérant. Cet homme est aux affaires, il n'est plus à son foyer.

Mais, s'il convient que vous vous gardiez de cet excès, dites-vous bien qu'il ne faut pas que vous tombiez dans l'excès opposé, et soyez bien persuadée que l'homme et la femme mariés ont chacun sa part de collaboration à l'ensemble. Ils doivent travailler tous deux : mais ils ne travaillent pas absolument sur le même terrain.

Le mari doit s'occuper des choses du dehors, il doit être à sa profession ; n'épousez point quelqu'un qui n'ait pas de profession, à moins qu'il ne se soit créé une mission sociale qui le fera travailler gratis autant et peut-être plus que s'il travaillait contre un salaire.

Mais quels que soient ses goûts, sa fortune, ses possibilités, qu'il soit occupé à des choses réelles, qu'il ne vive point en désœuvré, ni même seulement en artiste ; qu'il mette en œuvre les facultés que la Providence a voulu lui donner ; qu'il soit, de quelque manière qu'il le soit, un travailleur.

Si, pour trouver ce travailleur, il vous faut descendre d'un échelon dans la hiérarchie, d'ailleurs très conventionnelle, des métiers et des professions, n'hésitez pas. Il vaut mieux pour vous épouser un ouvrier qui travaille qu'un avocat qui ne fait rien. Le travail grandit celui qui l'exerce, et il est la sécurité de ceux qui vivent à ses côtés.

Edward MONTIER.

(Pour les jeunes filles.)

### AU CATÉCHISME

*Le curé à l'enfant.*— Combien y a-t-il de Dieu ?

*L'enfant.*— Rien qu'un M. le Curé.

*Le curé.*— Pourquoi y en a-t-il qu'un ?

*L'enfant.*— Parce que le Bon Dieu étant partout, il n'y a pas de place pour en mettre un autre.

## Notre Père qui êtes aux Cieux

Notre Père des Cieux, Dieu Créateur des mondes,  
O Vous dont la bonté s'incline chaque jour  
Sur nous, pauvres humains aux ténèbres profondes,  
Pour nous environner de lumière et d'amour ;  
Que votre auguste Nom plein d'espoir et de charmes,  
Nom si doux et si beau ; le Nom de l'Infini ;  
Nom que l'infortuné chante à travers ses larmes ;  
Que votre auguste Nom soit à jamais béni !

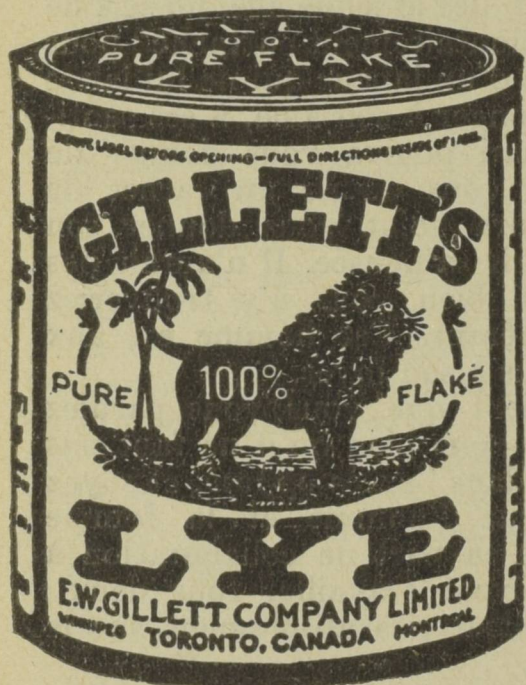
Que votre règne s'affermisse  
Sur tous les cœurs de vos enfants,  
Père des rois, toujours régnant,  
Que votre vouloir s'accomplisse  
En toute chose et en tous lieux,  
Autant sur la terre qu'aux Cieux.

Donnez-nous aujourd'hui, Dieu de toute puissance,  
Donnez, pour nous nourrir, le pain matériel,  
Donnez le pain du cœur et de l'intelligence ;  
Donnez, chaque matin, le Pain venu du Ciel.  
Si nous méconnaissions votre bonté de Père,  
Lorsque vous maudirez nos crimes, nos forfaits,  
Sur nous, qui pardonnons toujours à notre frère,  
Laissez descendre encor le pardon et la paix.

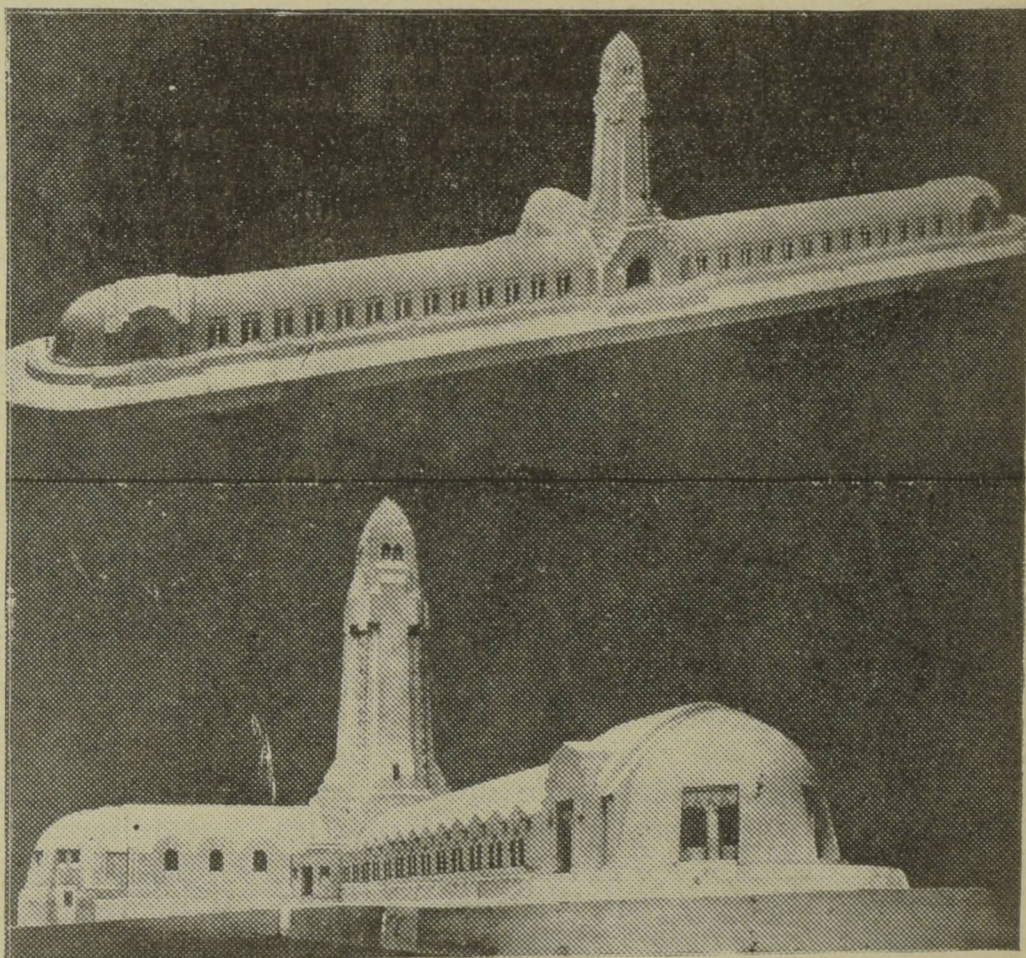
Quand l'orage, sur notre tête,  
Amoncellera sa fureur,  
Voyez-nous, tremblants de frayeur,  
Et d'un mot, calmez la tempête.  
Père clément, secourez-nous !  
Et de tout mal, délivrez-nous.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.

## UN PRODUIT CANADIEN

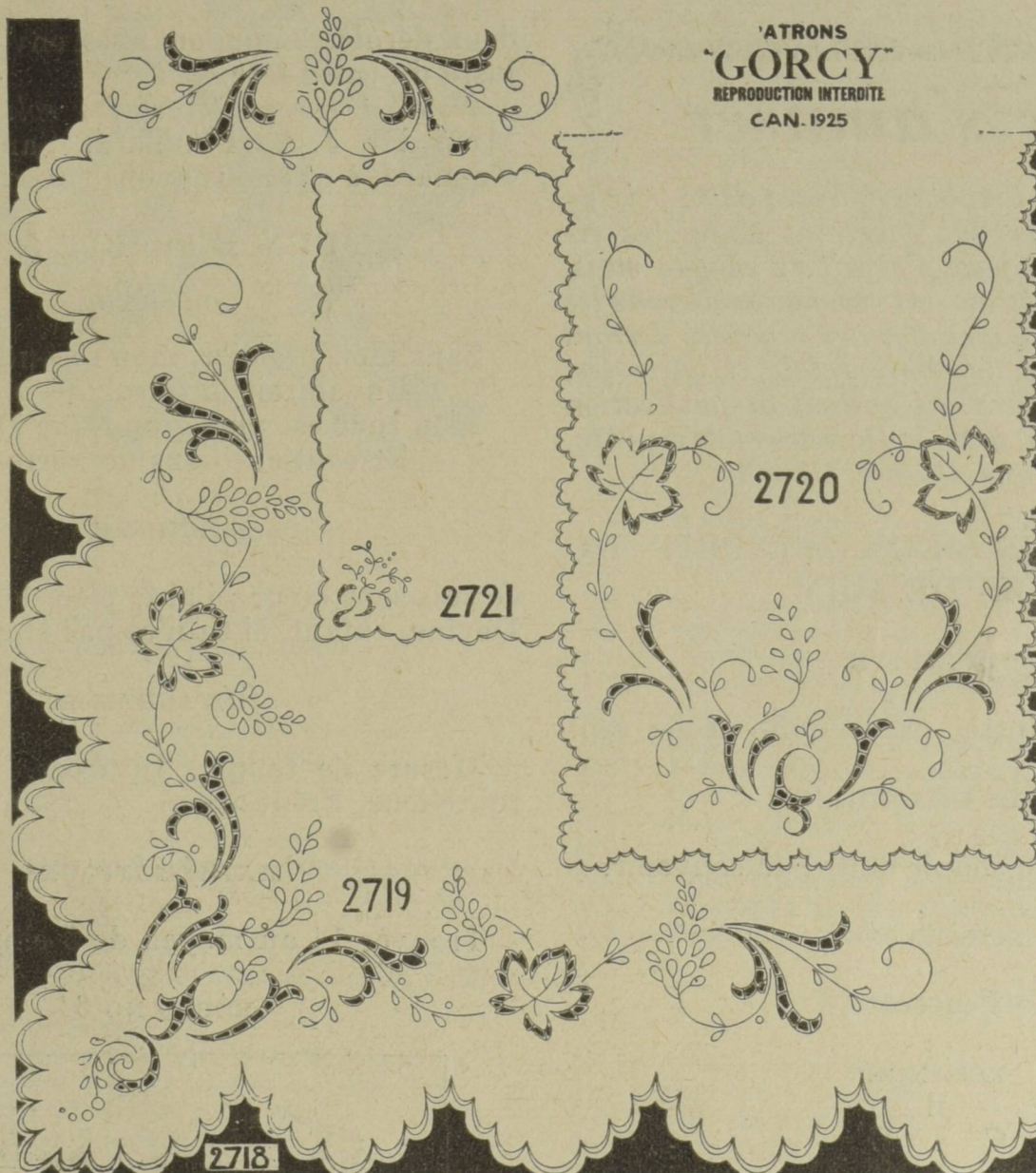


FABRIQUE PAR  
LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.  
MONTREAL TORONTO  
QUEBEC



L'OSSUAIRE DE DOUAUMONT.— Plan.

# Patrons de broderie, marque "Gorcy"



2718 — Feston, hauteur 4 pouces. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, 3 verges pour 25 cts.

2719 — Motif pour nappe Patron à tracer 20 cts. Décalquable au fer chaud, les 4 coins et 4 motifs de côté 80 cts.

La nappe complète  $2\frac{1}{2}$  x 2 Etampée sur coton fini toile Wabasso \$5.98. Coton à broder C B \$1.98. Sur pure toile irlandaise à brin rond \$12.00.

2720 — Dessus de buffet ou chemin de table, 52 x 17. Patron à tracer 20 cts. Décalquable au fer chaud 35 cts. Etampé sur coton fini toile Wabasso 98 cts. Coton à broder C. B. 40 cts.

2721 — Serviette, 17 x 17. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud 3 pour 30 cts. Etampée sur coton fini toile Wabasso 29 cts. chacune. Coton à broder C. B. 15 cts. Sur pure toile irlandaise \$9.25 la douz.

**SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE**

**"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC**

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUIN

#### DEVINETTE

R.— C'est le juste, parce qu'il pêche sept fois le jour.

#### RÉBUS GRAPHIQUE

Bien souvent un soupir naît d'un souvenir.

#### CHARADE

Pente — côte — Pentecôte.

#### LOSANGE

	B			
C	I	D		
B	I	J	O	U
	D	O	N	
		U		

#### RÉBUS NO 63

Chacun dans la famille doit travailler au bonheur de tous.

Mot-à-mot Chat — qu' Hun — dent — La fa mi — Ye — doigt — trave — ail E — O bonne — heure — 2 tousse.

Ont trouvé des solutions partielles : Le Couvent du Bon-Pasteur, St-Prosper de Dorchester ; Mlles Eugénie Routhier, Yvonne Bélanger et Germaine Gendreau, Couvent de Saint-Charles de Bellechasse ; Le Couvent de Saint-Victor de Tring ; Le Couvent du Bon-Pasteur de Chicoutimi-Ouest ; Mlle Celine Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlle Maria Keating, Orphelinat d'Youville, Québec. Ces

deux dernières nous ont aussi envoyé la solution juste du casse-tête.

Nous a envoyé toutes les solutions exactes : Mme Dr J.-A. Couillard, Sanatorium, Lac Édouard, à qui nous avons envoyé un prix.

### JEUX D'ESPRIT N° 74

#### CHARADE

Sans mon premier, mon second  
Envahirait la terre.  
Mon tout est plus grand que Dijon  
Et contient dans un verre.

#### ÉNIGME

Je suis sans cœur ; j'ai le pied dans la tête.  
Devine, enfant, si tu n'es pas trop bête.

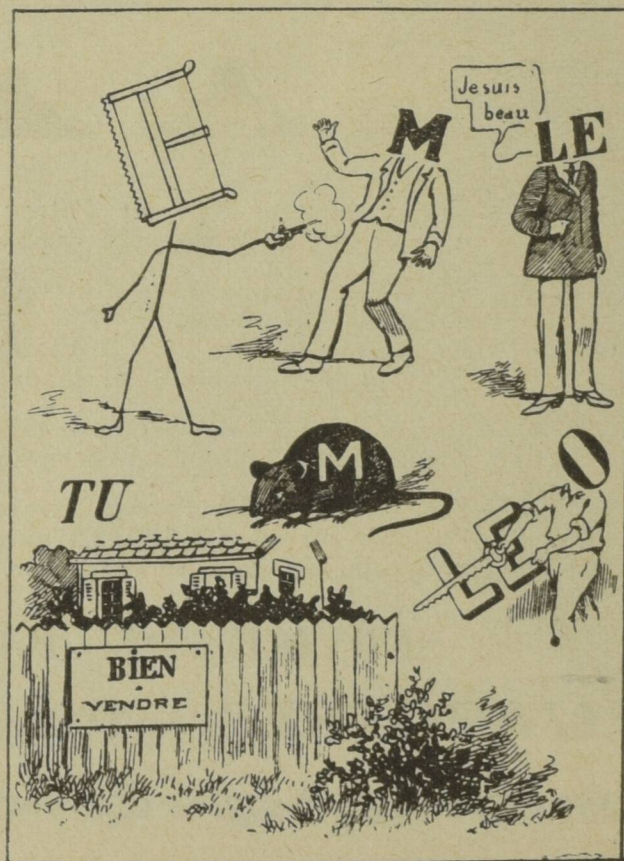
#### MÉTAGRAMME

Mesure de temps. Insuccès. Au palais du roi. Niche, Préposition.

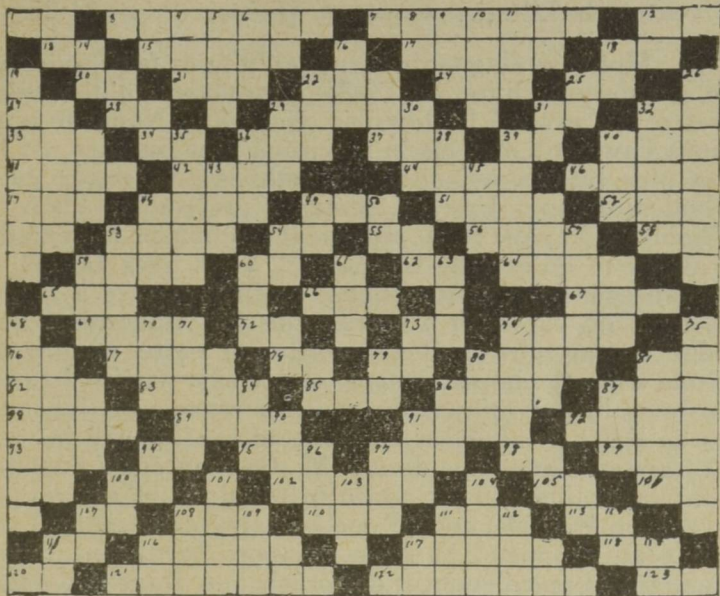
#### MATHÉMATIQUES

Trouver 14 au moyen de 5 chiffres impairs ?

#### RÉBUS NO 64



## Mots croisés



### HORIZONTALEMENT

- 1 — Fleuve côtier de France.
- 3 — Instruction familière sur la religion.
- 7 — Genre de renonculacées à fleurs variées.
- 12 — Métal précieux.
- 13 — Temps du verbe boire.
- 15 — Gelée nouvelle qui survient après un dégel.
- 17 — Célèbre avocat français (1809-1880).
- 18 — Préfixe de certains mots français.
- 20 — Note de musique.
- 21 — Préfixe des noms de caps en Arabie.
- 22 — L'un quelconque de 2 corps dissociés par un courant électrique.
- 24 — Nom propre féminin.
- 25 — Pronom indéfini masc. sing.
- 27 — Particule du dialecte provençal exprimant l'affirmation.
- 28 — Adverbe de négation.
- 29 — Rivière de l'ancienne Italie, aff. du Tibre.
- 31 — Unité de mesure chez les anciens romains
- 32 — Adjectif possessif fém. sing.
- 33 — Masse de pierre très dure.
- 34 — Temps du verbe naître.
- 36 — Qui n'a pas de mérite (adj.).
- 37 — Grande étendue d'eau entourée de terre.
- 39 — Participe passé de lire.
- 40 — Peintre et graveur hollandais (1616-1680)-.
- 41 — Interjection qui accompagne un geste brusque.
- 42 — Sac de linge qui enveloppe un oreiller.
- 44 — Aviron pour faire mouvoir un bateau.
- 46 — Mot sémitique signifiant fils.
- 47 — Pronom personnel pluriel.
- 48 — Promenade publique en certaines villes.
- 49 — Ce qui est contraire au bien.
- 51 — Couvert de lames (adj.).
- 52 — Ville d'Autriche sur l'Ens.
- 53 — Chef lieu de la Sarthe.
- 54 — Préfixe qui indique répétition.
- 55 — Carte à jouer marquée d'un seul point.
- 56 — Langue parlée par les Incas.
- 58 — Conjonction copulative.
- 59 — Partie de la Prusse-Rhénane.
- 60 — Abréviation désignant le micromillimètre.
- 62 — Petite île de la Méditerranée à 2 kil. de Marseille.
- 64 — Ancienne mesure de longueur.
- 65 — Petite corne du bois d'un cerf.

- 66 — Gros perroquet de l'Amérique du Sud.
- 67 — Formation géologique de consistance poreuse.
- 69 — Berger sicilien aimé de Galatée.
- 72 — Particule négatif.
- 73 — Pron. pers. singulier.
- 74 — Arrondissement de Schlestadt (Bas-Rhin).
- 76 — Interjection pour encourager, menacer.
- 77 — Roi légendaire de Troie, fondateur d'Ilion.
- 78 — Mimologisme représentant le rire.
- 79 — Préposition indiquant le lieu, l'ordre.
- 80 — Fromage très estimé.
- 81 — Préfixe qui indique l'adjonction.
- 82 — Rivière d'Allemagne, aff. du Danube.
- 83 — Puits naturel dans les causses du Lot.
- 85 — Graveur français (1646-1720).
- 86 — Ville maritime du comté de Kent, Ang.
- 87 — Affliction, chagrin.
- 88 — Genres d'antilopes d'Afrique.
- 89 — Mot latin qui signifie donc.
- 91 — Historien français, secrétaire de Napoléon Ier.
- 92 — Contrat cédant la jouissance d'un bien contre remboursement à termes.
- 93 — Antécédent de oui.
- 94 — Conjonction de coordination.
- 95 — Oiseau palmipède domestique.
- 97 — Loge ou stalle d'écurie.
- 98 — Particule indiquant réunion.
- 99 — Futur du verbe aller.
- 100 — Diphtongue.
- 102 — Royaume saxon fondé en 526.
- 105 — Coups de baguettes brefs sur le tambour.
- 106 — Terminaison de plusieurs verbes français.
- 107 — Participe passé de lire.
- 108 — Bateau long et plat.
- 110 — Fleuve d'Écosse se jetant dans la Mer du nord.
- 111 — Endroit où l'on s'exerce à tirer.
- 113 — Temps du verbe lire.
- 115 — Signe abréviatif en géométrie valant 3.1416.
- 116 — Féculé retirée des sagoutiers.
- 117 — Vent impétueux du Sud et du Sud-Est.
- 118 — Nom de la 13ème lettre grecque.
- 120 — Lac d'Afrique dans le Soudan Oriental.
- 121 — Pouvoir d'agir ou de ne pas agir.
- 122 — Voiture haute, découverte à 4 roues.
- 123 — Pronom personnel, singulier.

### VERTICALEMENT

- 2 — Préposition signifiant de, par.
- 4 — Vaste amas d'eau salée.
- 5 — Qui est de même rang.
- 6 — Article simple, pluriel.
- 8 — Genre d'arbres conifères toujours verts.
- 9 — Espace de terre plus étroit que la vallée.
- 10 — En forme d'œuf (adj. fém.).
- 11 — Temps du verbe aller.
- 14 — Usages, coutume.
- 16 — Grosse pilule.
- 18 — Vieillesse, temps.
- 19 — Historien français 1769-1854.
- 22 — Rivière d'Alsace-Lorraine, se jette dans le Rhin.
- 23 — Grand fleuve de l'Afrique Orientale.
- 25 — Partie dure et solide du corps de l'homme.
- 26 — Machine de guerre des anciens.
- 29 — Célèbre minnesinger allemand.
- 30 — Rivière de Suisse se jette dans le Rhin.
- 31 — Article contracté.
- 32 — Temps présent du verbe sonner.
- 35 — Étendue d'eau peu profonde enfermée dans les terres.
- 38 — Cicatrice saillante d'un os fracturé.
- 39 — Nom scientifique de la lentille d'eau.
- 40 — Grande ouverte (adj.).
- 43 — Planche de bois.
- 45 — Mois de l'année.
- 49 — Note de musique.
- 50 — Note de musique.

- 53 — Miséricorde, pitié, grâce.  
 54 — Temps du verbe boire.  
 57 — Caverne, tanière.  
 59 — Genre d'ophidiens, famille des pythoïdés.  
 60 — Nom vulgaire de la larve du hanneton.  
 61 — Adjectif invariable signifiant brut.  
 63 — Petit brin long et menu de matières textiles.  
 68 — Ancienne capitale du comtat Venaissin.  
 70 — Rivière de l'Asie centrale.  
 71 — Ministre de Louis VI et Louis VII.  
 74 — Épée en usage au moyen âge.  
 75 — Héros rendu célèbre au Canada en 1660.  
 81 — Capital de l'Égypte.  
 84 — Pronom latin (1er pers. sing.).  
 86 — Chef-lieu sur l'Adour (Landes).  
 90 — Surnom d'une personne sot e, niaise.  
 91 — Homme d'état anglais adversaire de Pitt.  
 96 — Présent du verbe être.  
 97 — Titre turc des officiers de l'armée ottomane.  
 100 — Conjonction alternative.  
 101 — Douleur violente.  
 103 — Mesure algérienne valant 48 litres.  
 104 — Ville de premier ordre.  
 107 — Mesure itinéraire chinoise.  
 108 — Réformateur persan né à Chiraz.  
 109 — Instrument de musique à vent.  
 112 — Genre de mammifères rongeurs.  
 114 — Le premier de tous les nombres.  
 115 — Fleuve d'Italie.  
 119 — Ancien nom de la 1ère note de la gamme.

Envoi de Mlle Jeanne L'HEUREUX, Château-Richer.

## LA SOURCE

C'est une source bleu au coin d'une prairie ;  
 Elle naît, elle court sous la menthe fleurie  
 Et prend ces reflets verts que des brins d'herbe font  
 Au fond

Elle rit au soleil comme une coupe pleine,  
 Cristal pur et mouvant, vivante porcelaine,  
 Où se mirent en rond, lui prêtant leurs couleurs  
 Des fleurs.

Sans bruit elle bouillonne et sans cesse elle coule  
 Sur les cailloux polis qu'en courant elle roule,  
 Remuant le cresson dont son lit est couvert  
 Tout vert.

Près d'elle un grand bouleau tend sa pâle ramure,  
 Il se penche, il frémit, il frissonne ou murmure ;  
 Et le vent, quand il vient, balance le bouleau  
 Sur l'eau.

Or ce soir là, caché sous le feuillage grêle,  
 Un oiseau roucoulait, ramier ou tourterelle ;  
 Soudain l'oiseau, pour boire au bord du flot glissant  
 Descend.

Parmi les fleurs de menthe à demi submergées  
 L'oiseau se pose et boit à petites gorgées,  
 Pliant son col agile et relevant les yeux  
 Aux cieus.

Quand tout à coup parmi les racines qui plongent  
 Les pattes d'un crapaud, comme des bras s'allongent  
 Dans la vase, et de l'onde, il salit en nageant  
 L'argent.

L'oiseau troublé regarde, ouvre ses ailes blanches,  
 Pousse un cri, vole en haut de l'arbre et sous les branches  
 Fuit loin du monstre impur qui prend ses vils ébats  
 En bas.

Est-ce une histoire vraie, est-ce une allégorie ?  
 Enfant, mon humble source et sa menthe fleurie,  
 Qu'importe !... Une leçon te vient-elle de là,  
 Prends-là.

P. DELAPORTE.



## LES LIVRES



ALPHONSE GAGNON. *La Vieille Angleterre*. Vol. de 590 pages. Imprimerie des Sourds-Muets. Montréal. En vente à la Librairie Garneau, Québec. Prix : \$1.25.

M. Alphonse Gagnon a bien voulu nous faire hommage de son dernier livre *La Vieille Angleterre*, qu'il vient de mettre en vente à la librairie Garneau. Nous en remercions l'auteur ; et nous le félicitons. Cet ouvrage est l'un des plus sérieux qui aient été publiés au Canada en ces derniers temps. Une intéressante préface de l'hon. M. Thomas Chapais rend justement hommage à l'excellent travailleur qu'est M. Gagnon : "Vous avez fait là une œuvre consciencieuse, sérieuse et intéressante à la fois." Il suffit de parcourir l'ouvrage de M. Alphonse Gagnon pour comprendre tout le mérite de cette remarquable étude d'économie politique et sociale. La partie historique en est solide et animée du meilleur esprit ; ses jugements sur la Réforme anglaise sont en tout conformes à la vérité. Les aperçus que nous donne M. Gagnon sur l'Angleterre contemporaine, sur l'Empire britannique et ses rapports avec la métropole, sont d'une actualité saisissante. Largement autonomiste, l'auteur envisage hardiment l'avenir et ne craint pas d'énoncer des prévisions. Dans ce domaine, il y a lieu de penser que tous les lecteurs ne s'accorderont pas avec l'auteur. Mais tous seront unanimes à reconnaître chez M. Gagnon la parfaite sincérité des convictions, l'étendue des connaissances, le sens aigu de l'actualité politique et un sentiment juste des conditions de l'ordre social. Écrit dans un esprit profondément catholique, le livre de M. Gagnon est une véritable acquisition pour les lettres canadiennes. Sans viser à l'originalité du style, l'auteur expose avec sobriété et clarté des vues intéressantes sur nombre de sujets qui ne peuvent manquer d'attirer l'attention de notre public. Un champ d'étude aussi vaste que celui de M. Gagnon a entrepris d'explorer dans *La Vieille Angleterre* peut faire paraître certaines pages un peu touffues. Mais il est faut reconnaître que l'ensemble du volume se lit bien.

Nous souhaitons à cet intéressant ouvrage tout le succès qu'il mérite.

LÉON VILLE. *Vingt contre Mille*. Illustrations de Monnin. A Paris, chez Tolra, éditeur, 28, rue d'Assas. Beau volume grand in-8, orné de nombreuses gravures. En vente à l'*Action canadienne*, 99, rue Sainte-Julie, Les Trois-Rivières. Prix : 50 sous l'unité ; \$5.00 la douzaine.

*Vingt contre Mille*, tel est le titre suggestif de ce livre véritablement captivant, qu'un éditeur catholique, parisien, M. Tolra, vient d'éditer avec illustrations nombreuses et de si bon goût, sur notre splendide héros national, DOLLARD, le Sauveur de la Patrie Canadienne.

L'Auteur de cette œuvre passionnante est Léon Ville dont, tous les ouvrages si estimés, si connus, ont tous été couronnés en bloc par l'Académie Française et la Société d'encouragement au bien. C'est dire assez, par conséquent, quelle est la valeur littéraire de ces écrits nombreux destinés à la jeunesse de tous les pays, et que celle-ci dévore avec un irrésistible entrain. Or, dans cette œuvre historique d'une beauté sans égale, l'émule des Fenimore Cooper, Meyne-Reid, Gustave Ayman, Jules Verne, s'est surpassé. Le lecteur, captivé dès la première page suit, haletant, toutes les phases d'une vie si magnifiquement remplie ; et, tout vibrant d'enthousiasme, arrive trop tôt à la dernière ligne referme avec piété, son livre qui, tour à tour, l'a fait rire, frissonner et pleurer.

Oui, certes, voilà un livre qui devrait être dans chaque famille canadienne, dans toutes nos bibliothèques, dans toutes nos écoles, à portée de toutes les mains. Et puis... et puis... il faudrait qu'un de nos metteurs en scène les plus réputés, idéalement inspiré, tirât, avec la permission de l'éditeur, un film cinématographique de cette œuvre

vibrante. A cet artiste entreprenant, inconnu mais qui existe, nous prédisons le plus éclatant succès.

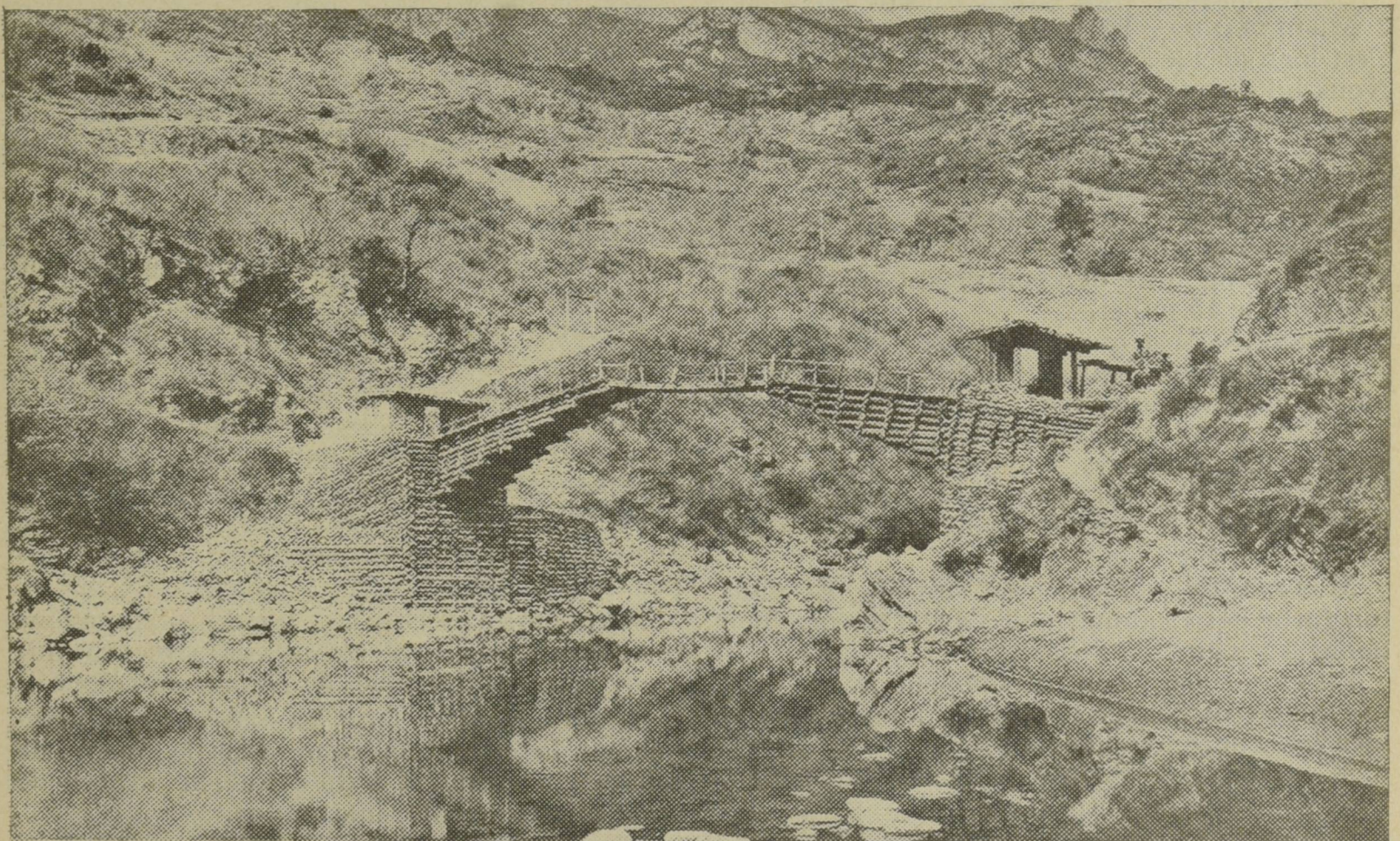
J. PAYRET. *L'Île aux Robinsonnettes*. Un volume in-8 écu de XII-280 pages. Broché, 5 fr. Cartonné, couverture en couleur, 6 fr. Affranchissement : 1 fr. 10. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Les nombreux moyens de locomotion dont nous disposons aujourd'hui ont développé considérablement en tous, surtout chez la jeunesse, le goût des voyages et des aventures, et la littérature spéciale qui traite de ce sujet inépuisable est d'une abondante richesse. Pour qui a lu les *Contes bleus* et *Fleur d'Ajonc la Korriganne* la présentation de l'auteur est superflue. On sait avec quelle ingéniosité les situations sont combinées, avec quel talent elles sont conduites et dénouées sous la plume alerte et élégante d'un écrivain qui connaît le secret d'exciter au plus haut point la curiosité et de faire progresser l'intérêt à mesure que progressent les événements eux-mêmes. *L'Île aux Robinsonnettes* est digne de ses aînés : cette curieuse aventure d'enfants séparés de leurs parents et jetés sur une île des Tropiques, inconnue et sauvage, abonde en péripéties des plus étranges qui se déroulent pendant six longues années et qui permettent à l'auteur, tout en intéressant ses jeunes lecteurs, de les instruire discrètement sur les plantes, les animaux, les coutumes de ces pays lointains qui revêtent à nos yeux un aspect fantastique. La portée morale du livre ajoute encore à sa valeur, et il est à mettre entre les mains de notre jeunesse qui y apprendra le prix de la piété, du travail, du courage et de la dignité personnelle.

THÉOPHILE DES MOULINS. *Les Contes de mon Village*. Un volume in-8 couronne, illustré, de XIV-186 pages. Broché, 6 fr. Affranchissement 0 fr. 75. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Qui n'aime les contes ? Charme des petits, ils font le délassement des grands, surtout quand ils sont écrits avec cette facilité d'élocution et cette naïveté de pensées et de sentiments qui font que le conte n'est ni une sèche morale ni un fastidieux récit, pointilleux sur les détails techniques de l'histoire. Si c'est au cœur surtout que doit s'adresser le conte bien conçu, l'auteur a admirablement réussi dans sa tâche. Tous ces braves gens qu'il met en scène, qu'il fait vivre et agir sous nos yeux, ont leur existence, qui parfois est bien dure, adoucie et ensoleillée par les rayons de cette pure lumière qui éclaire et réchauffe leurs âmes, comme les rayons du soleil éclairent et réchauffent la terre de leurs champs : " Pas de doute, dit Jean Nesmy dans la préface qu'il a écrite pour présenter le livre au public, à vous lire on se sent devenir meilleur. Et c'est cet art robuste et sain, c'est ce parfum d'honnêteté, de droiture et de foi qui me fait surtout recommander votre livre à l'attention de ces lecteurs heureusement plus nombreux qu'on ne croit, qui se soucient plus encore de leur âme et de leur perfection morale que de leur joie d'esprit — encore que celui-ci au demeurant puisse y trouver son compte, comme vous le prouvez."

On ne saurait mieux dire pour indiquer nettement le caractère de cet ouvrage, qui plaira par l'intérêt que provoquent ces histoires si aisément racontées et par le charme qui se dégage de ce milieu simple et honnête où se déroule une vie de labeur relevée par des préoccupations morales qui l'ennoblissent sans la contraindre. Ce livre devrait pénétrer dans tous les villages, on y apprendrait à estimer à sa juste valeur une existence qu'on est trop porté aujourd'hui à déprécier.



PONT EN BOIS, CONSTRUIT SUR LA RIVIÈRE MULI, AU THIBET.

# UN PROPRIÉTAIRE ACARIATRE

Saynète en un acte, par HELLÈLE.

## PERSONNAGES

PIERRE, 10 ans.  
MADELEINE, 9 ans.  
M. LANSON.

## SCENE I

PIERRE, MADELEINE

MADELEINE.— Oui, c'est comme je te le dis !

PIERRE.— Tu as dû mal entendre.

MADELEINE.— Non, non, j'étais assis près de la fenêtre ouverte. Papa et maman passaient là, juste en dessous, dans le jardin. Ils marchaient lentement, tout en causant. J'ai donc bien entendu, sans le vouloir d'ailleurs, ce fragment de leur conversation. Maman disait : " Notre chambre, évidemment, sera très belle ; la salle est assez grande et agréable. Madeleine sera un peu à l'étroit dans cette petite chambre ; mais elle peut pourtant s'en contenter. Quant à Pierre, avec un lit dans le cabinet du second..."

Pierre, *amer*.— Oui, merci, ce sera agréable !

MADELEINE.— Et papa a terminé : " Alors, c'est bien décidé ? M. Lanson doit venir tantôt. Nous lui dirons que c'est chose convenue, que nous acceptons pour le 15 juillet." Là-dessus, ils se sont éloignés, je n'ai plus rien entendu.

PIERRE.— C'est incroyable !

MADELEINE.— Nous acceptons... cela ne peut signifier que : nous acceptons son congé. Et c'est donc notre déménagement en perspective pour le 15 juillet.

PIERRE.— Moi qui me plaisais si bien ici ! J'aimais tant ma petite chambre gaie et claire, où j'ai disposé toutes mes affaires...

MADELEINE, *moqueuse*.— Qui sont toujours en désordre, d'ailleurs.

PIERRE.— Pas du tout, Mademoiselle ! ce n'est pas vrai. Du reste, si cela ma plaît ainsi, tu n'as rien à y voir.

MADELEINE.— Non, c'est certain. Et dans ton futur petit cabinet noir j'aurai encore bien moins à y voir !

PIERRE.— Oh ! non, décidément je ne veux pas qu'on déménage ! Voyons, nous étions si bien ici. Pourquoi changer ?

MADELEINE.— Écoute, je ne sais pas, mais... c'est peut-être de notre faute.

PIERRE.— Comment ?... Pourquoi ?

MADELEINE.— Réfléchis un peu. Tu sais que M. Lanson, notre nouveau voisin, celui-là même

qui doit venir tantôt chercher la réponse, est maintenant notre propriétaire, puisqu'il a acheté ensemble les deux maisons contiguës, la sienne et la nôtre.

PIERRE.— Oui, oui, je sais.

MADELEINE.— Alors... Pierre... nous n'avons pas toujours été pour lui des voisins très agréables. Depuis deux mois qu'il est installé à côté de nous...

PIERRE.— Oh ! pour des peccadilles sans importance.

MADELEINE.— Sans importance... pour nous ! Mais cela dépend des caractères. Il est peut-être minutieux, jaloux de ses droits.

PIERRE.— Oui, ce doit être quelque vieil acariâtre, malade de l'estomac, hypocondriaque, comme dit Molière. Hein ! tu vois que je connais mes classiques, que je me nourris de bons auteurs ?

MADELEINE.— Oui, mais tu aimes te nourrir encore plus volontiers de bons fruits ! Tu te souviens quand nous avons voulu cueillir les bigarreaux au grand cerisier de M. Lanson ?

PIERRE.— C'était une branche qui avançait sur notre jardin !

MADELEINE.— Et nous avons si bien tiré dessus, qu'elle a cassé au ras du tronc.

PIERRE, *se grattant l'oreille*.— Oui, je m'en souviens fort bien... j'étais assez ennuyé ! J'ai même avalé un noyau de cerise dans mon émotion.

MADELEINE.— M. Lanson a bien dû s'en apercevoir.

PIERRE, *surpris*.— Que j'avais avalé un noyau ?

MADELEINE.— Mais non, que nous avons cassé la branche ! Et puis, la semaine dernière, tu as fait un gros trou dans la haie pour aller chercher ta balle.

PIERRE.— Oh ! un gros trou... tu exagères. Juste pour me faire un passage... et je ne suis pas un cent kilos !

MADELEINE.— Et puis, quand nous avons fait notre concours de tir, tu sais, avec tous nos vieux marrons desséchés de l'année dernière ?

PIERRE, *riant*.— Tous les marrons qui manquaient la cible tombaient dans le carré de salades du voisin. Il a dû être bien surpris de trouver cette récolte inattendue.

MADELEINE.— Enfin, quand tu cours dans le jardin toute une journée en jouant de la trompette...



PIERRE, *froissé*.— Eh bien ! je n'en joue pas si mal ! Papa lui-même dit que je m'en tire très bien.

MADELEINE.— Oui, mais ce n'est pas très varié, tes airs de chasse ! Et puis, M. Lanson n'aime peut-être pas la musique. Enfin, vois-tu, à mon idée, il trouve que nous sommes des voisins gênants... et il ne veut plus de nous comme locataires.

PIERRE, *indigné*.— Eh bien ! c'est ridicule de sa part ! Oh ! si je le voyais ce vieux propriétaire égoïste et méchant, je lui dirais son fait ! (*D'un ton tragique*). Est-il permis, pour des bêtises pareilles, de chasser les gens d'une maison qui leur plaît... de les exiler dans des réduits obscurs, où ils manqueront d'air, de lumière, de soleil. Ton M. Lanson, ce n'est qu'un criminel, un misérable, un bandit ! je voudrais le voir là, devant moi. Ah ! ah ! je lui dirais son fait, alors. (*On frappe.*) Entrez !

## SCÈNE II

LES MÊMES, M. LANSON

M. LANSON.— Excusez-moi, mes enfants, si j'entre ainsi. J'ai trouvé la grille du jardin ouverte, et je me suis introduit avec un peu de sans-gêne, je l'avoue...

MADELEINE.— Monsieur...

M. LANSON.— Je suis très heureux d'avoir cette occasion de faire votre connaissance, car je devine qui vous êtes : M. Pierre et Mlle Madeleine de Launay, n'est-ce pas ?

LES DEUX ENFANTS.— Oui, Monsieur...

M. LANSON.— Mais vous, vous ne me connaissez pas, je pense ? Je suis votre voisin, M. Lanson.

LES DEUX ENFANTS, saisis.— Oh !

M. LANSON.— Je viens parler à vos parents. Ils sont ici ?

MADELEINE.— Oui... non... c'est-à-dire... oui. Je vais aller les chercher.

M. LANSON.— Je crois, d'ailleurs, qu'ils attendent ma visite. Ils devaient aujourd'hui me donner réponse.

PIERRE, *vivement*.— Au sujet de la maison ?

M. LANSON.— Ah ! vous savez ?...

PIERRE.— Oh ? monsieur, est-il donc vrai que...

M. LANSON.— Que... quoi ?

PIERRE.— Eh bien !... pour cette maison... que voulez-vous en faire ?

M. LANSON.— Comment, ce que je veux en faire ? Je désire la louer, tout simplement.

PIERRE.— Mais à qui ?

M. LANSON, *riant*.— A qui ? Mais à de bons locataires.

MADELEINE, *d'un ton suppliant*.— Il ne faut pas, Monsieur, être trop exigeant pour les locataires. Je vous assure que, souvent, il y a plus d'étourderie que de méchanceté.

PIERRE.— Oui, et il peut arriver des accidents bien involontaires... qu'on regrette beaucoup. Ainsi, quand nous avons cassé cette branche de cerisier...

M. LANSON.— Ah ! ah ! c'est donc bien vous qui avez fait ce joli travail ?

MADELEINE.— Nous voulions seulement cueillir quelques cerises qui pendaient au-dessus de notre jardin. C'était tentant, vous comprenez.

PIERRE.— Seulement, nous avons tiré un peu fort, Je vous assure que nous avons été bien désolés quand nous avons entendu le craquement.

M. LANSON.— Oui, oui, mais cela ne recollait pas la branche.

PIERRE.— Pour les marrons, ça, j'avoue que nous avons eu tort... c'est notre cible qui était mal placée.

M. LANSON.— C'est donc à cause de cette cible mal placée que j'ai trouvé mes planches de laitues criblées de gros marrons d'Inde ?

MADELEINE.— J'espère que vos laitues n'ont pas été trop abîmées ?

M. LANSON, *ironique*.— Non, un peu déchiquetées seulement.

PIERRE.— Vraiment, nous n'avions pas l'intention de les abîmer. C'est comme quand j'ai fait ce petit, très petit trou dans la haie...

M. LANSON.— Ah ! oui, je me demandais quel était le gros chien qui était passé par là.

MADELEINE.— Le gros chien, c'était Pierre ; notre balle était tombée dans votre jardin... Alors, vous comprenez...

M. LANSON.— Oui, oui, je comprends très bien.

MADELEINE.— Tout cela, Monsieur, il faut nous le pardonner. Je vous assure que nous serons plus soigneux à l'avenir.

PIERRE.— Et je ferai attention de ne pas faire trop de bruit avec ma trompette.

M. LANSON, *souriant*.— J'en serai charmé.

MADELEINE, *anxieuse*.— Alors, dites, Monsieur, vous voulez bien nous pardonner... et nous garder comme voisins et locataires ?

PIERRE.— Nous nous plaisons beaucoup ici. Je serais désolé d'avoir à quitter cette maison.

MADELEINE.— Ce serait un gros chagrin pour nous s'il fallait déménager.

M. LANSON.— Qui vous parle de déménager ? Est-ce que vos parents auraient l'intention de résilier leur bail ?

MADELEINE.— Mais est-ce qu'il n'est pas question de... ?

M. LANSON.— Première nouvelle !

MADELEINE, *troublée*.— Vous venez chercher la réponse... J'avais entendu nos parents parler d'une autre maison... où nous serions beaucoup plus à l'étroit...

PIERRE.— Je coucherais dans un petit cabinet au second !

M. LANSON, *riant aux éclats*.— Ah ! ah ! ah ! elle est bien bonne ! Je comprends !... Ah ! très bien !... vos parents voulaient vous faire une surprise, mais vous avez éventé la mèche ! Cette maison, où vous serez plus à l'étroit, c'est ma villa de Deauville, *les Mouettes*. J'ai proposé à vos parents de la leur louer pour un mois de vacances. Et ils doivent me donner réponse aujourd'hui.

PIERRE.— Une villa ? au bord de la mer ?

MADELEINE.— Et nous irions y passer un mois ?

PIERRE, *sautant de joie*.— Ah ! quel bonheur !

MADELEINE.— Oh ! que je suis contente !

PIERRE.— Nous qui croyions...

MADELEINE.— Oui, nous nous imaginions que...

M. LANSON.— Que je voulais vous congédier d'ici ?

PIERRE.— Oui, à cause de... nos petits... méfaits.

M. LANSON.— Ah ! ah ! voilà pourquoi vous avez fait tous ces aveux, et pourquoi vous paraissiez si contrits.

MADELEINE.— Mais nous le sommes réellement, Monsieur. Je vous assure que nous regrettons beaucoup.

M. LANSON.— Eh bien ! je vais vous donner un conseil ; vous me le permettez ?

PIERRE.— Certainement, et je vous promets à l'avance de le suivre.

M. LANSON.— Fort bien. Donc, quand votre balle tombera dans mon jardin, au lieu de faire un trou dans la haie, venez plutôt sonner à la grille.

PIERRE.— Oui, Monsieur.

M. LANSON.— Et quand vous aurez envie de manger des cerises ou d'autres fruits, venez donc me trouver : j'ai une petite échelle, vous mangerez tout ce que vous voudrez... à condition que ce soit mûr.

LES DEUX ENFANTS, *ravis*.— Oh ! merci ! vous êtes bon !

PIERRE.— Moi qui vous croyais un vieux propriétaire acariâtre et méchant ! Je disais : je voudrais le voir, là, devant moi !...

M. LANSON.— Eh bien ! vous me voyez.

PIERRE.— Oui, mais vous n'êtes pas du tout ce que je croyais !

M. LANSON.— Eh bien ! avant que vous ne partiez en vacances au bord de la mer, j'espère que nous pourrons voisiner... autrement que par-dessus et par-dessous la haie.

PIERRE.— Ah ! quel bonheur... Je suis trop content !

MADELEINE.— Moi aussi !

M. LANSON, *prenant une voix sévère*.— Mais pour vous punir d'avoir abîmé mes salades, mes belles laitues... je vous inviterai à venir les manger avec moi.

MADELEINE.— Oh ! volontiers !

PIERRE, *riant*.— La pénitence est douce !

M. LANSON.— Je demanderai à vos parents de venir dîner demain soir ; et comme on ne peut pas, n'est-ce pas, se contenter de salade... nous y joindrons un poulet... et beaucoup de dessert.

PIERRE.— Vive le propriétaire acariâtre !

HELLÈLE.

(*L'Etoile Noëliste.*)

Si je rencontrais ensemble un ange et un prêtre, je commencerais par saluer le prêtre.

Saint FRANÇOIS D'ASSISE.

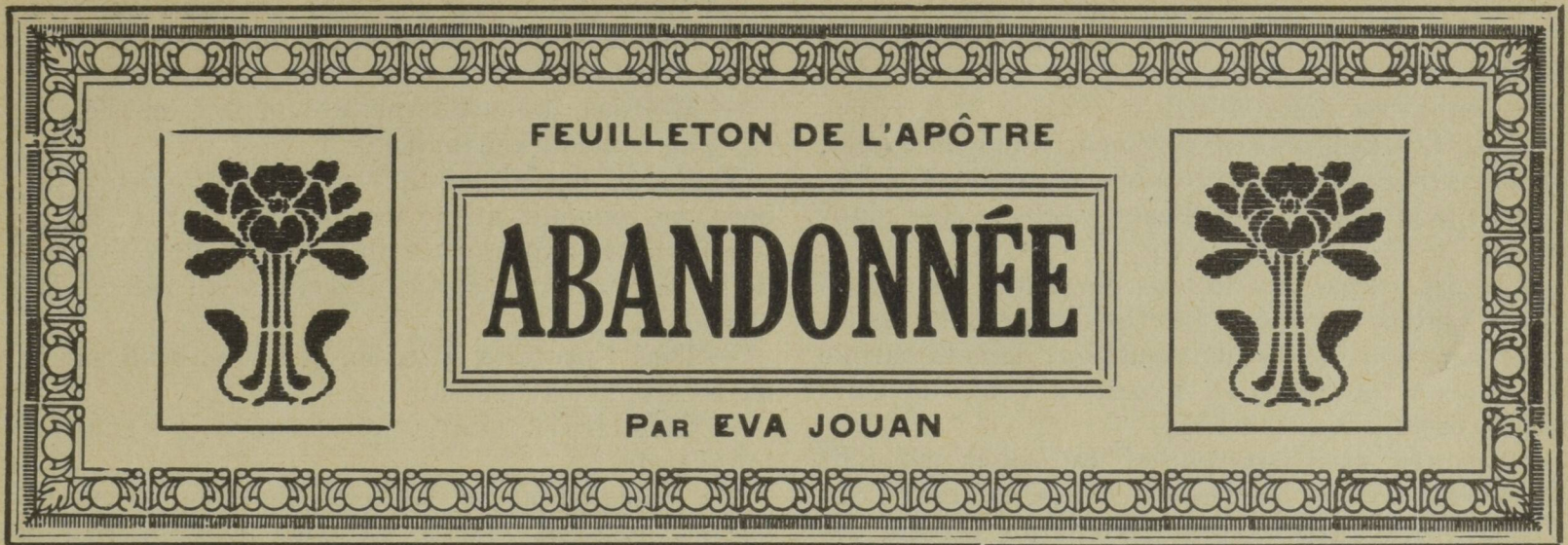
BEAU LIVRE

Un livre d'art que l'on peut mettre entre toutes les mains est celui de M. A. Durand : *Les Vierges des grands Maîtres*, illustré de nombreuses gravures. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec  
Prix franco : \$0.75.



## Recommandé par ceux qui le connaissent

“ Il nous fait plaisir de recommander Father John's Medicine parce que nous en connaissons la valeur et l'origine.” R. P. R. S. Burke, paroisse Saint-Patrice, Lowell ; R. P. J. E. Hickey, paroisse Sainte-Marie, Asile Saint-Vincent-de-Paul de Foxboro, New-York ; les Sœurs Ursulines de Waterville, Me. ; Foyer Saint-Philippe pour garçonnetts, New-York ; Sœurs de Sainte-Marie, Farnham, N. Y. ; Sœurs de Sainte-Croix, Nashua, N. H.



11

## CHAPITRE VI

## LES RÊVERIES DE PAULE

Lorsque le comte apprit par Mlle de Montscorff la scène navrante de la prairie, il s'écria :

— Pauvre femme ! je la plains. Quelle sera sa vie avec de telles ressouvenances !

— Elle a choisi la meilleure voie pour se résigner, répondit Paule, celle de la prière et du sacrifice. Au milieu de ces douleurs morales et physiques qui l'entoureront, elle oubliera les siennes et sera encore relativement heureuse puisqu'elle pourra faire le bien.

En parlant ainsi, la jeune femme était transfigurée : une vive flamme illuminait ses grands yeux.

Roger la regardait, ému ; il regrettait doublement de lui imposer aussi le sacrifice de cette enfant franchement adoptée, alors qu'on pouvait la croire la fille d'une saltimbanque. Son regard, attristé par ces pensées, attira celui de Paule, il s'y posa à peine une seconde, et se détourna, confus.

Qu'avait-elle donc lu dans ces grands yeux sombres pailletés d'or, qui lui rappelaient si intimement ceux de Mireille ?

— J'aurais bien voulu voir cette Juana, dit Mlle Irène, rompant ainsi le silence embarrassant qui régnait dans le petit salon des Magnolias où ils étaient réunis tous trois.

La jeune femme reprit assez d'empire sur elle-même pour répondre à sa sœur :

— Ce n'est pas une femme vulgaire. Physiquement, elle a dû être fort belle, puisqu'elle conserve encore de tels restes de beauté. De plus, son éducation n'a pas été négligée ; elle s'exprime bien, en termes choisis, qui dénotent un milieu tout autre que celui du monde des baraques. Enfin, elle a beaucoup de cœur ; elle l'a prouvé en venant de Bonn en Bretagne pour aider l'enfant à retrouver sa famille. Et cette délicatesse de ne pas vouloir rester près de Mireille afin de ne pas raviver de cruels souvenirs !

— Je regrette aussi de n'avoir pas été mis en sa présence, dit M. de Peilrac. J'aurais voulu lui dire une parole de pitié avant son départ pour l'exil.

Mlle Irène lui tendit la main, et Paule eut pour lui le même regard indéfinissable.

— C'est agir en chrétien, comte ! dit la vieille demoiselle.

Il serra avec émotion les doigts si spontanément offerts.

— Je ne puis oublier qu'elle a aimé Mireille, dit-il ; sans cette affection et ces soins, quel aurait été son sort dans cette promiscuité révoltante ! Je pouvais la retrouver, mais gangrenée jusqu'au cœur. Et c'est un beau lis, à la pure blancheur, qui m'a été rendu.

Ses yeux allèrent encore, pleins de reconnaissance, de l'une à l'autre de ces femmes qui avaient achevé si noblement la tâche de Juana.

— Dès que j'ai vu Mireille, murmura Paule, j'ai été conquise et par sa beauté si frêle, et par ce charme d'innocence qui était en elle.

— Oui, il faut reconnaître que tu as été très perspicace, ma chérie, dit Mlle Irène. Quand je te démontrerais les inconvénients qui pouvaient résulter pour nous de cette adoption d'une enfant inconnue, tu me répondais bravement que tu t'en rendrais maîtresse, car tu la croyais fille d'honnêtes gens.

Cette fois, ce fut vers Paule que s'avança, presque craintivement, la main de Roger. Elle y mit la sienne et la retira vivement, une rougeur aux joues ; puis elle s'écria :

— Je vais rejoindre Mireille au jardin.

Ils la regardèrent s'enfuir presque silencieux, préoccupés peut-être des mêmes idées.

— Je ne puis penser à la séparation prochaine sans songer aussi au chagrin que ressentira Mlle Paule en quittant l'enfant, dit enfin M. de Peilrac.

Le visage de la sœur aînée se rembrunit encore.

— Oui, elle souffrira de ce départ, dit-elle simplement. Et pourtant, vous ne pouvez le remettre indéfiniment : tout vous appelle à Peilrac.

— Oh ! tout m'appelle ! répéta-t-il amèrement, je n'y retrouverai que des tombes et de navrants souvenirs.

Mireille, l'air épanoui, vint se jeter au travers de la conversation.

— Nous allons faire une promenade sur le lac avec Yvonne et Alice, et je viens te chercher, papa.

Roger réprima mal un mouvement d'ennui.

— Tu ne le veux pas ? ajouta-t-elle, un regret dans la voix.

— Mais, volontiers, fit-il.

— Allez vous promener sur l'eau, mon cher comte, dit Mlle Irène et laissez-y tous vos papillons noirs : tant de papillons couleur d'azur y sortent des nénuphars.

Il sourit, et prenant le bras de sa fille, ils gagnèrent le bord de la rivière. Les trois jeunes femmes les attendaient, et bientôt ils montaient dans la barque blanche que le comte et Yvonne à l'aide de leurs rames, firent glisser sur l'eau.

La soirée était splendide ! Le soleil déclinait lentement derrière les grands chênes, moirant l'eau limpide de fugitifs rayons passant au travers des branches finement feuillues.

Et dans cette barque amie, près de sa Mireille qui appuyait sa tête brune sur ses genoux, entre ces jeunes filles spirituelles, dont émanait un charme aussi grand que celui de l'onde frissonnante, des fleurs, de la verdure naissante, M. de Peilrac vit, en effet, s'enfuir toutes ses pensées sombres.

Il avait tant souffert qu'il sentait le besoin d'une existence toute de calme et de douces jouissances. Et l'âme ainsi détendue depuis quelques mois dans ce milieu apaisant, il redevenait l'élégant gentilhomme de jadis, avec son fier maintien et ses yeux de velours où passaient des lueurs d'or.

Soudain Mireille releva sa tête câline et s'écria :

— C'est le moment de chanter à père ce duo de Mendelssohn ! On me l'avait toujours promis depuis la fête de tante Irène !

— Quelle mémoire ! fit Yvonne en riant.

— Mais il nous manquera un accompagnement de guitare, plaisanta Alice.

— Écoutez la brise dans les branches des peupliers, dit Paule. Croyez-vous qu'elle n'y suppléera pas ?

— Puisque tout est complet, je vous écoute, Mesdemoiselles, dit Roger.

Sans se faire prier davantage, Paule et Alice redirent ce duo qui avait eu le don de plaire à l'enfant.

Il avait bien le cadre qui lui convenait sur ce lac reflétant l'azur du ciel, sous l'ombre charmeuse et embaumée de ses rives.

Et les voix s'élevaient toujours plus fraîches et plus suaves, impressionnant autant les chanteuses, que ceux qui les écoutaient. Harmonie des êtres harmonie des choses, accord sublime qu'aucune dissonance ne venait troubler. Cette réunion d'âmes poétiques était en parfaite communion avec le beau, dans ce décor féérique du printemps, le grand enchanteur.

Les dernières notes s'étaient envolées vers le parc, y réveillant le vieil écho, que le comte écoutait encore, son front pensif levé vers la nue.

— N'est-ce pas qu'il est joli, ce chant, papa ? fit Mireille avec admiration.

— C'est trop court ! A peine a-t-on le temps d'en goûter toute la délicatesse. Et tout concorde à faire une œuvre de ce duo : la grandeur de la musique

du maître, la douceur rythmée des vers, enfin la perfection des voix qui savent si bien rendre cette exquise mélodie.

— Monsieur le comte, vous êtes un flatteur ! s'écria Alice en le menaçant du doigt.

Paule, le regard perdu vers les profondeurs du parc, ne répondit même pas par un sourire. Et la barque s'étant rapprochée du bord, elle dit à Yvonne de l'y faire atterrir, songeant soudain au thé qui les attendait.

— Déjà ! protesta Mireille. Il fait si beau sur le lac à cette heure, maman !

— Oui, chérie, mais tante Irène doit s'ennuyer toute seule.

Ils regagnèrent le château tout en discutant sur les maîtres préférés. Et pour la première fois depuis son arrivée en Bretagne, Roger voulut bien leur jouer, avec une perfection remarquable, une sonate de Chopin, son compositeur favori.

Le soir, Paule s'attarda au balcon de sa chambre, rafraîchissant son front brûlant à la brise nocturne qui lui apportait, avec le parfum des fleurs, le chant harmonieux du rossignol.

Sa *filles* dormait, paisible, sous ses draperies d'azur, elle pouvait donc rêver en paix sous le ciel splendide où s'étaient allumées des étoiles sans nombre. Mais sa rêverie n'était pas douce, à en juger par les grands yeux désolés qui s'élevaient vers la nue étincelante.

La jeune femme était forcée de le reconnaître ; aujourd'hui qu'elle avait mieux lu dans son cœur, ce n'était pas seulement Mireille qu'elle regretterait au départ, mais aussi son père. Oui, son âme fermée à l'amour depuis la mort du Dr Kerneste s'était ouverte à ce sentiment si puissant, si envahisseur. Elle pouvait se l'avouer en cet instant de solitude, où elle ne craignait pas de montrer la rougeur de son visage : elle aimait le comte.

C'était la pitié qui l'avait d'abord attirée vers lui.

Elle l'avait vu pâle et triste dans ses vêtements de deuil, ayant parfois un pli si désespéré au front, que la présence de Mireille ne parvenait même pas à effacer. Enfin, il avait les mêmes idées nobles et fières, et surtout la même foi ardente.

Tout s'était réuni pour emplir peu à peu le cœur de Paule d'une affection immense qu'elle allait être forcée d'arracher de nouveau, mais au prix de quelles souffrances !

C'était pendant cette nuit de Noël, alors que Roger priait à ses côtés, qu'elle avait senti un profond attendrissement la gagner. Heureuse, s'était-elle dit, la femme qui avait un pareil époux ! Et elle avait gémi sur la mort de Marie, sans savoir qu'elle pleurerait sur elle-même et sur ses regrets.

Oui, sans vouloir se le dire alors, elle aurait désiré s'appuyer sur ce bras fort et caressant pour le voyage de la vie, puisqu'ils suivaient tous deux la même voie faite de charité et d'amour.

Ah ! pauvre d'elle ! Jamais, jamais ce rêve ne se réaliserait. Il avait trop aimé sa femme, son souvenir était encore trop vivace en lui pour s'effacer jamais.

Et pourtant elle avait bien oublié, elle, ce premier amour qui lui semblait si puissant ! Oui, mais son rêve ne s'était jamais réalisé. Puis cette absence de croyances avait élevé entre elle et le docteur une barrière de glace qui n'existait pas entre le comte et la comtesse, puisqu'une foi immuable les agenouillait au même autel.

Elle devait donc tout tenter pour éteindre à jamais cette flamme qui lui montait du cœur au visage, et pouvait la dénoncer. Oh ! savoir cet amour connu de celui qui l'avait fait naître ! Lui inspirer peut-être de la compassion ! Non, non, les plus grandes souffrances plutôt que cette humiliation.

Et une rougeur ardente lui couvrait les joues, tandis que de grosses larmes filtraient entre ses doigts, dont elle s'était voilé la face, comme si un témoin invisible pouvait la surprendre.

— Ayez pitié de moi, mon Dieu ! murmurait-elle. Faites que nul ne découvre jamais cette tendresse infinie. Que je sois seule à souffrir, seule à regretter. S'il la devinait, peut-être s'y sacrifierait-il, lui, si bon ! Et je ne veux rien devoir à sa pitié.

Mais elle se demandait avec épouvante comment vivre ce mois qui la séparait de la Communion de Mireille et de son départ ! Comment le voir à toute heure, lui parler sans se trahir ! N'avait-il pas déjà remarqué son émotion lorsqu'il lui avait tendu la main ?

Et cet instant de la séparation qu'elle redoutait quand elle ignorait ses propres sentiments, elle aurait voulu l'avancer afin d'échapper aux tortures prévues.

Souffrir, soit, mais en silence, dans la solitude de ces ombrages familiers qui cacheraient si bien ses larmes.

Et pendant une partie de la nuit elle pleura à son balcon, dans une sombre désespérance.

Quand cette faiblesse qui la jetait, brisée de corps et d'âme, à cette place où si souvent elle avait rêvé d'un avenir heureux, comme tout cœur jeune et confiant, lorsque cette faiblesse se fut soulagée par les pleurs, la chrétienne se releva, vaillante pour la lutte contre elle-même. Ses mains se joignirent, et ses beaux yeux meurtris s'élevant vers le ciel, où les étoiles pâlisssaient déjà sous les teintes rosées de l'aube, elle pria.

Cet appel à Dieu calma son anxiété. Elle s'était confiée à son Père céleste et, forte de cet appui divin, elle se trouva prête à tout tenter pour sortir triomphante de l'épreuve.

Le rossignol s'était tu ; c'était l'alouette qui, à cette heure, sortait des chaumes et montait vers le ciel en chantant sa prière matinale.

Apaisée, Paule gagna sa couche, où le sommeil bienfaisant vint l'enlever pour quelque temps à ses souffrances morales.

Elle s'éveilla tard, et constata que Mireille s'était déjà promenée dans la rosée, puisqu'elle trouva sur sa table un bouquet d'églantines constellées des perles de l'aurore.

— O chérie ! murmura-t-elle en baisant tendrement les fraîches fleurs apportées par sa main amie,

ô chérie ! toi, l'enfant de mon âme, et que je devrai bientôt quitter à jamais !

Quand elle se rendit dans la salle à manger, elle y trouva la fillette avec sa sœur et la gouvernante.

— Tu as fait la paresseuse, maman ! s'écria-t-elle.

— Oui, et j'ai trouvé ta gerbe matinale qui me l'a reproché.

— Oh ! je ne l'ai pas placée là à cette intention, crois-le, mère.

Et la mignonne l'embrassa avec une effusion qui amena encore des larmes dans les yeux de la jeune femme.

— Tu n'es pas souffrante, Paule ? questionna Mlle Irène, une inquiétude dans le regard.

— Nullement ! Un léger mal de tête, provoqué par une veille un peu prolongée au balcon, m'a retenue au lit, mais il sera bientôt passé.

La sœur aînée fut-elle bien convaincue ? Son visage soucieux ne le prouvait pas. Elle sentait qu'une douleur allait encore entrer dans cette vie qu'elle aurait voulue si heureuse, douleur que Paule voudrait lui cacher, et qui la déchirerait davantage.

— Si tu veux aller vers ton père, mon enfant, reprit la jeune femme, fais atteler, Yvonne t'accompagnera.

— Tu ne te joindras pas à nous, maman ?

— Non ; je profiterai de ma solitude pour répondre à quelques lettres.

Mireille partie pour Pont-Scorff, Paule s'installa dans la bibliothèque afin de faire sa correspondance en tout repos.

Sa correspondance terminée, la jeune femme ne se rendit pas dans le petit salon où travaillait sa sœur ; trop de pensées attristantes l'absorbaient. Elle voulut y échapper par une promenade à travers le bois. Le calme de la campagne lui avait toujours été très salubre en ces occasions de mortels soucis.

Et cette fois encore l'apaisement se fit dans son âme sous ces frondaisons printanières où chantaient les oiseaux, où bourdonnaient dans les fleurs tous ses infiniment petits qu'un rayon fait éclore.

Au retour, elle s'arrêta sur l'emplacement de leur ancienne demeure, où la nature avait repris tous ses droits. Des arbres avaient même poussé là où jadis étaient les vastes salles de fêtes et de réceptions, qui réunissaient les plus grands noms de la Bretagne. Le Scorff se divisait en deux branches et enserrait le vaste espace d'une ceinture d'argent ou d'azur, selon l'état du ciel.

Un petit pont jeté sur la rivière remplaçait le pont-levis d'autrefois. Paule le passa, et, s'asseyant sur un pan de mur que le lierre avait revêtu, elle reprit malgré tout sa mélancolique rêverie.

Sa sœur aussi avait souvent rêvé en se promenant dans ces lieux qui lui rappelaient les chers disparus, dont elle relisait souvent l'histoire écrite par son aïeul. Elle aurait désiré relever les sept tours à créneaux du beau château familial, afin de les voir se mirer dans le Scorff, comme une estampe les représentait en ce manuscrit qui avait la place d'honneur dans la bibliothèque.

Il lui aurait été doux de terminer ses jours là où ses ancêtres avaient aimé, avaient souffert.

— Mais ce rêve-là se terminera comme les miens, se disait Paule, qui y pensait à cette heure, il sera dit que les dernières des Montscorff mourront sans avoir pu réaliser un seul de leurs souhaits.

Et un sourire navré errait sur sa bouche qu'un pli douloureux marquait parfois, ce pli que l'on rencontre chez ceux qui ont eu beaucoup de peines morales.

La fleur des saines tendresses s'entr'ouvrait pour la seconde fois dans son cœur et elle ne pouvait lui laisser encore sa pleine éclosion ; elle devait même l'arracher avant qu'elle eût pris de trop profondes racines. Et cette fois, elle le sentait, il lui serait plus difficile d'oublier.

L'amour qu'elle avait pour le comte était augmenté de l'affection profonde vouée à Mireille ; l'une avait entraîné l'autre. Et une désolation sans borne s'emparait encore de tout son être à la pensée du départ qui la priverait de ces deux tendresses.

La salutaire influence de cette promenade en pleine forêt s'atténuait peu à peu sous la songerie amère. Et Paule se serait volontiers écriée avec le grand poète dont les admirables vers avaient aussi ses préférences :

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance ! . . .

La pensée de sa sœur la fit se relever de cet accablement qui l'avait jetée sur le mur en ruines.

— Allons, se dit-elle, je ne dois pas m'attendrir sur moi-même, si je veux réagir contre mon pauvre cœur. Irène s'apercevrait de mes nouveaux tourments, elle s'en désolerait sans s'en consoler : à quoi bon !

Je ne ferai plus de vœux, puisque je n'ai pas l'espoir de les voir se réaliser.

Elle se promit de reprendre ses longues courses à cheval qui l'empêcheraient de penser et lui donneraient le sommeil : la perspective de ces nuits d'insomnie qu'elle avait déjà traversées l'affolait.

Et l'esprit plus calme elle regagna le manoir.

## CHAPITRE VII

### ENTRE LA MORTE ET LA VIVANTE

Le comte de Peilrac était aussi en proie à ces pensées qui torturaient Mlle de Montscorff. Il n'avait pu vivre pendant des mois à ses côtés sans être enveloppé de son charme, surtout ayant au cœur cette reconnaissance immense qu'il ne pouvait reconnaître ; au contraire, puisqu'il allait la payer en lui enlevant Mireille, l'adoptée de son âme.

Et ce sentiment nouveau qui peu à peu s'emparait de lui, l'angoissait autant qu'il le faisait heureux.

Quoi ! l'image de cette Marie si tendrement chérie était déjà remplacée par une autre ! Après avoir pensé mourir de désespoir en la voyant retomber sur son lit pâle et froide à jamais, il pouvait songer à une seconde femme !

Il faisait plus que d'y songer, il l'aimait, il le sentait à tout l'enivrement de son être quand il pouvait la voir, lui parler ; quand il se rappelait les caresses de sa voix et de son sourire, les tendresses de ses grands yeux d'azur.

Ah ! Paule n'avait pas à craindre la pitié de Roger ; c'était bien de l'amour qu'il ressentait pour elle.

Et son trouble s'était encore augmenté en le supposant partagé par la jeune comtesse. Ces rougeurs qui envahissaient parfois ses joues, le tremblement de ses doigts quand il lui tendait les siens, cette fuite lorsqu'elle sentait qu'elle allait se laisser deviner, autant d'indices qui montraient à Roger que leurs sentiments étaient les mêmes.

Tout attirait la jeune femme vers lui, tout l'attirait vers elle : et Mireille était le doux trait d'union qui les reliait l'un à l'autre.

Lorsque le comte songeait à cette réciprocité dans la solitude de sa demeure, un flux de sang jeune et ardent lui montait au cœur, mais il s'y glaçait et le laissait désespéré.

Une diaphane silhouette semblait glisser alors vers lui ; elle se précisait, ses yeux clairs avaient un reproche, et sa bouche blémie murmurait :

— Déjà ! . . .

Et le malheureux Roger, l'âme désemparée, se cachait la tête entre les mains, et de nouveau de cruels déchirements le faisaient horriblement souffrir.

Et cependant, dans son infinie compassion pour l'époux tant aimé qu'elle allait laisser si seul, Marie ne lui avait-elle pas fait promettre de se remarier ! Il croyait encore entendre ses paroles : " Ne reste pas dans l'isolement ; choisis une compagne douce et tendre qui me remplace."

Oui, c'est ainsi qu'elle avait parlé ; mais elle ignorait alors qu'il retrouverait sa fille. Avait-il besoin de contracter une seconde union puisque Mireille lui avait été rendue !

Puis une pensée plus angoissante encore bouleversait son cerveau en feu : si Paule, cette dévouée, devait doublement souffrir, et par le père, et par la fille ? Si ce doute devenait une certitude, si elle l'aimait, enfin ? Il ne serait apparu dans sa vie à elle qui avait ensoleillé la sienne que pour y apporter le trouble et peut-être le chagrin poignant ?

Oh ! quelles heures navrantes pour le comte dans cette maison solitaire, où il n'avait pas un cœur ami à qui demander un appui !

Aussi recherchait-il plus vivement la société de sa fille. Il n'avait pas besoin de la désirer. Chaque jour maintenant la ramenait vers lui comme si Paule eût voulu déjà s'habituer à cette absence.

Et Mireille, fort perspicace, s'en apercevait avec une certaine mélancolie. Elle ne put s'empêcher d'en parler à son père.

— Je ne sais ce que pense maman, lui dit-elle pendant le déjeuner qui les réunissait, mais elle semble m'aimer moins qu'autrefois.

— Que vas-tu t'imaginer, ma chère petite ! fit Roger, une anxiété dans la voix.

— Je t'assure qu'elle se plaît moins avec moi. A part mes leçons du matin qu'elle suit toujours, elle ne veut jamais m'accompagner à Pont-Scorff. Si je désire me promener avec elle, elle prétexte des courses trop longues, des visites chez des malades où elle craindrait de m'emmener. Elle monte souvent à cheval, et jamais elle ne m'a invitée à la suivre sur mon petit poney, où je me tiens bien pourtant.

— Tu ne lui as peut-être pas demandé ?

— Oh ! bien des fois ! Elle me dit que mon cheval n'étant pas aux Magnolias, cela n'est pas possible. Quand je suis ici, il serait très facile à maman de venir m'y retrouver à cheval : qu'en dis-tu, père ?

Le comte releva son front abattu, et regardant le joli visage indécis :

— Je dis que Mlle de Montscorff te chérit toujours autant, mais qu'elle ne veut pas sans doute se placer entre nous, c'est pourquoi elle évite de nous visiter. Puis, ma chère mignonne, dans un mois environ du devras la quitter... Oh ! pour quelque temps ! se hâta-t-il d'ajouter en voyant passer une lueur d'effroi dans les yeux de l'enfant. Il faudra pourtant que tu t'habitues à ne plus la voir tous les jours, et c'est pour arriver à ce résultat que Mlle Paule agit ainsi.

Cette fois, les grands yeux sombres se remplirent de larmes. Pour ne pas contrister son père, Mireille ne les laissa pas couler, mais il était pénible de voir cette petite physionomie contractée par les efforts tentés pour refouler les pleurs.

— Ne pourrions-nous demeurer toujours à Pont-Scorff ? interrogea-t-elle enfin, lorsque son émoi fut calmé.

— Cela est impossible ! D'abord tu ne dois pas continuer à habiter les Magnolias, il ne faut pas abuser de la bonté de ces dames ; ensuite ce **campement de Pont-Scorff ne peut nous convenir**. Il nous faudra reprendre une vie commune dans notre propriété de Peilrac.

— C'est si loin de la Bretagne ! gémit la petite fille.

— Tous les ans tu reviendras vers cette Bretagne qui te tient tant au cœur ? Je te laisserai passer toutes les vacances chez Mlles de Montscorff, si elles le désirent.

L'enfant secoua ses boucles brunes, et d'un accent brisé qui prouvait combien elle avait déjà souffert par le cœur.

— J'aurais voulu ne pas les connaître ! Il me sera si triste, si triste de les quitter !...

Et malgré toute sa vaillance, les pleurs jaillirent, perles amères de son amer chagrin.

Avec bien des baisers et des espoirs, le comte parvint à la consoler.

Comme dérivatif, il fit atteler, et l'envoya avec Yvonne terminer cette journée de jeudi chez Mme Kerlan. La perspective de revoir ses petits amis Marie et Louis chassa les dernières brumes de son jeune front.

Resté seul, M. de Peilrac réfléchit à cette conversation. Oui, il était visible que Paule ne voulait plus se trouver en face de lui. Elle accompagnait très

rarement Mireille à Pont-Scorff, et moins fréquemment aussi, le comte était invité à dîner au château. Elle essayait sans doute ainsi d'échapper à une influence qu'elle redoutait, dont elle souffrait peut-être !

Il l'avait souvent aperçue sur son cheval qu'elle paraissait mener d'une main nerveuse, tant l'animal filait sur les routes. N'était-ce pas parce que son chagrin galopait avec elle ?

Un jour, il avait failli la croiser, alors qu'il montait aussi son bel alezan. L'avait-elle vu ? Toujours est-il qu'elle prit, sans avoir eu l'air de le remarquer, une route s'ouvrant soudain à sa droite. Et demeuré seul dans la vallée, il l'avait revue sur la hauteur regardant du côté de Pont-Scorff.

Quelle était fine et élégante sur ce cheval qui semblait heureux de la porter ! Son amazone d'un bleu sombre moulait sa taille souple, au buste admirable, et son petit chapeau de feutre à l'aile blanche se posait très joliment sur la masse de ses cheveux.

Sans avoir la crainte d'être surpris dans cette amoureuse admiration, Roger s'y livrait tout entier. Il y avait tant de jours qu'il ne s'était enivré de sa beauté.

Et le soir, il avait rapporté assez de bonheur de cette apparition pour passer sa veillée solitaire sans les tristesses qui parfois l'assaillaient.

Mais dans quelques semaines, la séparation s'imposait, et il en éprouvait une telle douleur au cœur, qu'il se demandait, ainsi que Mireille, comment il pourrait vivre si loin d'elle.

Alors, dans une espèce de folie, il se mit devant le grand tableau du salon qui lui montrait Marie si belle, si pleine de vie qu'elle semblait lui sourire encore, et il s'écria :

— O Marie ! toi que j'ai tant aimée, toi que j'aime encore d'un amour tout immatériel, viens à mon aide ! Conseille-moi, o mon bon ange ! Ne m'abandonne pas dans cette angoisse qui me dévore : que dois-je faire ?

Et le portrait s'anima vraiment pour les yeux troublés qui le contemplaient ardemment. Le sourire s'accentua et Roger crut y lire :

— Aime-la, elle est digne de toi ! Donne à Mireille comme seconde mère celle qui l'a adoptée quand elle était une pauvre petite inconnue. Notre enfant t'a retrouvé, mais elle est bien jeune pour se passer de mère. Ne sépare donc pas ce que la Providence a uni.

Et, transfiguré, le comte se redressa, bien décidé à ne pas souffrir davantage en faisant souffrir sa fille.

Plus de combat contre son propre cœur : la chère morte avait parlé, il lui obéirait. Oui, Mireille était encore enfant pour se passer des soins et des caresses d'une femme. Or, quelle mère plus douce, plus aimante, plus distinguée pouvait-il lui donner ?

Il aimait Paule de toute son âme d'isolé ; elle paraissait lui rendre cet amour ; ensemble ils l'éteindraient sur le petit être qui les avait réunis, et n'auraient qu'un seul but, son bonheur.

Du reste, s'il le voulait complet, ce bonheur, Roger ne pouvait séparer sa fille de Mlle de Montscorff. Même entre ses bras, le départ serait trop

pénible pour elle, s'il lui fallait laisser celle qui avait si bien su prendre son cœur d'enfant.

Il attendrait donc la Communion de Mireille, dont deux semaines à peine le séparait, avant de se déclarer, et ensuite, si Paule l'acceptait, comme il en avait le doux espoir, il retrouverait encore le calme et la sérénité.

(A suivre.)

## \$15,000.00 EN PRIX

1er prix : L'auto d'un millionnaire  
\$11,500.00

2me prix : ..... \$2,000.00 en argent

3me prix : ..... 1,000.00 en argent

4me prix : ..... 500.00 en argent

5me prix : ..... 100.00 en argent

Achetez des billets ! Courez votre chance  
tout en faisant l'aumône au

### REFUGE DON-BOSCO :

#### Prix des billets :

1 pour .....	\$ 0.25
10 pour .....	1.00
100 pour .....	5.00
600 pour .....	25.00
3,000 pour .....	100.00
25,000 pour .....	500.00

Ecrivez à l'abbé G. Philippon, ptre,  
directeur, ou téléphonez 2-6821, Refuge  
Don-Bosco, Québec.

Vous recevrez vos billets par le retour  
de la malle.

## Conseils pour les vacances

AUX JEUNES... A TOUS...

Ne dis rien que tu ne voudrais pas  
que Dieu entendit.

Ne fait rien que tu ne voudrais pas  
que Dieu vit.

N'écris rien que tu ne voudrais pas  
que Dieu lût.

Ne lis aucun livre que tu ne voudrais pas  
que Dieu te dit: Montre-le-moi.

Ne va nulle part où ne tu voudrais pas  
que Dieu te trouvât.

Ne fréquente personne avec qui tu ne voudrais  
pas  
que Dieu te rencontrât.

N'emploie pas une minute pendant laquelle  
tu ne voudrais pas  
que Dieu tu demandât : que fais-tu ?

Mgr SYLVAIN.

Chez le pâtissier :

“ Dépêche-toi donc, bébé, tu n'en finis pas  
de choisir ton gâteau.

— Maman, je cherche celui qui durera le plus  
longtemps.”

